

ÉMILE POUVILLON

Pays et Paysages

LIBRAIRIE PLON

PAYS ET PAYSAGES

DU MÊME AUTEUR :

Nouvelles réalistes...........................	1 vol.
Cisette (*histoire d'une paysanne*)...................	1 vol.
L'Innocent..................................	1 vol.
Jean de Jeanne..........................	1 vol.
Chante-Pleure...............................	1 vol.
Les Antibel.................................	1 vol.
Petites âmes...............................	1 vol.
-uadette de Lourdes.........................	1 vol.

-ie, 8, RUE GARANCIÈRE.

ÉMILE POUVILLON

PAYS
ET
PAYSAGES



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1895

ROUTES DE FRONTIÈRES

DE LOURDES
A SAINT-SÉBASTIEN

I

LOURDES.

Un hôtel au bout d'un passage, dans la longue enfilade de boutiques qui descend de la ville vers la Grotte ; un remous de silence dans le torrent de bruit qui roule — et le vrai torrent à côté — vers le grand mystère.

De notre chambre, au second étage d'une tourelle toute en fenêtres, c'est la rue vue de dos, l'envers des maisons à chapelets et à médailles ; de mauvais cloisonnages, des appentis en planches, et, à la pointe d'un pignon d'ardoise, quelquefois la silhouette bénissante d'une statue, d'une Vierge creuse en fonte ou en zinc. D'autres statues, plus près, bénissent ou supplient : des

saints Joseph, des Immaculées Conceptions, comme des apparitions blanches au sommet des édifices, à travers les verdures d'un jardin de couvent. Des couronnes, des croix fleuronnées, des sacrés-cœurs s'érigent çà et là, prêts à porter en l'air les illuminations des soirs de fête ; et c'est encore une sainte Vierge, là, près de nous, sur le toit voisin, qui tourne en girouette, secouée au vent frais de la montagne.

Tout cela neuf, clinquant, pas sérieux ; la fragilité, le trompe-l'œil d'un décor facile à rouler, à démonter, à transplanter ailleurs, dans le cas où le surnaturel viendrait à se déplacer, où la source des miracles tarirait, irait jaillir plus loin dans une autre caverne, au bord d'un autre gave.

Le miracle ! n'est-il pas là aussi, toujours visible, celui-là, dans cette silhouette de montagnes apparue devant nous, très haut dans l'échancrure d'un col? Une silhouette si pâle — pâle, semble-t-il, de l'effroi de sa hauteur, et d'une coloration si légère, si délicate, presque surnaturelle !

Dans l'hôtel, des figures de pèlerins, de baigneurs qui vont aux eaux de Cauterets ou qui en reviennent et qui finissent ou commencent leur

cure par le traitement mystique de la fontaine ou de la piscine ; presque tous étrangers, avec des couleurs de peau, des gestes même qui ont une nationalité, comme les signes de croix multiples et le baisement du pouce si coquet des Espagnoles...

Plusieurs infirmes dans le nombre : une jeune fille avec des cheveux coupés court de convalescente, les reins cassés, la bouche de travers, pauvre corps ballotté dans la petite voiture traînée à bras, qui fait partie des accessoires de l'hôtel ; sur le seuil de la porte, la figure rasée, à lunettes d'or, d'un Anglais très calme, la physionomie d'accord avec l'immobilité des bras paralysés qui oscillent à chaque mouvement, laissent pendre les mains inertes et grasses, très blanches.

Le soir, après la journée agenouillée en prières à la Grotte ou à la Basilique, après la récitation des rosaires et des versets chantés sans se lasser de l'*Ave maris stella,* musique d'imploration qui monte, obsédante, devant la piscine, les malades, les infirmes se retrouvent à l'heure de la table d'hôte, s'interrogent sur leur santé, s'informent, comme s'il s'agissait d'un traitement ordinaire, des progrès ou des retards de la cure miraculeuse

commencée et qui dure habituellement l'espace d'une neuvaine. Et des histoires de miracles pour s'entraîner... « Elle a senti un grand froid, ses dents claquaient, puis une chaleur, un bien-être... » — « ... Brésilienne, très riche ; elle donne à la Basilique un ostensoir de cent mille francs... » Et des chiffres de communion, de pèlerinages : Les Autrichiens, trois mille ; douze cents Anglais pour demain... Et ce prêtre à grande barbe ? Le patriarche d'Arménie ? non ; un évêque missionnaire...

On parle, on s'excite, et, sur ces figures flétries par le mal, dans ces yeux abîmés d'insomnie, un sourire passe, un éclair sous les paupières lasses, le frisson divin de l'Espérance.

II

BAYONNE.

Des rues étroites, pavées à plat, sans ruisseaux, comme de grands corridors frais et sonores ; les boutiques en miniature, les étages bas à fenêtres exiguës ; je ne sais quel rapetissement

de la vie humaine, qui se retrouve partout sur les côtes, comme une influence, un souvenir de la vie à bord, étriquée, entre deux ponts, peut-être aussi comme un renoncement à opposer la pauvreté de l'architecture à l'infini de la mer.

La cathédrale. Vitraux du quinzième siècle représentant des portiques à l'italienne découpés dans un air limpide, et en bas, entre les pavés, des fleurs raides et naïves. Belle intensité d'expression des figures de saints et de saintes. Des vitraux modernes à côté font mieux sentir ce sérieux profond de l'art ancien. L'air de sainteté n'est plus aujourd'hui qu'un air de niaiserie sentimentale.

Flâné au hasard des rues. La ville a gardé des morceaux de ses anciens remparts, des bastions, des tours d'angle, mais percés de portes et de fenêtres, habités, égayés de têtes brunes très pâles et, autour, la pâleur mate des jasmins.

Au delà, ce sont les fortifications nouvelles, les talus d'herbes à pente géométrique.

J'escalade un de ces talus. Devant moi, des perspectives plates, une rivière lente bordée de longs alignements d'ormes et de platanes, et

d'autres ormeaux encore, d'autres platanes, disposés en mail, en quinconce, en allées droites prolongées indéfiniment vers la mer; un pays calme et doux, dans les feuilles.

III

BIARRITZ.

Très vive impression en entrant dans notre chambre à l'hôtel ; une chambre d'angle un peu basse, toute blanche; et, dans l'ouverture des deux croisées, la chose bleue, verte, illimitée, qui vient vers nous et qui nous parle...

La plage, agaçante avec son exhibition de mondains et de mondaines. Vu à travers, l'Océan se fait mesquin. Oh ! les vilains faux petits marins, occupés à pêcher de problématiques crevettes dans les rochers avec des gestes précieux et des outils achetés, avant de quitter Paris, à la Ménagère.

Le soir, à l'heure de la baignade, c'est drôle, ce monde falot qui regarde, planté dans le sable :

des bébés à chapeaux incommensurables, de jeunes petits messieurs, dresseurs de caniches noirs, et dans la mer, pris à tout moment par le bouillonnement de la lame, les baigneurs : une bande de sauvages, couverts de loques bizarres, criant et se bousculant avec l'agitation factice des figurants de l'Opéra envahissant le vaisseau épave, au troisième acte de l'*Africaine*.

Visité le couvent des Bernardines. La route laisse le phare et la mer, coupe la falaise et se perd dans la pinède sableuse qui borde l'Océan, entre la station d'Anglet et l'embouchure de l'Adour.

Les pins, en colonnades grêles d'une élégance naïve, s'étagent plantés dans la dune vaguement montueuse, et, à travers le paysage vide, monotone, d'une composition comme maladroite et archaïque, des figures se meuvent, telles qu'on en voit dans les tableaux des primitifs. C'est une scène de la vie conventuelle rustique. Des religieuses noires et bleues, des converses probablement, s'activent autour d'une charrette attelée de vaches landaises ; pauvre cueillette d'aiguilles de pin que les unes balayent, que les autres portent à brassées dans le chariot. Les gestes sont lents,

les figures calmes, les commandements à l'attelage d'une douceur évangélique.

La voiture nous a abandonnés, enlisée dans le sable. Plus qu'une courte montée entre les pins ; nous arrivons.

Une simple barrière en bois, une avenue de platanes bordée de rosiers défleuris, et, venant à nous dans l'ombre remuée des arbres, une petite procession de six religieuses, les pas étouffés, les yeux baissés, et chacune un pot de fleurs à la main.

Où vont-elles ?

Au bout de l'allée une religieuse nous attend. Salut conventuel, voix à peine perceptible et cet avis imprimé sur le mur en entrant :

Prière de parler à voix basse.

La religieuse se nomme Sœur Solitude. A voix basse, en effet, suivant la règle, mais avec une physionomie de brune très alerte, une physionomie qui parle plus haut que la voix, Sœur Solitude, tout en nous exhibant les scapulaires, les chapelets, les bénitiers montés en paille qu'on fabrique au couvent, nous explique l'origine, le but de l'association.

Il y a deux petits peuples dans la ruche. Les Servantes de Marie, congrégation paysanne employée aux travaux des champs ou de l'atelier, logent chez elles et nourrissent un essaim de Bernardines, nonnes contemplatives et éducatrices qui élèvent les orphelines et les repenties recueillies dans le couvent.

Sœur Solitude est Servante de Marie. Elle nous raconte les débuts de l'Ordre : la Mère fondatrice, retirée là, dans ce désert de sable, pour prier et faire pénitence, et la première cabane en paille, la pauvreté, le dénuement de la solitaire ; puis bientôt d'autres cabanes, et de la culture autour ; juste de quoi ne pas mourir de faim.

Et maintenant, moins d'un demi-siècle après, ce sont des propriétés immenses, des ateliers, des fermes, toute une grande exploitation agricole nourrissant un monde de religieuses, d'orphelines ou de converses.

Mais le premier enclos a été conservé tel quel : des bâtiments presque au ras de terre, plafonnés de chaume, dallés en terre battue, et, entre les bâtiments, de grands jardins, des carrés d'œillets, d'héliotropes, de verveines, de quoi fabriquer chaque jour des milliers de bouquets qui

sont une des industries du couvent. Maintenant encore, à la fin de l'été, les plates-bandes foisonnent de fleurs, l'eau court dans les rigoles, et comme chez eux, dans le pieux enclos, debout au croisement des allées, des saintes Vierges, des saints Joseph en terre cuite coloriée, bénissent les œillets et les verveines.

Le silence profond laisse entendre le grondement de la mer, toute proche.

— A trois kilomètres, nous dit Sœur Solitude, qui, arrivée au couvent du côté des terres, l'entend parler jour et nuit depuis vingt ans — et ne l'a jamais vue !

Nous avançons, et des apparitions blanches, vivantes celles-là, se lèvent, se défilent le long de l'enclos. Ce sont des Bernardines, religieuses cloîtrées, qui glissent entre les massifs, légères comme des ombres. Précaution inutile ! Leur costume les enferme, tête et tout, comme dans un sac, un sac de laine blanche avec un goulot au bout, plissé large et qui laisse passer juste un peu du nez et de la bouche. Un vraï masque ! Cependant, à travers le carreau d'une fenêtre, on peut nous montrer une Sœur qui brode, assise sur un banc, et le banc enfoncé en pleine ombre, en

pleine verdure, sous les branches retombantes d'un sofora pleureur. Et il nous semble voir une chose pas vraie, pas vivante, une évocation d'un autre temps, d'un autre pays : Inde mystique, moyen âge.

Plus lente, très recueillie, Sœur Solitude nous conduit devant un tout petit clos plus enfoncé, presque moisi, d'un silence et d'une obscurité funèbres.

Ce sont les sépultures vénérées de la Mère fondatrice et du Père fondateur de l'Ordre. On nous a montré tout à l'heure les photographies de ce ménage mystique qui a peuplé et fait fructifier le sable des dunes ; une grosse dame enflée d'hydropisie, un prêtre à rude visage de paysan.

Les tombes paraissent réduites comme des tombes d'enfants, des tombes d'innocence. Des plis de terre les couvrent et des coquillages de mer plantés dessus naïvement, en forme de croix.

Encore Biarritz.

Après dîner. La magnificence du couchant sur la mer ; l'ampleur, la plénitude du phénomène, sans un fétu à travers, sans une brisure, tant

que l'œil peut en prendre ; et alors, la merveilleuse dégradation des teintes, qui vont s'atténuant, se fondant, des pourpres vives allumées au bord de l'horizon jusqu'à la pâleur de l'azur qui sombrit en montant.

Les tamaris frémissent doucement au vent du large ; des morceaux de falaise jaune se découvrent à travers les branches et, au sommet de l'Atalaye, le sémaphore s'érige avec son gréement sur la douceur crépusculaire, comme la mâture d'un navire glissant en plein ciel...

Le port vieux est déjà dans le noir, fortement ombré par le relief des jetées et des môles ; des bonshommes s'y activent, courent sur les dalles de pierre, s'agitent sur les bateaux dont les bordages résonnent, frappés par l'aviron. Les pêcheurs rentrent ; des silhouettes de femmes se font voir sur le quai, debout, les reins cambrés sous le poids des paniers à poissons. Des jurons, des commandements brefs ; l'une après l'autre, les barques touchent le quai, envoient à terre leur mâture légère, les longues lignes et les roseaux de pêche. Et déjà voici les nasses vidées sur les dalles et le frétillement des écailles blanches dans l'obscur.

Un pêcheur, accroupi, compte les poissons, fait le partage.

Puis tout ce monde s'en va.

Et le petit port se met tout à fait au calme, au grand calme de la nuit, avec ses formes incertaines de barques lentement soulevées, et le bruit de la mer tout autour, dont on voit seulement un flocon d'écume, une blancheur vivante qui saute, par intervalles, au-dessus de la jetée.

IV

FONTARABIE.

L'embouchure de la Bidassoa à marée haute ; une grande nappe d'eau calme, et de l'autre côté, sur un monticule, une grappe de maisons et un clocher, quelque chose de vieux et de noir qui sort du fleuve.

Entré par le casino très orné et très sale, encadré de pelouses rôties et de maigres massifs habités par des volailles errantes ; étrange baraque : des portes sans gonds, des fenêtres à carreaux de papier ; un air de faillite qui

n'est peut-être que de la malpropreté indigène.

La cathédrale, ouvragée, décrépite, mais à peine grave, malgré l'âge, comme une douairière trop en toilette. Dedans, c'est pire ; étonnant de misère et de dorure ! Les sièges de l'officiant et des diacres sont trois fauteuils Louis XIV d'une pompe et d'un enjolivement extraordinaires. Mais le lampas grenat qui les garnit pend en lambeaux, laisse voir l'étoupe.

Sacristie immense et très riche, avec de larges portes vitrées et un balcon en fer donnant sur la mer. Sur les murs, toute la fougue, toute la richesse de la décoration espagnole : des boiseries blasonnées d'écussons, chargées de moulures et de surmoulures, et au-dessus, pendus au plafond, une dégringolade d'anges en raccourci, genre Boucher, du rose le plus tendre...

La rue. Pauvre, très ancienne; des restes de splendeur mêlés à beaucoup de misère; des filets de pêcheur accrochés aux pilastres d'un hôtel seigneurial. Splendeurs très espagnoles. Sculptés aux murs en haut relief, ce sont des écussons gigantesques, montant du rez-de-chaussée à la toiture, et cette toiture elle-même en saillie, portée sur trois rangs de consoles. Ainsi décorées,

poussant en avant leurs balcons, leurs corniches, les murailles vivent, gesticulent.

Évidemment, ceux qui ont bâti ces logis de pierre, les gentilshommes qui ont timbré leur façade comme on scelle une lettre, de ces armoiries monumentales, avaient un sentiment de la grandeur, une notion de l'élégance inconnue de l'autre côté de la Bidassoa.

Cette solennité, cet orgueil expansif et théâtral, c'est bien l'étranger déjà, de même que certaine odeur d'aromates et d'épices respirée ici en franchissant le seuil de l'auberge, — et qui ne nous quittera plus.

V

SAINT-SÉBASTIEN.

Hôtel neuf, dans le quartier neuf, au bord de la *Concha;* rien de local que l'équipe des servantes ; des figures de race, un peu rudes, d'une expression brutale qui deviendrait facilement tragique; et sur ces figures, les noms de baptême des héroïnes connues du roman ou du théâtre :

Michaëla, Carmen, Rosario; toutes avec des tignasses effrénées, des yeux fendus large, des lèvres épaisses à pulpe de fruit mûr.

La Concha : un alignement de maisons peintes à l'huile, suantes sous leur couche de rose tendre ou de blanc crème comme une actrice sous le fard, et des ornements étriqués dessus, des ajourements de galeries, de l'architecture en sucre. Sur ce décor fade, les nuances vives des toilettes de jeunes femmes penchées aux fenêtres et jouant de l'éventail.

Somptueux, un peu plus loin, le Casino, fortement polychromé, fier de ses valets de pied à livrée orange et amarante, des laquais moustachus à poses théâtrales, — tels d'inconscients Ruy Blas.

Dimanche. Des cris d'enfants nous réveillent après une nuit de fièvre, la tête promenée sur l'oreiller insolite trop étroit et pas assez long. De tout petits garçonnets crient les journaux du matin avec une insistance féroce et nasillarde, d'un accent exotique.

Et très exotiques aussi, d'une fêlure jamais entendue, les sonneries des cloches dominicales qui appellent les fidèles à la messe.

Voici la cathédrale, en haut, adossée à la montagne ; le clocher en pierre jaune se profile sur la verdure matinale, et au fond de la rue droite — toutes les rues ici sont droites, de longueur et de largeur à peu près pareilles — la façade, jaune aussi, se carre portée sur un perron de marbre. Façade pompeuse, avec une profusion d'ornements rococo, de coquilles, de corniches, d'astragales...

Dans une niche festonnée, le patron de la ville, saint Sébastien, reçoit une flèche comme qui joue aux grâces, le mollet tendu, dans une attitude de maître à danser.

L'intérieur, comme à Fontarabie; plus propre seulement et plus riche. Les murs, les piliers, les autels même disparaissent sous le fouillis des décorations, des motifs; les rangées de saints et de saintes se superposent en pyramides comme au cirque, peinturlurés, habillés, vivants, et des rayonnements parmi, des gloires, des nuages à transparents roses. Les autels ne sont plus des autels ; les piliers habités jusqu'à la voûte ressemblent à des mâts de cocagne, portant tout un peuple de bonshommes bizarrement campés, un pied en l'air, des martyrs poupins et souriants, des évêques dorés sur toutes les coutures. Les

yeux blancs regardent, les gestes parlent; c'est l'art espagnol, précieux et tragique, tourmenté et redondant, réaliste et mystique; quelque chose comme le parafe d'un maître d'écriture qui imiterait Michel-Ange!

Drôle d'art, drôle de religion! Comme c'est loin de nous, malgré le symbole pareil, ce catholicisme d'au delà des Pyrénées! Sommes-nous à l'église ou au théâtre? L'orchestre est là confortablement installé dans la tribune, très copieuse, débordant sur la nef. Un orchestre complet; les basses ronflent, les violons modulent, les flûtes rossignolent avec des trémolos mignards, des points d'orgue à crier: *Bis!* Une musique d'opéra ou plutôt de ballet, une musique à roulade et à ronds de jambes!

Mais tout à coup le spectacle change. A grand bruit d'anneaux grinçant sur les tringles, les rideaux se ferment sur les hautes verrières. La nuit se fait, laissant à peine voir le prédicateur qui monte en chaire.

Disparu dans les ténèbres, le prêtre n'est plus qu'une voix, une voix très âpre, nasillarde, qui résonne sous les voûtes comme la trompette de l'archange.

Dans la nuit, dans le silence de l'église, la parole descend, plane sur les fidèles qui écoutent tête baissée, immobiles comme un troupeau sous l'orage. Mais l'orage finit ; la voix expire, adoucie par la bénédiction suprême ; et aussitôt la lumière renaît, la musique recommence.

Ite, missa est.

Dans la foule ; des crieurs vendent des illustrés comiques ; sur la première page une charge anticléricale, une procession de curés pansus et mafflus, portant à Rome le denier de Saint-Pierre. A côté de ces vendeurs, des gamins de sept à huit ans offrent aux promeneurs du dimanche des traductions de Paul de Kock et de Pigault-Lebrun.

Deux types d'Espagnols : un très gras, à menton épais, à fortes bajoues ; l'autre décharné, les pommettes crevant la peau. Et chez le gras, comme chez le maigre, toujours l'air dur, la férocité sensuelle du mystique : quelque chose de rude et de grave.

Il y a bien de la dureté aussi, malgré la coquetterie du sourire et du regard, sur les figures des filles du peuple, des boutiquières qui passent ;

presque toutes jolies, d'une beauté de race sans expression, sans physionomie individuelle ; presque pareilles.

Rien n'est plus loin que ce genre de beauté, de l'air sucré, du vide souriant de certaines figures de mondaines françaises. Ici on sent très bien, et cela relève singulièrement la bestialité de certains types, on sent la passion présente ou en puissance.

VI

FÊTE VOTIVE A LOYOLA.

Une demi-heure de voiture sur une route poudreuse ; musique de cigales dans les platanes ; des taillis de chênes en bordure ; et, dans l'intervalle des bois, de grandes pommeraies, des pommiers à cidre, comme les pommiers normands.

Arrivés trop tôt à Loyola. Le fiacre nous débarque sur une place de village toute petite et déserte. Des marchandes d'eau fraîche, en attendant la pratique, ont étalé leur marchandise à terre, une gargoulette et des verres, et encore

des gâteaux secs, mais si secs que leur vue seule donne soif.

Un bruit de crin-crin vient de l'auberge au bord de la rivière. L'auberge est pleine ; par-dessus les têtes, je vois sauter la servante de la taverne qui figure avec un paysanneau indigène une espèce de bourrée montagnarde à la mode du pays, avec des gestes et des mines, les doigts claquant en l'air en guise de castagnettes, et des sourires engageants, en veux-tu, en voilà.

Aigre musiquette ; cidre encore plus aigre ; et là dedans une odeur d'humanité campagnarde compliquée d'odeurs d'Espagne musquées et lourdes.

Personne encore sur la place ; ni musiciens, ni danseuses ; personne ; toujours les petites rues désertes, le bruit de crin-crin dans l'auberge, les cigales sur les platanes, et maintenant une sonnerie de vêpres lointaine qui vient, portée sur l'eau lente de la rivière.

Décidément, nous n'assisterons pas à la fête ; nous ne verrons pas les grisettes à mantille sauter dans la poussière de la place ; nous n'entendrons pas les chanteurs ambulants ni les racleurs de guitares.

Il faut partir. Et cette idée de départ nous mélancolise tout à coup. Une tendresse nous vient presque pour ce pauvre village de montagne, un regret de cette fête que nous ne verrons pas.

Et ce regret nous suit le long de la route poudreuse, il nous accompagne à l'hôtel et jusqu'au train qui nous emporte — et reviendrons-nous ? qui sait ? — loin de ce pays étranger entrevu en passant et qui nous reste inconnu, fermé comme un mystère.

DE MENTON
A BORDIGHERA

I

MENTON.

Un pont sur un ravin, une coupure dans le roc; c'est la frontière.

Je penche la tête hors du landau et je regarde.

Le brouillard coule; les oliviers pleurent; les cistes en fleur pendus aux rochers ont des gouttelettes à chaque pétale; le ciel embruiné, floconneux, rejoint presque à nos pieds une mer pâle, incertaine; les villas de Menton grelottent au bas de la pente, mal éveillées dans leurs robes blanches...

Je ne vois jusqu'ici d'italien que l'uniforme crasseux et l'air indolent de deux douaniers trop

bruns qui flânent, les mains aux poches, adossés à la porte de leur baraque.

Pas bien curieux, ces douaniers !

Vivement, je remonte la vitre et je me renfonce dans mon coin, bien décidé à ne plus me déranger tant que boudera le soleil.

Il boude encore un moment après, quand la voiture s'arrête devant la *trattoria Garibaldi* où nous devons déjeuner. Pourtant, le ciel commence à se désassombrir, les nuages s'enlairent, les caps, secouant leur manteau de brumes, s'avancent dans la mer, et la mer recule à son tour, étalée vers le large...

Mais le ciel est gris, la mer est grise : une vraie mer du Nord, couleur de mouette avec des plaques d'étain sommeillant dessus et une file de nuages bleu noir, cinglant au fond, comme une procession de vaisseaux fantômes.

II

LA « TRATTORIA GARIBALDI ».

Tout le Midi s'est réfugié dans la trattoria pimpante, peinturlurée du haut en bas de fres-

ques à grands ramages et égayée pour le quart d'heure par les toilettes multicolores et le bavardage polyglotte d'une tablée de déjeuneurs et de déjeuneuses exotiques.

C'est toute une bande, une coterie de l'hôtel de Cimbrie, un pique-nique où je me trouve associé à l'improviste et qui réunit là, dans cette salle d'une auberge de frontière, des gens venus un peu de tous les coins de l'univers.

Tout près de moi, debout dans l'embrasure de la porte, une jeune Hollandaise, retour des colonies, avec du lait de la Frise sur les joues et dans les yeux les noires épices des îles, flirte serré avec un officier danois, un glaçon du Nord, aux yeux bleus de faïence, au sourire pâle sous une moustache à peine blonde.

A côté, renversées à demi sur une table où l'on a entassé les manteaux et les fourrures, ce sont des Slaves, Polonaises ou Russes ou Lithuaniennes, je ne sais pas au juste, ces blondes excitées qui coquettent avec mon ami le Français sous l'œil indulgent d'un père ou d'un oncle en eff ou en off, un monsieur pourvu d'une magnifique barbe blanche en éventail, majestueuse, hiératique, telle qu'on en voit aux saints Pierre ou aux

saints Christophe dans les iconostases; et, un peu à l'écart de ce groupe bruyant et polychrome, voici certainement une Allemande. Bras croisés, l'index à la joue, dans une attitude de Polymnie en fromage, elle regarde vers la haute mer : *C'est peau, c'est peau!* soupire-t-elle; et même, un peu plus tard, en engloutissant certains ravioli au gras servis par la noire hôtesse de l'auberge, elle se tourne vers le paysage et murmure la bouche pleine : *C'est peau, c'est peau!*

On mange et on cause; le vin d'Asti, frais et mousseux comme une espèce de cidre, pétille dans les verres, et les langues se débrident.

J'ai bientôt fait connaissance avec mes voisins de table. Ils appartiennent tous, quelques-uns par accident, les autres par goût et par profession, à l'espèce hier inconnue, très florissante aujourd'hui, des cosmopolites, oiseaux migrateurs et ubiquistes, citoyens de la Méditerranée l'hiver, l'été, des Pyrénées ou de la Suisse, république internationale de millionnaires blasés qui courent de plage en plage et de montagne en montagne après la santé perdue ou le plaisir introuvable.

Les Hollandais de vis-à-vis ont commencé de

voyager pour la santé du père; le père mort, l'habitude était prise; ils ne se sont pas arrêtés depuis. L'éducation des trois enfants, le mariage de la fille aînée établie maintenant à Nice, tout cela s'est fait à l'hôtel entre un hivernage à Cannes et une station à Cauterets, sans oublier un voyage autour du monde à peine terminé depuis trois mois.

L'Allemande élégiaque et bien en chair fait l'office de demoiselle de compagnie auprès d'une parente à héritage, une vieille muse de Wertheim-sur-le-Mein, peintre et poète, transplantée depuis de longues années au pays des citrons...

C'est mon compatriote le slavophile qui me donne ces détails : un cosmopolite, lui aussi, et des plus convaincus; propriétaire dans le département du Nord, il ne passe guère plus d'un mois par an dans ses terres, et il trouve que c'est trop. Les facilités de cette vie ardente et capiteuse du littoral l'ont gâté au point de lui rendre insipide et presque intolérable le train monotone des heures de province.

— Il fait si bon vivre ici..., affirme-t-il.

Et comme, à son âge, l'unique plaisir de vivre, c'est d'aimer, il me conte comment on aime, ou

plutôt comment on flirte au bord de la Méditerranée.

Un peu comme partout d'abord. Les unions passagères du cotillon, les caresses inévitables des sonates à quatre mains ou des séances de suggestion magnétique, les émotions partagées d'une excursion en mer ou dans la montagne y jouent le même rôle que dans la vie de château ou des stations thermales.

Mais, au lieu qu'à Cauterets ou à Vichy le contact dure à peine deux ou trois semaines, ici, dans ce tête-à-tête de plusieurs mois, les occasions se multiplient, les affinités se trahissent, les intimités prolongées aboutissent à de vagues fiançailles, aimables chaînes de fleurs, fragiles et parfumées, qui se dénouent d'elles-mêmes, la saison finissant, avant d'avoir eu le temps de se flétrir.

Et ce n'est pas seulement la durée du séjour qui se prête à ces liaisons; tout y conspire : et la mollesse du climat, et le désœuvrement forcé des journées en l'air et la lassitude même du plaisir; tout entraîne les belles ennuyées à la recherche des émotions plus intenses de l'amour, d'un amour tout à fait spécial, aiguisé par la curiosité, pimenté

par le ragoût suprême de l'exotisme, le mystère si attirant des races qui se cherchent...

Un drôle de monde tout de même, si j'en crois les racontars de mon ami !

La demoiselle néerlandaise a été ramenée au plus vite de l'hôtel Métropolitain de Nice, où elle se livrait, paraît-il, avec un *midshipman* de Sa Majesté la Reine, à une flirtation vertigineuse. Et, à peine installée ici, la voilà qui chauffe pour un nouveau départ. Une flirteuse monomane.

— Et les Slaves?

— Flirteuses pour passer le temps; fiancées, les deux sœurs, à des officiers de la garde à qui elles envoient régulièrement de longues lettres avec des myosotis dedans, cueillis, pour avoir plus tôt fait, dans les jardinières du salon; très fidèles, ne dansent jamais et n'acceptent le bras d'aucun homme à cause desdites fiançailles; à cela près, d'humeur accueillante et suffisamment libérales de leur personne. Vous l'avez vu tout à l'heure?

— Je l'ai vu. Mais leur petite amie, la blonde à cheveux courts, à fourreau plat? Une Juive, n'est-ce pas?

— Une Juive russe de Vilna; des gens immen-

sément riches; nihiliste, mon cher, et enragée de propagande, capable de se donner s'il le fallait à qui consentirait à s'affilier à la cause. Elle s'est d'abord jetée à la tête de l'officier danois, qui sans doute l'a trouvée un peu raide. Faute d'un militaire, elle se rabattrait sur un civil, vous, moi, un beau, un laid, peu lui importe. Très gaie d'ailleurs, très en dehors, vibrante, pétillante, mais d'un pétillement qui fait penser à l'explosion du picrate de potasse.

Maintenant que je tiens la clef des personnages, cela m'amuse de les voir faire, de saisir au vol les clins d'œil, les manèges à table et sous la table.

Très curieux à observer tout cela, mais un peu énervant à la fin. Est-ce la fumée du vin d'Asti qui me monte à la tête, est-ce l'éclair des œillades électriques, est-ce encore la musique étrangement dissonante de tous les parlers d'Europe, des phrases commencées en français, continuées en allemand ou en russe, et quelquefois interrompues par l'italien de l'hôtesse qui montre sa crinière ébouriffée et ses yeux exagérément noirs dans l'ouverture de la porte?

Il est temps de changer d'air.

Le café d'ailleurs est servi sous la tonnelle, et,

avec le café, on nous annonce l'entrée en scène d'un compagnon de route inespéré : le soleil!

Au premier pas dehors, j'ai presque un éblouissement. Trop de ciel devant moi, trop de mer!

Suspendue entre les deux azurs, la terrasse en surplomb de la trattoria donne pour une seconde l'illusion d'un pont de navire, d'une nacelle de ballon qui dérape en plein vertige.

C'est effrayant à voir, ces espaces bleus d'en haut, dont quelques nuées marquent le prodigieux recul ; c'est plus effrayant encore, ces plaines bleues d'en bas, cette Méditerranée soulevée d'un seul bloc, si éclatante, si dure qu'on dirait d'un énorme lapis-lazuli où les écumes blanches font comme des stries d'argent vif.

Vers le midi, au dernier tournant de la Corniche, cet azur de la mer s'affine encore, s'idéalise, d'une nuance si vive à la fois et si tendre qu'on voudrait en retenir le reflet dans la prunelle, à la façon de cette miraculée de Lourdes qui portait, dit-on, imprimée à toujours sur la rétine l'image de la Vierge et du rocher...

Cette couleur qu'on aperçoit de très loin, du large et de la côte, est comme l'enseigne vivante de Bordighera, le but de notre promenade...

Et l'Italie après; on l'imagine prolongée de cap en cap, de golfe en golfe, jusqu'à Gênes, jusqu'à Naples.

L'Italie! Il me semble maintenant que ce sont des choses déjà vues qui m'apparaissent, des figures connues que je retrouve le long de la route...

Cette fileuse adossée à la porte d'une case peinte en rose, n'est-ce pas, ô divin Henri Heine! la sœur de cette enfant que tu vis assise au seuil d'une cabane de la frontière, de la blonde qui faisait sauter ton cœur au bout de son fil en guise de fuseau?

Et plus loin, au fond de cette gorge rameuse où la folle musique des torrents se mêle aux détonations sourdes de la mer, ces regards sauvages et doux de contadines accoudées au bord d'une terrasse, où les ai-je déjà rencontrées? Dans un conte italien de Stendhal ou parmi les *Moissonneurs* de Léopold Robert?

Et ces déguenillées, ces figures vertes, plombées de fièvre, ces yeux étincelants et morbides comme des fleurs de pestilence, je sais où je les ai vues passer, sur quel bateau coupant avec effort l'eau figée du Tibre; je me souviens de la *Malaria* de Hébert.

Ainsi des fragments de tableaux, des pages de livres se lèvent devant nous à chaque tour de roue du landau qui nous emporte sur la route de la Corniche.

Tel morceau de pays embroussaillé, aride, criblé de soleil, nous fait penser à une aquarelle de Jacquemart, et tel jardin fleuri d'ombrelles écarlates de bourgeoises en villégiature rappelle les études de Heilbuth.

Mais voici se pencher sur nous du haut du balcon de fer ouvragé d'une villa sévère, aux murs d'ocre écaillés et vétustes, deux têtes de tricoteuses en mantilles noires; et, cette fois, ce n'est plus l'Italie contemporaine qui nous regarde, mais la vieille Italie, l'Italie mystérieuse du Pérugin et du Dante.

Jamais la race ne m'apparut aussi crûment ni aussi suavement exprimée que dans ces deux figures : une assise, portant comme un loup sur la peau d'une blancheur mate, les noires arabesques de fer du balcon, un ovale aigu, sinueux, d'une maigreur ardente avec des lèvres rouges retroussées et arquées par un sourire d'un indéfinissable dédain; l'autre debout, puissante et calme, les yeux au repos, les lèvres détendues,

un air bestialement angélique, et sur les joues, sur les lèvres, une ombre voluptueuse, comme le velouté d'un fruit mûr.

III

LA MORTOLA.

A la Mortola, la caravane a mis pied à terre : on doit visiter un parc très curieux planté entre la route et la mer sur la pente de la Corniche; une collection de plantes et d'arbustes rares recueillis et entretenus à grands frais par un Anglais amateur de botanique. La promenade ne me tente pas. J'en ai trop vu déjà aux environs de Cannes, de ces musées en plein air, de ces exhibitions de monstres exotiques, de ces Afriques en miniature naïvement féroces avec leurs panoplies vivantes d'aloès et de cactus secrètement excités par des courants d'eau chaude et qui dardent sous les yeux des connaisseurs enthousiastes leurs pelotes d'aiguilles ou la pointe agressive de leurs yatagans démesurés.

Je laisse donc la bande s'en aller sous les ver-

dures prétentieuses de cet Eldorado tartarinesque, et je grimpe à l'opposé, vers un clocher dont le toit en faïence vernissée m'attire, luisant au-dessus des arbres.

Le sentier coupe obliquement à travers des olivettes et des plantations de citronniers couverts de fruits. Ce sont les seules cultures du pays, et j'aperçois les cultivateurs, bras croisés, jambes pendantes au bord d'une citerne et attendant dans cette bienheureuse posture qu'il plaise à l'ami soleil de noircir leurs olives et de dorer leurs citrons.

Ils sont très vieux et très beaux, ces oliviers de la Mortola, très différents de leurs congénères de Provence, pâles troupeaux d'arbres domestiqués, taillés en boule, qu'on voit de loin moutonner dans les plaines grises.

Ici ils sont encore à l'état de nature, développés à leur idée, avec des branches fuselées d'un port très élégant et un fin réseau de feuilles, comme une gaze où passe la lumière.

Le sentier s'élève de terrasse en terrasse, d'olivette en olivette, et tantôt un peu d'azur de la mer palpite entre les branches, tantôt l'or pâle d'un citron, tantôt encore le mur blanchi à

la chaux d'une citerne ou le rose tendre d'une case toujours accompagnée de la pointe noire d'un cyprès.

Puis, entre deux plantations, c'est une étendue de brousse parfumée, toute blanche de la floraison des bruyères et des lauriers-tins.

Quand arriverai-je?

Depuis longtemps le clocher a disparu. Je le retrouve tout à coup à un tournant du sentier et, avec le clocher, le hameau rustique : une vingtaine de maisons en cascade accrochées au bord d'un ravin; des masures bien anciennes et bien pauvres serrées l'une contre l'autre et ceinturées d'un reste de rempart encore noir par endroits de quelque incendie allumé au temps jadis par la torche d'un écumeur barbaresque débarqué nuitamment au bas de la pente, dans cette calanque bleue qui s'évase entre deux promontoires de roches arides.

Sans doute cet incendie, cette prise d'assaut ont été le dernier événement, le dernier bruit de la bourgade. Les maisons détruites alors n'ont pas été rebâties; les portes à demi arrachées ont continué de pendre et de pourrir à la même place, de l'herbe a poussé dans les chambres vides, et

les câpriers ont jeté leurs fleurs sur les gravats.

Personne pour me dire le nom du pays.

Les maisons sont désertes, les rues silencieuses : on dirait que les Maugrabins viennent de partir, emmenant les gens en captivité. Le seul être vivant que je rencontre est un ânon qui a mis, pour me voir passer, la tête à la fenêtre, une tête curieuse, de grands yeux en velours, candides et souriants.

L'église aussi est fermée, une misérable église avec des murs de pierre sèche habités par des lézards et par une Vierge de plâtre, les bras cassés, écroulée dans une niche au-dessus du portail.

Mais où le dénuement paraît encore plus lamentable, c'est au chevet de l'église, dans le clos à la porte toujours béante où des sillons pierreux marquent seuls la place des tombes.

On meurt rarement dans le village, et les derniers souvenirs plantés dans la terre des morts ont eu le temps de tomber en débris. Il ne reste pas une croix debout, pas un nom à épeler sur le bois ou sur la pierre. Rien que le silence, l'oubli, le sol qui lentement s'exhausse, les ossements blanchis, qui se mêlent aux miettes de rochers.

Le cimetière aurait l'air tout à fait abandonné sans une palme clouée au mur au-dessus d'un sillon plus récent. Sur ce mur nu, dans ce clos sans herbe, cette palme m'attendrit. Je rêve de quelque jeune morte, une fille de Bordighera, du pays des palmiers, venue là, nouvelle épousée, dans ce triste village de montagne, et éteinte doucement, de langueur...

IV

VINTIMILLE.

De la Mortola à Bordighera, notre voyage n'est qu'un enchantement.

La couleur italienne nous enveloppe ; sur nos têtes, toujours le ciel italien, soyeux et léger comme un pavillon de fête ; à nos pieds, toujours la mer bleue, la mer italienne.

Et plus près, défilant au bord de la route, toutes les fleurs du pays : des champs d'anémones violettes ou safranées, douces fleurs de pastel aux nuances délicates et vives, ou, parmi les jeunes blés en herbe, des tulipes sauvages à

rayures blanches et rouges, d'un joli goût oriental.

Et si les tulipes et les anémones manquent, c'est alors le flot des houppes de laine bariolées pendues au frontail d'un attelage de mules, ou la boîte peinte en bleu de roi d'un antique carrosse, ou bien encore la façade décorée à la fresque d'une masure ou d'une villa.

Car les plus pauvres logis ont leur décoration peinte, un simple cartouche, un médaillon au-dessus de la porte, un rien de couleur et le plus souvent d'une teinte unique, représentant une marine très élémentaire, le profil bleu d'une montagne, la figure bénissante du saint ou de la sainte en honneur dans le pays.

Malheureusement ce besoin d'art, ce goût d'ornementation, très curieux et très touchant à rencontrer chez des gens pauvres, tourne quelquefois au mauvais goût dans la bourgeoisie. Témoin ces imaginations bouffonnes de fenêtres trompe-l'œil, où l'on voit une servante plus vivante que nature secouer un tapis très riche en clignant de l'œil aux passants, et plus loin à la sortie de Vintimille, cette façade d'une maison des champs sur laquelle on a représenté à la

détrempe un couple de personnages costumés en style troubadour, celui-ci en collant abricot, celui-là en pourpoint pistache, deux géants dont les bottes à retroussis posent au rez-de-chaussée, tandis que les têtes empanachées montent à la hauteur des combles.

Mais l'excès même de ce mauvais goût nous amuse comme un produit du sol, une espèce de cocasserie grandiose dont nous n'aurions jamais eue l'idée...

V

BORDIGHERA.

A Bordighera, encore plus de soleil, encore plus de couleur!

C'est de l'Italie exaspérée, presque de l'Afrique...

Des maisons blanches pendent en grappes au-dessus de la mer d'un azur invraisemblable, et, entre les maisons, autour du village, des palmiers, de vrais palmiers ceux-là, portant très haut sur leurs minces colonnes leurs bouquets de plumes vertes qui rendent au vent une âpre et

solennelle musique, une musique jamais entendue encore, comme une langue nouvelle que j'écoute avec étonnement.

J'écoute et je pense aux nuits de là-bas, aux nuits claires, fleuries d'étoiles, où le lis des sables évapore son parfum, où l'ombre des caravanes s'allonge, finement découpée sur les dunes roses.

Et justement voici venir, comme appelés par mon rêve, les cris bizarrement syncopés et dissonants d'une mélopée arabe.

C'est un de nos compagnons de route, un apprenti ténor du conservatoire de Munich, en convalescence à Menton, qui psalmodie, debout sur le mur blanc d'une terrasse, entre deux cactus à tournure très correctement mahométane, l'*Ezan du muezin*, tel que Félicien David l'a transcrit pour sa symphonie du *Désert*.

El Salamalek aleikum el Salam, *Allah ouakbar iales Salah... la Allah il Allah ou Mohamed rassoul Allah!* Les syllabes rauques sortent avec de légères déformations d'accent tudesque qui donnent une impression de cosmopolitisme tout à fait rare et divertissante.

La prière finie, l'officier danois entonne en italien la marche égyptienne d'*Aïda*, et nous

l'appuyons tous en chœur, marquant le pas sur le pavé des rues sonores...

VI

MONTE-CARLO.

Retour en chemin de fer; on a décidé de brûler Menton et d'aller dîner à Monte-Carlo.

Beaucoup de monde dans le train; des étrangers venus, comme nous, en promenade de Menton ou de Nice; des Anglaises avec leur attirail de peintres, le pliant en bambou et la boîte de water-colors; des alpinistes haut guêtrés, le bâton ferré à la main; d'aimables botanistes avec leur boîte verte en sautoir... Un peu l'aspect d'un train de banlieue parisienne aux belles journées de printemps.

Tout ce monde a des fleurs à la main : des bottes de ciste et de laurier-tin, des gerbes de narcisses et d'anémones, et des palmes, de belles palmes fraîches et souples, que les dames font ployer et claquer dans leurs doigts comme les lames d'un éventail.

Le soir tombe; un morceau d'alpe neigeuse apparue au fond de la coupure de Vintimille, reçoit les derniers reflets du soleil. La montagne est rose et la vallée est violette; la mer, sans couleur, n'est plus qu'un amas d'ombres d'où sort, avec la plainte de la vague, la blancheur de l'écume qui marche. Bientôt les premiers phares s'allument; les feux rouges, les feux blancs sortent de l'obscur, dessinant les sinuosités de la côte, la courbure des golfes invisibles; et les maisons éparses dans la campagne, les villes et les bourgades du littoral s'illuminent à leur tour.

C'est comme une lueur d'aube, qui monte au front de la nuit à peine descendue, comme le signal d'une autre vie qui commence : la vie brûlante, enfiévrée, des nuits de jeu et de plaisir.

Voici passer, tremblantes dans les floraisons blanches des amandiers, les lumières clairsemées de Menton, et, pas bien loin de là, dans la profondeur du golfe, c'est Monte-Carlo et Monaco, toute la principauté qui s'offre, flamblante des chaudes clartés du gaz; Monte-Carlo, l'assommoir des joueurs, la machine à distiller l'or, la maison de joie qui s'étale, fardée et peinte avec son bruit charmeur de flûtes et de violons, et

son haleine tiède qui porte loin, vers le large, l'odeur mêlée de l'ylang-ylang et des orangers en fleur...

Monte-Carlo ! Le train se vide ; cosmopolites et indigènes, Parisiennes et rastaquouères, soupeuses et professeurs de martingales se pressent sur l'escalier de marbre. Le voyage d'un jour entre Italie et France va finir brusquement en plein boulevard.

TERRE D'OC

EN GARONNE

I

Nous habitions alors aux vacances une maison basse au bord d'une route dans une grande plaine du Midi; une plaine en long sans arbres, toute jaune ou toute brune, selon qu'elle portait des moissons ou des labours.

C'était un pays fertile et triste. La monotonie d'un ciel presque toujours bleu, sans une goutte d'eau ni un flocon de vapeur, s'ajoutait à l'uniformité de la terre.

A peine s'il y avait un peu de verdure autour de la maison. Faute de pluie, le jardin avait perdu l'un après l'autre ses arbres à feuilles tendres, tous crevassés, tordus comme une herbe au feu, dévorés par le soleil. Il n'était resté que les plus

coriaces, les ifs à aiguilles de métal, les buis taillés encadrant des parterres vides.

L'été, tout était couvert d'une couche de poussière envolée de la route et qui restait là toujours plus blanche, plus épaisse, jusqu'aux premières pluies de l'hiver.

Et c'était ainsi le long de la route, pendant des lieues : les haies toutes blanches et, au delà, les champs poudreux et les maisons basses dont les tuiles rouges pâlissaient, tournaient au gris.

Une diligence cheminait deux fois le jour d'un bout à l'autre de la plaine, dévidant avec ses roues comme un peloton d'ouate où elle disparaissait plus qu'à moitié ; et, dans les champs, les bœufs au labour, les brebis pacageant les chaumes maigres soulevaient aussi des nuages de cendre, comme si le sol calciné, réduit en poudre, s'en allait, balayé dans les souffles de l'air.

Pour reposer la vue sur un peu de fraîcheur, il fallait se tourner au levant. Là, presque au ras du sol, apparaissait une ligne d'un vert tendre, mince et sinueuse, dont le profil s'abaissait insensiblement aux deux extrémités de l'horizon. Cela disait peu de chose à l'œil, et beaucoup à l'idée, quand on se figurait que ce rien de verdure était

le fin bout des ramiers, des vastes plantations de peupliers, enracinés quelques cents mètres plus bas, au pied d'une falaise rocheuse qui plongeait dans la Garonne. Là, parmi les scintillements des eaux vives, s'étendaient des prairies toujours humides, des alignements d'arbres aux frondaisons luxuriantes, toute une oasis de verdure et de fraîcheur.

Impossible d'oublier cela, impossible de ne pas y penser, le soir surtout, à l'heure où, la campagne faisant silence, nous entendions venir de là-bas, du fond de la plaine, comme une musique lointaine, la plainte que rendait le fleuve brisant sur les tufs éboulés.

II

La Garonne ! Bien vive avait été mon émotion lorsqu'elle m'apparut pour la première fois, du haut de la roche des Cabals.

Le chemin étant un peu long pour mes jambes d'enfant, on m'avait juché, pour arriver jusque-

là, sur la charrette, avec le linge de la lessive que les laveuses allaient battre à la gaure des Ébouls.

C'était en septembre, au temps des premiers labours ; les guérets s'étalaient à perte de vue des deux côtés de la route, si nus et si vastes que les grands attelages de bœufs y disparaissaient presque, rapetissés dans l'allongement des sillons.

Des murs de brique, des toitures basses montaient, à la fin, au-dessus de la plaine. — « Les Cabals », indiquait un bouvier de la pointe de son aiguillon. C'était une ancienne métairie de couvent, une bâtisse avec un air d'autrefois ; dans le jardin cultivé à la paysanne se voyaient des restes d'allées, des tronçons de charmille et, sur le crépi écaillé d'un vieux mur, les heures noires d'un cadran solaire avec des mots latins autour dont quelques syllabes étaient tombées dans le gazon.

Nous traversions la grande cour de la ferme, et, à un tournant très brusque de la route qui avait l'air de se cabrer à droite comme effarée devant le vide, le bord tout à coup défaillant de la roche en surplomb, la vallée se découvrait : la Garonne d'abord, une Garonne tumultueuse, ha-

etante, lancée de toute sa colère contre le roc vif ébréché, déchiré par ses âpres morsures, et, au delà du fleuve, en amont, en aval, tout un pays d'arbres, des ramiers de peupliers, des ramilles de saules, un fouillis vert tendre, d'où sortait la pointe blanche d'un clocher dénonçant un village blotti dans les feuilles.

Je regardais ébloui, les yeux brouillés de vertige, jusqu'à ce que la charrette, penchant de toute la raideur de la côte, dans le chemin creux qui coupait obliquement la falaise, me dérobât le spectacle ensorcelant de la rivière.

Bientôt les roues quittant le sol raboteux et sonore pour s'étouffer dans l'herbe silencieuse nous avertissaient que nous touchions aux ramiers.

III

Le soleil en même temps avait disparu. A peine si quelques rayons, traversant la voûte ininterrompue des feuillages, tachaient la molle étendue des gazons. L'ombre emplissait les allées vertes

qui s'en allaient à droite, à gauche, diminuées en de mystérieuses profondeurs. Et d'en haut, du plafond mouvant des ramées, descendait avec l'ombre humide la musique aérienne des feuilles qui frissonnaient avec un bruit d'averse.

La charrette s'arrêtait au bord de la gaure.

C'était un petit bras de la Garonne, fermé d'un bout, comblé par la vase au temps de la sécheresse estivale, et communiquant, de l'autre, avec le fleuve dont les derniers remous, largement étalés, venaient mourir là, dans la tranquillité de l'eau morte.

On dételait les bœufs; les laveuses, jambes nues, plantaient leurs bancs dans l'arène tiède, et tout de suite les battoirs commençaient leur claquement monotone.

Je m'esquivais, armé d'une ligne naïve entortillée au bout d'un roseau, je partais à la découverte.

Un jour crépusculaire flottait sous les saules penchés en avant, arqués au-dessus de la gaure; et, dans l'air lourd, des rondes vacillantes de moustiques tournoyaient mollement.

J'avançais avec précaution dans l'herbe drue, coudoyant les chardons et les ronces, et j'hésitais

parfois avant de poser le pied sur les *palanques* jetées en guise de pont en travers des rigoles qui charriaient un peu d'eau limoneuse obstruée d'iris et de roseaux.

Après deux ou trois ruisseaux franchis, je me trouvais déjà comme dépaysé, loin, très loin de la maison basse et de la plaine poudreuse, loin aussi des laveuses dont j'entendais à peine résonner les battoirs.

La gaure bientôt changeait d'aspect. Elle s'ouvrait, s'élargissait en étang, avec de larges plaques de soleil allumées sur l'eau sommeillante.

Des carpes sommeillaient aussi, faisaient la sieste parmi les renouées à fleurs roses ; des grenouilles avec des yeux en or s'étalaient sur les palettes laquées des nénufars ; des libellules se berçaient à la pointe des joncs, et, près du bord, guettant la tombée des moucherons, virant et voletant dans l'eau claire, des chabots aux nageoires roses avaient l'air de me narguer.

Alors je dépliais ma ligne et je pêchais.

Avec quel succès ! Je n'en revenais pas. A peine les poissons me laissaient-ils le temps de changer mon amorce. Les heures passaient ; je ne

pouvais pas me décider à partir. Le soir venait ; la gaure, facetée un moment d'or rouge et d'or pâle, se décolorait, s'éteignait peu à peu ; et dans sa vague transparence une corne de lune s'enfonçait en tremblant. Je pêchais encore, et quand j'avais fait sauter en l'air un mince poisson blanc, il me semblait en voir un autre se jouer en bas, frétiller avec le reflet d'argent qui se tordait dans l'eau brune.

L'obscurité tombait à la fin ; depuis un moment déjà les battoirs des laveuses avaient cessé de claquer ; des voix inquiètes me hélaient ; je répondais, et le son de ma voix me faisait peur, dénaturé par l'écho, multiplié en une huée terrible que me renvoyait la bouche noire de la nuit.

IV

Je me familiarisai plus tard avec l'étrange pays. En compagnie de petits camarades de mon âge, j'y fis plus d'une fois l'école buissonnière, perdu toute une après-midi dans les herbes folles, inven-

tant des repas exquis de mûres sauvages ou de cresson cueilli à des sources dont personne que nous et les merles ne connaissait le chemin.

J'étais en sécurité parfaite avec mes paysanneaux, de petits hommes déjà très affûtés, au fait de tout, industrieux, intrépides, sauf contre les fantômes : les Fades de la gaure ou l'Homme-Vert, l'habitant des ramilles qui gouverne le peuple des oiseaux.

J'étais tranquille, et cependant j'avais moins de plaisir à ces parties de flibuste campagnarde qu'aux descentes que je faisais seul dans les ramiers. Les choses me paraissaient autres dans le tête-à-tête; les herbes étaient plus hautes, les perspectives des peupliers plus profondes, la musique des feuilles plus mystérieuse... Tout me parlait ces jours-là, tout me vibrait au cœur. Ému sans savoir au juste de quoi, enivré de curiosité et de peur, je marchais à l'aventure.

Quelquefois, aux eaux basses, je quittais les ramiers, je me risquais dans l'îlot.

Rien qu'une grève à traverser, une plage de cailloux roulés tachée çà et là d'herbe rude et broussailleuse, et c'était dès le premier pas comme l'entrée d'un pays nouveau, un coin à part, plus

parfumé, plus sauvage, dans ce terroir déjà si différent de tout.

En plein midi de septembre, alors que dans la plaine les herbes criaient la soif, ici je trouvais les feuilles des saules mouillées de rosée ; des liserons épanouis buvaient l'ombre bleue ; des goutelettes brillaient au plumet des clématites encore humides de la fraîcheur de la nuit. Et quelle végétation dans ces fourrés, quel fouillis de fleurs et de pousses tendres ! Largement abreuvées, nourries de limon à chaque crue du fleuve, les plantes étaient folles. Les ronces s'étiraient, fusaient en l'air aussi haut que les arbres, et de la fente d'un vieux saule des véroniques retombaient en pluie bleue comme des fleurs de rêve.

Pas de sentier là dedans ; rien que des foulées de bêtes : une griffée de lapin au bord d'un roncier, la fine étoile imprimée dans le sable par la patte grêle d'une bécassine dont j'écoutais le cri répété, un cri triste et peureux, fuir dans la vapeur grise des ramilles et se perdre très loin au ras de l'eau.

Le taillis sentait le fauve.

De grands oiseaux de proie, des milans, des buses avaient laissé à terre leur desserte : des

plumes, des débris sanglants; et quelquefois, s'enlevant sous mes pieds d'une touffe d'amarines, un cormoran avec un grand bruit d'ailes montait vers la clarté du ciel...

Le cœur me sautait, moins vite cependant et moins fort que lorsqu'il m'arrivait d'apercevoir, tombant dessus à l'improviste, la limousine rayée et le large feutre noir du vieux Toine, le vacher des Cabals. Je ne me souciais pas trop d'aborder cet individu à mine sournoise et taciturne, encore moins ses deux acolytes, deux grands chiens de berger à longs poils et à longs crocs qui l'aidaient non sans peine à gouverner ses vaches et ses taureaux. L'homme et les chiens s'étaient assauvagis tous les trois à vivre dans ces solitudes qu'ils ne quittaient guère que pour aller dormir à la ferme, à la tombée de la nuit. De loin j'entendais le berger et ses *farous* batailler contre le troupeau. L'homme hurlait, les chiens jappaient, et les taureaux, furieux, meuglaient avec des voix de tonnerre.

Les scieurs de long étaient moins intimidants. En novembre, quand le brouillard coulait, j'allais leur demander asile.

Leur chantier se voyait à distance, dans le vide

ouvert par l'abatis de la vente; des piles de planches s'échafaudaient; une locomobile crachait sa vapeur sur le ciel noir.

C'était une sorte d'industrie campée là en plein air, propre, gaie, dans la poussière envolée de la scie, une industrie rustique menant un petit train d'usine bien vite perdu dans le sommeil des arbres.

Les ouvriers se donnaient tous, plus ou moins, au braconnage. Le matin, à pointe d'aube, avant qu'il fît assez clair pour mettre la main à l'outil, le soir, à l'heure où la *sauvagine* rentre de la plaine haute pour s'anuiter au bord de l'eau, ils tendaient leurs quatre-de-chiffre ou leurs reginglettes.

Un, plus hardi, sortait une antique canardière cachée sous les copeaux et s'en allait à l'espère des canards.

Je le suivais; j'espérais avec lui, blotti dans les amarines, à la pointe extrême de l'îlot, la tombée des sarcelles et des halbrans.

Devant nous, au large, la Garonne s'étalait tout unie, toute verte, l'eau et les arbres mêlés, fondus ensemble dans la vapeur du soir.

Un faucon planait en l'air, décrivait de grands

cercles ; un héron pêchait, le cou rentré, au bord d'une grève blanche, et c'était tout ce que nous apercevions de vivant dans une lieue de pays.

Bientôt l'eau brunissait ; le ciel s'orangeait au couchant ; un Angélus arrivait en vibrations confuses, s'éparpillait en bruine au-dessus du fleuve.

En même temps, les canards pointaient, sortaient en noir de la pâleur du ciel ; si haut d'abord, si loin, qu'ils paraissaient immobiles ; puis, pendant que nous nous amusions à les compter, ils grossissaient à vue d'œil ; à peine le temps d'épauler le fusil, ils étaient sur nous ; nous entendions le crissement de leurs ailes ramant dans l'espace.

Quelquefois ils s'arrêtaient.

Un par un, en lentes spirales, ils descendaient, comme appelés par le miroir de l'eau, et c'était pendant quelques secondes une agitation, un clapotis, des frôlements de duvet à travers les roseaux raidis de givre ; puis le silence.

Alors, visant dans le tas, car on y voyait à peine, mon compagnon faisait feu ; une flamme sortait du fusil, et le coup résonnait, longuement répété dans l'obscur de la nuit, dans le sommeil de la rivière.

V

Les jours et les années ont passé depuis. La maison basse au bord de la route, dans la grande plaine blanche, a été vendue ; nous avons quitté le pays.

Pas tout à fait cependant.

Tous les automnes, à l'époque de la fête votive, je suis invité au village d'Ondes, chez Gervâsi, mon frère de lait.

Comme la fête tombe à la mi-septembre, c'est chez lui que je mange les premières noix fraîches de l'année. Elles sont exquises, ces noix de la Garonne, et Gervâsi est un si brave homme !

La maison, dès le seuil, embaume l'honnêteté et le bois blanc.

Le village aussi m'enchante, un de ces villages de rivière habités par des ouvriers de campagne : sabotiers, vanniers, fabricants de balais ou d'échelles, qui façonnent, aux mortes saisons de l'agriculture, les osiers, les saules, les panicules de maïs récoltés dans leurs champs.

Pauvres ou riches, depuis le chétif refendeur d'osiers jusqu'au marchand de bois qui expédie à Toulouse ou à Bordeaux, tout ce monde-là vit de la Garonne.

Les maisons, bâties en cailloux roulés pris aux eaux basses dans le lit du fleuve, portent sur leur façade une mosaïque très naïve de galets insérés à plat dans le mortier, en guise d'ornement. Et dans les rues, sur la place, au seuil des boutiques, on ne voit que des arbres coupés, équarris ou bruts, prêts à être débités en auges ou en sabots. Des peupliers non écorcés, avec de menues feuilles poussées depuis la coupe, servent de bancs, couchés le long des murs; des paniers sèchent à l'air, enfilés en brochettes, et des échelles de peuplier toutes blanches s'appuient aux façades des maisons.

La rivière n'est pas loin. En avril, les duvets des saules riverains voyagent jusque dans les rues, où ils font en tombant comme une jonchée de neige printanière.

Une terrible voisine, cette Garonne! Elle est venue un printemps; elle a passé sur le village, arrachant les récoltes, déracinant les arbres, éventrant les maisons.

Quelle journée, et quel lendemain !

Tout perdu, tout aboli, et des désespérés çà et là, pleurant sur des décombres.

Cet automne-là, il ne se parla pas de fête votive. L'automne après non plus.

Mais depuis !...

Depuis, les maisons ont été rebâties, et solidement cette fois. Celle de Gervâsi est des plus cossues, toute blanche avec une galerie en bois blanc où la Guillalmète fait grimper des liserons bleus.

A la fête votive de l'an dernier, j'ai trouvé le village recrépi à neuf, lavé des saletés de la vase, l'air plus gai, plus riche qu'avant l'inondation.

Dans les champs, de jeunes arbres, parfaitement droits et sains, ont remplacé les tordus, les déjetés, derniers survivants du désastre.

Des poussées de verdure fraîche, des flots d'herbe et de fleurs cachent les blessures de la terre, les ravinements pratiqués par la course des eaux.

La terre oublie.

Les gens se souviennent à peine.

L'emboise et le tambour de la vote mènent à travers les rues la fête éternelle de la vie.

LE CAUSSE D'ANGLAR

I

A ceux qui ne connaissent pas les grandes désolations de la planète, l'ondulation sans fin du steppe russe, les solitudes calcinées du pays de la soif, à ceux-là, les déserts de broussaille et de pierre des causses quercinois peuvent donner une idée de ces spectacles.

Je me souviens de mon saisissement, la première fois que je traversai le causse d'Anglar en voyageant à pied de Penne d'Albigeois à Saint-Antonin. Nous avions laissé derrière nous le village gothique de Penne et son beffroi sonneur des heures de jadis, et, perché au-dessus du village et du beffroi, le pied au bord du roc comme pour un essor, son château fantôme aux baies

descellées, béantes comme des yeux de mort. Arrivés au hameau des Amiels, un hameau de trois ou quatre masures accroupies, mirant leurs figures de vieilles au flot toujours jeune de l'Aveyron, nous avions pris un raccourci de pâtres, un sentier rocailleux, qui, le long des ravins dénudés, çà et là tachés de la verdure soufrée des euphorbes, grimpait vers le causse.

C'était, au commencement de l'automne, une matinée limpide entre brume et soleil avec de légers carillons de sonnailles en l'air, et, en bas, au pli de la vallée, des vapeurs errantes comme des troupeaux d'oies blanches paissant l'herbe des prairies... Des merles et des grives ramageaient à la tiédeur des abris, picoraient les baies rouges de l'aubépine, les baies bleues de l'alaterne. Nous montions; lacet après lacet nous gravissions les pentes arides, les ravins sans arbres, les cirques désherbés, jonchés de débris. Bientôt, par-dessus les têtes levées des rocs, comme des cariatides colossales portant les assises du grand plateau désert, le causse apparaissait. C'était, dominant de très haut les cirques et les ravins, une ligne droite, un bord de terrasse, quelque chose comme la carrure d'une

citadelle, le prolongement régulier d'un rempart.

Et une curiosité nous venait de cette régularité même, de ce semblant d'architecture, comme si nous allions trouver derrière ces murailles à demi écroulées les restes de quelque humanité préhistorique, de quelque civilisation reculée dans l'autrefois. Nous avions hâte de gravir le dernier ressaut de la montée, de franchir la brèche par où le sentier arrive au plateau.

Je n'étais pas tout à fait ignorant de ce qu'était le causse; des gens du pays m'avaient conté les merveilles de ces étranges solitudes : la gueule ouverte des *abens,* de ces fissures au ras du sol comme des soupiraux d'enfer par où les eaux d'orage s'engouffrent avec des clameurs d'abîme jusqu'aux entrailles de la terre; on m'avait conté le miracle de la brebis tombée au fond et reparaissant dix lieues plus loin dans le bouillonnement d'un *gour,* d'une de ces sources du pays calcaire qui, à peine nées, ont la force de faire tourner un moulin... On m'avait expliqué l'entonnoir subit de l'*igue,* sorte de caverne, de grotte à découvert qui se creuse comme une coupe renversée sous les pas du voyageur. Le grand explorateur des causses, le découvreur des lacs et

des rivières souterraines n'avait pas encore révélé le secret de ces pays de rêve ; mais, dans son inventaire de la planète, Élysée Reclus les avait signalés, et des phrases de la *Géographie universelle* chantaient dans ma mémoire, me préparant à l'initiation souhaitée.

Mais que sont les définitions à côté de la réalité des choses ? Je n'ai pas oublié mon premier regard si déconcerté sur la mer, quand elle vint au-devant de moi, subite, un peu avant l'arrivée à Biarritz. Ce que je vis, ce que je crus voir, c'était comme une lande, une colline sombre de genêts ou d'ajoncs, et là-dessus, toutes voiles dehors, le spectacle d'un navire en marche, insolite, inexpliqué...

Cette fois encore, la sensation ne fut pas en concordance avec le rêve. C'était bien un plateau, ce causse d'Anglar qui, la brèche franchie, se développait à perte de vue devant nous ; mais pas uniforme au point où je l'avais imaginé ; il ondulait un peu, festonnait en longues lignes raides, s'échancrait en ravins par où de la pierraille grise coulait en ruisseaux vers la vallée. Et ce plateau n'était pas tout à fait un désert. Par delà les murs de pierres sèches qui enclavaient des paca-

ges, une volonté de culture, un espoir de récolte verdissaient çà et là. Et tantôt une courte pyramide à l'orée d'une friche, tantôt le rouge délavé et brûlé d'une toiture, attestaient l'abri d'une maison, le refuge élémentaire d'une cabane de berger. Il est vrai que ce peu de vie si précaire, investi de si près par la mort des pierres, loin de l'atténuer, accroissait l'effet de la solitude ambiante. Seulement cette solitude était d'un caractère très particulier, pas du tout pareille à la solitude de la lande ni de la mer; il s'en dégageait une mélancolie plus âpre, moins dissolvante. Avec les contours nettement définis de ses pierres à vive arête, de ses végétations à la fois indigentes et robustes, le causse donnait une impression de misère héroïque, heureuse presque, lorsque le soleil mettait sur cette nudité des choses son vêtement de beauté.

Oh! cette lumière des causses, cette clarté comme une auréole autour des pierres, des chênaies miséreuses! Combien de fois depuis j'ai senti son attrait! De loin, des plateaux du Ségala, par-dessus le troupeau noir des châtaigniers, d'ici même, du coteau natal, par delà la banalité des vergers et des moissons plantureuses de la basse

vallée aveyronnaise, le désert lumineux m'appelait, me faisait signe. Invisible il me hantait encore; parqué dans les rues, cloîtré entre des murailles de livres, son image me fascinait, évoquait le souvenir des journées errantes, saturées de joie esthétique, de parfums et de soleil!

II

Cependant, à peu près orientés, nous avancions. Le sentier, à peine marqué jusque-là, se précisait, devenait chemin, un chemin pierreux étroitement muré de pierres sèches; des mousses dorées rejointaient la rocaille, et par les brèches, à travers le lacis des érables noueux, des prunelliers et des sanguines en palissade, de grands clos se succédaient tous pareils : des champs de pierre duvetés d'herbe pâle. C'était la *grèze*. Un genévrier végétait çà et là, un figuier se tordait, chétif à l'abri d'un tas de pierres, et plus loin, solitaire au milieu de la friche, un lentisque se soulevait, un étranger de Provence, suscité là par la volonté

du sol, par le miracle blanc du calcaire à fine écorce où s'emmagasine la chaleur du soleil.

Raide et sinueux, avec des ornières creusées à vif dans la roche dénudée par les pluies, le chemin s'enfonçait dans le causse. Au bord ce n'étaient plus des grèzes maintenant; c'était, des deux côtés, un défilé de bois de chênes, des bois maigres peuplés d'arbres écimés, émondés, pareils à de hautes quenouilles avec un peu de verdure autour en guise d'étoupes...

Les bois défilaient enclavés de murs sans autre issue qu'une brèche sur le chemin fermée d'une claie ou bouchée d'un fagot d'épines jeté là en travers comme d'un geste de colère.

Un bruit, par moments, accompagnait notre marche, un bruit de feuilles froissées, de trituration lente, régulière; c'étaient des chèvres ou des brebis qui cheminaient sous le couvert des ramées en tondant l'herbe maigre du pacage. Le troupeau quelquefois se montrait à l'orée d'un taillis : des chèvres fauves haut encornées, de petites brebis toutes en laine avec des pattes grêles peintes en rouge par l'argile des causses. Le berger les suivait : une silhouette grise perdue sous l'ampleur de la limousine. Immobile, comme absorbé en lui-

même, l'homme nous regardait passer sans un tressaillement d'attention, sans un pli de curiosité sur sa figure...

Nous avancions. Le soleil de trois heures allongeait sur les pelouses rases l'ombre mince des chêneteaux. Depuis un moment déjà, selon l'estimation des gens des Amiels qui nous avaient indiqué la route, nous aurions dû toucher le bord du plateau, en vue de Saint-Antonin. Où étions-nous? Nous avions quitté les bois; nous traversions de nouveau des grèzes embroussaillées de genévriers et de buis. Plus de troupeaux, plus de silhouette de berger, un désert de pierres, une jonchée de débris. Seuls des lézards gris habitaient la stérile étendue; uniques possesseurs de ce royaume de la mort, ils vivaient là, innombrables, les uns engourdis à la tiédeur des abris calcaires, les autres animés à la chasse des sauterelles dont les essaims bleus s'envolaient sous nos pieds...

III

Un carrefour bientôt nous faisait hésiter; le chemin nous abandonnait embranché en de vagues et multiples foulées de bêtes et de chrétiens. Lesquelles devions-nous suivre? Les plus récentes nous mèneraient peut-être jusqu'au parcours de quelque troupeau; le berger nous mettrait dans le bon chemin. Bien ou mal orientés d'ailleurs, nous finirions par sortir de cette île déserte bornée à dix lieues de tour par les maisons et les cultures... Nous avions encore trois heures de jour devant nous, et fallût-il nous anuiter dans le causse, une cabane de berger nous fournirait l'abri nécessaire... Ainsi rassurés, nous suivîmes un moment les foulées des brebis, et quand ce fil indicateur nous manqua, les égratignures rouges du sol se confondant avec les griffées légères laissées par les merles et les tourdes, nous poussâmes notre pointe au hasard...

Bientôt, comme si elles émergeaient de l'ori-

fice d'un puits, des têtes d'arbres brusquement apparurent à quelques pas de nous. C'était l'*igue,* un semblant de cirque aux gradins rompus qui portaient penchés sur le vide un peuple d'érables et de frênes. Nous nous penchâmes aussi sur le spectacle de l'herbe, une pincée de luzerne qui verdissait au fond du gouffre. Et ainsi inclinés, nos attitudes en évoquaient d'autres; nous pensions aux accoudements séculaires des pâtres meneurs de chèvres qui s'étaient allongés avant nous, sur ce roc, l'œil ravi sans doute, caressé comme le nôtre, par les lignes régulières de cette coupe de verdure. Tout un passé d'idylle, une guirlande de bucoliques sommeillait là prête à s'éveiller au premier appel du galoubet, à la première cadence prolongée de quelque chanson paysanne. Les pâtres avaient quitté l'igue, mais violemment suggestives, les traces odorantes de leurs bêtes étaient restées imprégnées aux érables et aux buis...

L'igue franchie, ce fut la rencontre, au plein découvert de la grèze, d'une cabane de berger, vide malheureusement, mais si curieuse à voir! si pauvre, si ancienne avec son ouverture en fente tournée au levant, sa pierre plate au fond

pour s'asseoir et ses retraits, ses caches ménagées dans l'épaisseur informe des murailles pour y loger le pain, les noix, les pommes sauvages récoltées en chemin. Oh combien pauvre, combien ancienne! Depuis quand ces pierres avaient été assemblées, les mousses le disaient, vénérables comme des barbes d'ancêtres, et elles le disaient aussi les fumées des cuisines rustiques en couche épaisse sur les murs. Petits pâtres maraudeurs, l'œil aux aguets pointé sur le piège à grives tendu entre deux genévriers, vieux bergers accroupis, le regard en dedans, ruminant l'autrefois, combien de vies humaines, d'humbles vies paysannes s'étaient abritées là, le dos au mur, pendant que la bise d'hiver se lamentait en orgues lointaines!

J'ai voulu m'asseoir à leur place, évoquer ces existences élémentaires, vivre un moment leurs passions et leurs rêves, et voilà qu'à côté de moi, sur une pierre noircie par la fumée, j'ai découvert des lettres, des initiales écrites à la pointe du couteau, toute une phrase ensuite, une phrase de menace : « Toulimat, fais attention de ne pas venir la nuit du côté de chez nous; on sait pourquoi tu viens; et prends-toi garde! » Au-dessous une autre inscription, la réponse sans doute,

grattée, illisible. Que venait faire ce Toulimat la nuit chez son voisin? Qu'avait-il à craindre? Rivalité d'amoureux probablement et la querelle au bout, la rixe en plein soleil, le guet-apens nocturne?

IV

Nous quittions la cabane, nous repartions à l'aventure, à travers les grèzes; nous enjambions les murs de pierres sèches, espérant toujours de l'autre côté de la clôture le bon chemin ou le troupeau avec le berger indicateur. Et toujours pas de berger, toujours pas de chemin. Des pierres, des broussailles, des fuites de lézards sous les rochers, des envolées de grives à travers les genévriers et les sanguines; et l'au delà pareil; si loin que pouvait aller le regard rien que des étendues de grèzes plates, avec çà et là des îlots d'arbres taillés en quenouille, comme de grêles cimetières... Faute de chêne où grimper pour éclairer notre route, nous décidions alors de gagner le haut du pays, une friche reconnaissa-

ble à la silhouette d'un lentisque branché bas, mutilé par l'orage, qui laissait pendre un moignon desséché comme en un geste de souffrance.

Mais arrivés là, notre incertitude s'aggravait. L'horizon franchissant la coupure étroite des vallées invisibles s'étendait du causse d'Anglar aux causses voisins du Rouergue et du haut Quercy; le désert s'illimitait; des crêtes de falaises, des allongements de terrasse montaient superposés en lignes pâles, plus pâles jusqu'aux limites du monde visible. Spectacle déconcertant où la réalité rejoignait, dépassait presque l'irréel!

Mais dans ces vastitudes décourageantes un point nous rassurait; sur la déclivité d'une grèze voisine, au milieu d'un îlot de vignes effeuillées, le toit rouge d'une maison nous annonçait la fin de nos anxiétés, la certitude prochaine de la bonne route. Oh cette maison du causse, cette maison basse, écrasée, fière cependant! fière de ses carrés de fumier, de ses bordures de chênes, de sa treille centenaire, de ses longues, de ses populeuses étables!

Au moment où nous franchissions l'entrée de la cour, la ménagère cornait les soupes. Debout sur le perron qui donne accès à la chambre haute,

le coude en l'air, la tête en avant, elle soufflait, les lèvres écrasées sur l'embouchure de la corne. Et ce geste, cette invitation lancée en un mugissement farouche vers le silence du crépuscule et de la solitude, nous touchait, en si parfait accord avec la figure de la maison et celle de l'hôtesse, rudes, massives, traditionnelles l'une autant que l'autre. Il nous semblait être les passants d'une autre époque heurtant à un logis d'autrefois, ou plutôt la minute et l'acte présents s'indéterminaient devant nous; nous étions ramenés à la simplicité d'une scène de tous les temps et de tous les pays ; personnages : le passant, l'hôtesse, la maison.

Les paroles échangées ne furent pas en dissonance. Nous nous informâmes de la route à suivre. Nous tournions le dos à Saint-Antonin depuis une heure. L'étape serait longue et le chemin pas facile à démêler à la nuit tombante. On ne pouvait pas nous laisser repartir seuls. Nous allions souper avec eux ; après quoi, le cadet de la maison nous mettrait dans la bonne route.

Nous acceptâmes. Le troupeau rentrait déjà, talonné par le crépuscule, par l'ombre humide qui rôdait à l'orée des bois, se glissait jusqu'au seuil de la cour. Et c'était la couchée du bétail, l'effa-

rement des agneaux à la rencontre des mères brebis, la lenteur des taurins, la tête retournée vers le pacage. Les hommes arrivaient les derniers; le pas cadencé, l'épaule ronde, ils descendaient du causse, escortant une charretée de noix.

L'hôtesse, dame douairière du domaine, signifiait ses ordres à voix basse, aussitôt obéie par son fils aîné et par sa bru, une noiraude et un noiraud aux mouvements assurés et paisibles, soumis et forts tous les deux comme une paire de bœufs sous le joug.

Notre arrivée, cependant, dénouait les langues, activait les ménagères, occupées à casser les œufs, à faire sauter l'omelette... On nous questionnait. Comme les errants de l'Odyssée hospitalisés chez les petits rois des îles, pas beaucoup plus rois que nos hôtes de ce soir-là, on s'informait d'où nous venions et pourquoi; on voulait savoir le but de notre voyage. Les passants sont rares dans le causse : le chiffonnier, le mendiant, le porteballe ou le porte-besace y viennent seuls chercher fortune; nos bourgeoisies étonnaient, égarées en ces tristes chemins. Que venions-nous y faire? Regarder, admirer? La chose, pour les gens du pays, était à peine croyable. Admirer des pierres!

Vraiment, c'était pour cela que nous étions venus de Montauban ? Montauban ! la capitale, la ville de rêve, la grande ville où siège l'évêque, où réside le préfet : l'homme de Dieu, le prêtre à la mitre d'or qui ouvre les portes du paradis et de l'enfer, l'homme du gouvernement, celui qui lève l'impôt, construit les routes, enrégimente les conscrits ! Montauban ! Notre hôtesse y était allée une seule fois, pour acheter sa livrée de noces ; son fils et sa bru n'avaient pas encore fait le voyage. Tous en parlaient avec admiration. Ils savaient, pour l'avoir entendu raconter à d'autres, la largeur des rues, l'ampleur des monuments ; l'image de ces magnificences lointaines alimentait leur conversation, fournissait une matière à leurs rêves.

Cependant, nous finissions de souper ; nous avions largement arrosé de vin clairet la tranche de jambon et l'omelette, puis, selon les rites, nous avions vidé le petit verre d'eau de coing à la santé de l'hôtesse. Déjà le cadet de la maison, un gas court de taille et large d'épaules, avait empoigné le bâton de buis, le sûr compagnon du retour des marchés et des fêtes votives. Nous partions.

— Prends garde à l'igue de Rastibel, recommandait du seuil la voix de l'Ancienne.

Et déjà l'Ancienne et la maison, et la clarté cordiale de la lampe, tout ce petit monde où s'était un moment limitée notre vie, s'effaçait, reculait dans le passé et dans la nuit. Nous longions le verger, nous traversions un découvert d'herbe rase où des pierres plates se regardaient assises en cercle comme pour une assemblée de fées. C'étaient les pierres salées, ce qui veut dire, en langage de bergers, les mangeoires où l'on distibue le sel aux moutons.

Le sol penchait ; nous dévalions en lacets sur le pourtour d'un cirque immense. Le ciel était tout à fait noir du côté où nous allions ; un vent de pluie très doux nous soufflait au visage. Nous remontions maintenant ; nous abordions de nouveau en face la terrasse du causse. Et cette fois c'était le vrai chemin devant nous, la monotonie rassurante des murs de pierre où s'appuyaient en défilé de grimaces noires les érables et les lentisques.

Taciturne en partant, notre guide s'était mis à parler ; il s'informait des gens de sa paroisse émigrés à Montauban : un conscrit, un terrassier,

une servante. Et c'était pour arriver à celle-là qu'il avait parlé des autres. Elle était louée chez un pharmacien ; et il nous disait le quartier, la rue, le chiffre de ses gages. Ils étaient nombreux chez elle et pas bien riches ; son temps venu, elle avait dû faire son paquet, se mettre en condition ; mais sitôt qu'elle aurait gagné sa dot — il disait : son *adot,* — elle retournerait au pays. Et il ne nous le nommait pas, à quoi bon ? celui qui, ce jour-là, à l'un de ces carrefours que nous traversions, à l'issue d'une de ces croisières, favorables à l'affût du braconnier ou de l'amoureux, viendrait, les yeux brouillés par la violence du désir, attendre la promise, la petite bonne, enfin libérée de la ville et du servage...

V

Arrivés à une croisière plus ample où s'embranchaient trois chemins, notre guide s'était arrêté. Je vois encore son geste à gauche en commentaire de ses explications ; j'entends pour

la première fois tomber de sa bouche des noms de terroir qui seront plus tard, pour moi, les plus significatifs de la beauté du pays calcaire. Une poignée de main, un bonsoir ; le guide nous quittait ; nous étions seuls. Devant nous, traversant obliquement la dernière terrasse du causse, le chemin se développait, toujours emmuraillé de pierres sèches. Plus qu'une petite demi-heure de marche avant de toucher au roc d'Anglar, à la haute falaise qui surplombe Saint-Antonin. Nous étions arrivés.

Cependant, était-ce la proximité du but ou l'excitation pas encore tombée de la journée de plein air, nous nous attardions, nous prolongions à plaisir la dernière étape.

Au lieu de suivre le chemin, nous franchissions le mur, nous poussions à travers le causse.

Oh ! cette entrée dans le pays nocturne ! Le sol, aussi loin que nous pouvions voir, était comme sous la clarté lunaire, rayé de noir et de blanc ; noires, les broussailles qui mettaient à nos doigts la senteur amère des buis, la piqûre des genévriers ; blanches, les roches plates allongées à terre comme des pierres tombales. Nous avancions prudemment à travers cet étrange cime-

tière, alentis par la crainte des carrières d'extraction, comme des fosses immenses, ouvertes à chaque pas, arrêtés par la peur de perdre la bonne route ; et alors quel désastre! Nous risquions de marcher toute la nuit sans rencontrer âme qui vive! La solitude nocturne nous impressionnait aussi quelque peu ; la certitude du vide devant nous rendait presque effrayants les moindres témoignages de vie, les bruits légers, les formes indéterminées qui se mouvaient dans l'obscur. Longtemps une lumière au ras du sol nous inquiéta, lumignon ou étoile? et nous écoutâmes, émus, un glapissement étrange qui se rapprochait, s'écartait de nous par randonnées, la voix d'un renard qui suivait un lièvre à vue...

Tout se transformait, tout se disproportionnait à nos yeux. Une touffe de buis à dix pas nous faisait l'effet d'un bosquet lointain ; nous prenions pour une maison la brève pyramide d'une cabane de berger. Cette fantasmagorie, à la fin, nous troublait ; il y avait dans ces jeux de l'ombre comme une hostilité des choses. Le mystère innocent de la nuit nous angoissait comme un cauchemar.

Nous marchions cependant, mais sans perdre de vue le mur indicateur du chemin. L'un de nous tout à coup s'arrêta, jeta un cri. Nous accourûmes, nous nous arrêtâmes à notre tour, épouvantés. Sous nos pieds, brusquement, sans l'obstacle d'une broussaille au bord, la terrasse du causse finissait en précipice; vertigineux, le roc d'Anglar descendait, plongeait à pic dans les profondeurs de la vallée. D'autres falaises en face, des silhouettes obscures de montagnes encerclaient la cuve immense d'où nous arrivait, affaibli, le roulement d'une chaussée.

L'Aveyron était là et la ville, enfoncés, ensevelis sous des spirales de ténèbres. Seuls vivants dans ce sépulcre, quelques réverbères — tels des reflets d'étoiles au fond d'un puits — tremblaient, ébauchant des silhouettes confuses de maisons...

Saint-Antonin dormait. Tout à coup, dans la solennité du silence, une cloche se mit en branle. Dix heures sonnaient à l'horloge du beffroi. La voix de bronze montait, s'élevait lentement jusqu'à nous. Onde par onde nous l'écoutions, nous la sentions venir, nous recevions le choc léger dans nos poitrines; elle passait, et

nous nous retournions pour l'entendre mourir dans les solitudes du causse...

Et c'était fini des illusions et des fantômes. La réalité de l'heure proclamait la mort du rêve, la reprise de la vie.

DANS LE NOIR

I

Une odeur d'abord, une pointe d'âcreté dans l'air, et cet air lui-même épaissi, comme embrumé d'une vapeur impalpable qui filtre, ternissant la lumière, entre la terre et le ciel.

C'est le pays de la houille, le pays de la fumée qui s'annonce.

Au bord de la route, rien n'indique encore un changement prochain. Toujours des solitudes pastorales, des ravins rocheux, des châtaigneraies en pente, des pacages arrosés d'ombre fraîche et d'eau vive, et parmi, quelque vache paissant l'herbe, un bûcheron invisible dont la cognée résonne à coups indéfiniment répercutés dans la profondeur des combes...

Seulement, à mesure qu'on avance, la lumière diminue au couchant, le voile noir s'épaissit en l'air. Bientôt les châtaigniers apparaissent noircis tous du même côté, encrassés par la suie que le vent porte des hauts fourneaux et des usines...

Et la fumée en même temps se fait plus distincte; c'est une tache qui monte, épandue au bord du ciel, quelque chose comme la couleur qui trahit l'approche d'un astre — le lever d'un soleil noir.

Cransac est là, et Aubin, et Decazeville, et Firmy, le pays des forgerons et des mineurs.

Dès l'entrée de la vallée, après Viviez, la montagne se déboise, les pacages se dénudent. Plus de prairies, plus d'arbres; des ravins morts, un sol partout labouré, écartelé par les fouilles, brûlé par le feu souterrain, par la houillère en combustion d'où émanent en de béantes fissures la fumée jaune et l'âcre odeur des solfatares.

Çà et là, sur les pentes lépreuses, de pauvres petits clos entourent des bicoques. Au fond, glisse un torrent noir, sans reflets, empuanti de scories et de pestilences.

A de certains moments, quand le vent souffle de l'ouest, rabattant, comme un vol d'oiseaux

nocturnes, les tourbillons vomis par les cheminées des usines, tout disparaît ; la vallée n'est plus qu'une vision de rêve...

II

Aubin, le Gua, Cransac, les trois villes ne forment qu'une rue, un couloir étouffé entre les montagnes. Rien que des maisons d'ouvriers, des bicoques malades, crottées du haut en bas, peintes de la cave au grenier, meubles et linge et vaisselle et tout d'une couleur uniforme, d'un enduit ignoble de fumée.

Oh! le triste, triste pays! sans saisons, sans dimanches, toujours le même, aussi laid en juin qu'en décembre, funèbre invariablement.

Dans cette rue de deux lieues, pas un endroit engageant, pas une fleur aux fenêtres, pas un brin de fantaisie ou d'agrément. Tout ce qu'on voit est sombre, le visage des passants comme les devantures des boutiques : pauvres étalages de nourritures grossières, d'étoffes de couleur

morte, cottes ou bourgerons d'ouvriers ou de mineurs...

On sent bien qu'ici la vie humaine n'est rien, l'industrie étant tout.

Des rails luisent entre les pavés, des trains de wagonnets filent au ras des boutiques, et wagonnets et rails disparaissent, brusquement avalés par la gueule d'une galerie de mine qui bâille au coin d'un carrefour...

La rue n'est qu'une voie ferrée, la montagne entière n'est qu'une usine.

Surplombant de haut, écrasant les maisons, les bâtisses de la Compagnie, les grandes halles en fer, les maçonneries gigantesques des hauts fourneaux, s'élèvent, portées sur des escaliers de cent marches, jusqu'au front de la montagne.

Et tant de puissance étalée est effrayante à voir à côté de tant de misère...

III

Deux peuples là dedans : ceux de la mine et ceux de la forge; deux peuples, deux enfers.

Les forgerons se reconnaissent vite : tannés, recuits au feu des *carneaux*, le geste brusque, le gosier râpeux, la voix cassée à jeter des cris dans le fracas de la forge, à travers la résonance des marteaux-pilons, le choc du fer battant le fer... Les mineurs, blêmes, le dos rond, la démarche hésitante des bêtes nocturnes, le corps flasque, comme aplati par l'habitude de se glisser dans les étroits des galeries; et sur la figure, cet air écrasé, passif et grave que donne la lutte disproportionnée avec les éléments, la menace perpétuelle du grisou...

Il faut les voir, les malheureux, le matin, à l'heure où l'équipe de nuit sort de la mine!

Un échafaudage à mi-côte, quatre madriers, une baraque en planches, un trou noir au milieu : c'est le puits de descente. Ceux de l'équipe de jour sont là, abrutis de sommeil, silencieux, mal en train; assis ou adossés au mur, ils attendent.

Un signal, un coup de marteau qui vient de si bas, de si loin! La benne monte, elle émerge; les hommes enjambent, se secouent et demeurent un moment plantés sur le seuil de la baraque, éblouis par les clartés du jour, les yeux blessés par les rouges épées du soleil qui pointent, déchirant le voile épais des fumées.

IV

Au fond de la mine; trois cents mètres de terre par-dessus la tête et des lieues de galeries, des heures de cheminement obscur, le front baissé sous les boisages, à plat ventre dans les boyaux crevés qui s'étranglent.

Le chantier est là, le front de taille, comme ils disent; une brèche dans l'épaisseur du charbon, un trou dans le noir; et voici le mineur debout, nu jusqu'à la ceinture, piquant le mur de houille qui luit, brillanté de diamants noirs, dans le rond de lumière envoyé par la lampe.

Grand silence dans cet enfoncement; un silence épais qui pèse dans l'air alourdi de matière, chargé d'animalité chaude, de gaz en suspension. Les bruits arrivent étouffés, lointains : appels de mineurs, coups de marteau de la benne qui remonte, cahotements d'un train de wagonnets qui passe, mené par un cheval-fantôme.

Et après ces bruits, de nouveau le silence, la

succession insensible des heures, des heures toutes pareilles, également mornes, également lourdes.

A quoi pense le mineur?

Le mineur du Rouergue est un paysan; son rêve est un rêve de terrien. Le souvenir de la vie au grand air, la vision du champ convoité par lui et qu'il achètera de son salaire, l'accompagnent, descendent avec lui dans la mine.

Et, comme pour fouetter son désir, pour irriter sa nostalgie, voici venir, on ne sait d'où, des abîmes souterrains, une bouffée de musique printanière, si étrange à entendre et si douce.

Ce sont des grillons apportés avec le foin des chevaux qui bruissent éperdument tous ensemble, évoquant le mirage de l'herbe fraîche, des espaces baignés de soleil et d'eau vive.

V

Monté au-dessus du village de Cransac, monté au-dessus de l'église. Après, la banlieue com-

mence : une banlieue spéciale, plus triste à voir, plus sordide encore que la banlieue des grandes villes. Toujours de ces ruines neuves, de ces baraques expropriées, où les écriteaux de vente pourrissent empalés au bout d'un poteau qui fléchit ; toujours des jardins mangés par l'herbe, du vide enfermé entre quatre murs... Mais ce qui est bien d'ici, c'est sur le chemin, ce pavage de débris, de saletés d'usine qui se délaient en boue noire ; c'est l'ignoble enduit de suie collé sur les choses, sur le crépi des murs rongés d'ulcères, sur le bois des contrevents, sur la verdure des arbres, jusque sur cette rose unique appuyée à un mur en ruine. Pauvre rose pâle, emperlée des larmes noires du charbon !

Parmi ces enclos tristes, l'enclos funèbre : le cimetière trop étroit où les croix empilées font comme un taillis sombre. Croix et couronnes, tout est en métal. A peine si un peu de terre se voit entre les tombes. Le temps a effacé les lettres peintes, la pluie a fait couler les larmes blanches. Les inscriptions que je déchiffre se rapportent presque toutes à des accidents de mine. Celui-ci est tombé pris dans un éboulement ; cet autre est mort victime du grisou.

Et ces deux encore : un mineur, un soldat, couchés côte à côte et morts le même jour. Un jour de grève !

VI

Horrible chose, le crassier !

Imaginez une montagne de décombres, mais une vraie montagne, un tas de scories qui est monté, monté, comblant peu à peu le fond de la vallée, obstruant les ruisseaux, écrasant les maisons, obscurcissant le jour.

C'est l'exutoire de la mine qui jette par là son trop-plein de débris, ses balayures de pierres ou de charbons en feu.

D'heure en heure, le wagon qui les charrie arrive au bord de la pente, bascule et vomit son chargement d'ordures minérales.

Ce qui se passe alors est indicible. De l'ombre où ils se traînaient courbés en deux, quêtant leur vie, cherchant les miettes de charbon mêlées à la pierraille, des êtres à apparence à peine humaine,

des paquets de loques sans couleur et sans sexe, femmes, enfants, qui sait? se lèvent tout à coup et se précipitent — tels les chiens se disputant les os jetés à la rue — sur les débris incandescents, les fumerons mal éteints, desserte horrible de la mine!

VII

Il bruine depuis ce matin, depuis hier; il bruine. Est-ce que vraiment il fait jour? Sous le ciel bas, la bruine coule, menue, froide, éternelle. La bruine coule et les fumées rampent, retombent en pluie noire, mêlées au brouillard. Est-ce le jour, est-ce le soir? La lumière baisse, baisse encore. Oh! le triste, le navrant crépuscule d'hiver! La lumière s'éteint dans le brouillard, dans le froid. Pauvre reste de lumière glacée qui agonise dans la bruine!

C'est la nuit maintenant! L'étoile d'un bec de gaz vacille, reflétée dans une flaque d'eau noire qui frissonne vaguement sous la pluie. D'autres

becs de gaz s'allument, la rue s'éclaire, et bientôt, au-dessus des maisons, une vapeur s'élève comme une aurore nocturne.

La journée est finie et le travail recommence.

Des vitrages d'ateliers s'empourprent, illuminant la montée à perte de vue d'une cheminée monstrueuse dont le faîte se perd dans l'obscur. L'ombre s'étoile de signaux bleus, de signaux rouges. Les gros yeux effarés des locomotives luisent, emportés sur des viaducs invisibles, et puis s'éteignent subitement étouffés sous l'arche béante d'un tunnel.

Très effrayante à regarder, la forge, en plein travail maintenant, l'immense halle, tout incendiée de la lueur de la fonte qui coule pailletée de blanc, charriant comme des fleurs vivantes un fleuve d'étincelles. Effrayants aussi ces tronçons de fer rouge qui se tordent, coupés par le geste des machines ; et ces cages toutes vibrantes de clarté, où les puddleurs, remuant leur boule de métal incandescent, ont l'air de forger des soleils ; et ces fours à coke accouplés deux par deux et dardant — tels les damnés à la chaîne — leur âme bleue qui palpite dans la nuit.

Et au-dessus des forges, au-dessus des fours

à coke, comme une torche gigantesque mise là pour éclairer la vallée maudite, c'est un morceau de montagne qui brûle, une houillère embrasée qui flambe, ainsi qu'un bloc de métal en fusion.

CAUTERETS

FRAGMENTS D'UN JOURNAL

I

J'ai vu de manière à ne pas les oublier bien des sites, bien des aspects de la montagne. Il y a des formes de rocher qui ont fait trou dans ma mémoire — Peyrelanz, par exemple, au voisinage du pont d'Espagne : un pic ébréché, méchant, avec des sapins barbelés, plantés dessus comme des flèches dans un carquois de sauvage. Il y a aussi des couleurs de ciel pour toujours imprimées dans mes yeux, comme ce crépuscule d'août que nous contemplâmes certain soir au lac de Gaube : le ciel rose et le lac déjà obscur, transparent encore, avec des reflets d'étoiles pareils à des fusées d'or tombant dans les profondeurs.

C'est ça et ce n'est pas tout à fait ça ; c'est



vrai, ce n'est pas vivant. Pour faire revenir ces images, pour les sensibiliser, comme on fait des plaques photographiques, il faut encore quelque chose.

Peu de chose. Un frémissement de harpe, trois mesures d'une valse ou d'une polka populaire, entendue jadis rue de la Raillère, à Cauterets, ou sur les Coustous, à Bagnères-de-Bigorre, opèrent le miracle. Qu'un quatuor d'ambulants à cheveux gras attaque l'air de *Santa Lucia,* me voilà tout à coup assailli d'impressions pyrénéennes, pincé au cœur par les souvenirs.

Je suis là-bas ; je respire la fraîcheur exquise des couloirs de neige ; j'entends claquer les soufflets formidables de l'autan sur les schistes nus de la Grande-Fache ; je revois le voile vert fripé, l'air enivré et las des amazones qui descendent au pas de leurs chevaux la rue de la Raillère, laissant traîner après elles l'odeur délicieusement exotique des fleurs de montagne qu'elles rapportent piquées à leur corsage...

II

De Lourdes à Bétharam, dans la vallée de l'Adour, les villages s'égrènent comme les *Ave* du chapelet aux doigts des pèlerins.

Lentement, devant nous, les maisons défilent; l'une après l'autre, elles s'encadrent aux portières de la voiture, toutes pareilles, grises, la porte en auvent, la treille au mur, la corniche en feston.

Un bruit monotone de fléaux battant le blé vient de la vallée et accompagne à contretemps, sur une mesure plus lente, la cadence monotone des grelots.

Au-dessus des villages, des deux côtés jusqu'au bout de l'horizon, on voit fuir en perspective régulière les collines basses, uniformément habillées de fougères. A la tombée de la nuit, quand les pentes s'obscurcissent, on dirait, à voir cette double ligne immobile, enveloppée d'ombre et couronnée d'étoiles, une procession agenouillée...

Comme s'il voulait se mettre à l'unisson du calme paysage, le gave aussi s'est apaisé. Lassé du vertige, des chutes à pic dans la noirceur des gouffres, des poussées folles contre la dureté des roches, il adoucit sa grande voix désespérée jusqu'au mince fausset des litanies. Entre les rives plates, il glisse, gazouillant des prières jusqu'au saint pèlerinage.

Bétharam! Bétharam! Rien qu'à invoquer ce nom, une douceur vous pénètre; peines et angoisses se fondent, se dissolvent dans le baiser que ces syllabes font aux lèvres : Bétharam!

Avec quel ravissement ils devaient respirer ce parfum de grâce et de miracle, les pèlerins d'autrefois, les montagnards descendus des âpres solitudes, des villages sombres enfouis dans cet effrayant chaos des Pyrénées! Lamentable procession de goîtres et d'ulcères qui s'est traînée ici durant la longue, l'horrible maladie du moyen âge.

Ils venaient en foules innombrables, à pied ou couchés sur leurs chariots étroits. Tout le jour, ils marchaient en chantant des cantiques. La nuit, sur la paille des étables, dans le délire de la fièvre,

d'étranges visions traversaient leurs rêves : c'était Bétharam, le pont de lierre, l'église resplendissante de cierges, et, au fond du sanctuaire, dans la lueur embrasée des vitraux, le sourire si doux de la Vierge miraculeuse.

III

Une rue en pente, toute en marbre et en fer, des façades noires qui luisent, d'autres blanchies à la chaux, les fenêtres encadrées de calcaire bleu ; des balcons à chaque étage ; une dégringolade de toits anguleux qui se coupent avec la raideur de l'ardoise ; la montagne par-dessus, une forêt de sapins qui monte hérissée, dardant des ombres aiguës, une muraille d'arbres haute et droite à donner le vertige... Cela s'appelle la rue de la Raillère, à Cauterets.

Une vraie rue des Pyrénées.

Rien que les noms inscrits sur les enseignes dépaysent l'oreille avec leurs voyelles criantes, leurs consonnes rudes : *Harracca, Mandago.*

Tous voituriers, loueurs de chevaux, guides,

pêcheurs de truites, chasseurs, marchands de pierres...

Chaque enseigne est comme une évocation de l'inconnu, un appel de la haute montagne.

Les étalages aussi parlent à leur façon.

Tournés en coupes ou en urnes, les marbres de Campan, de Saint-Béat, les marbres veinés de rouge vif, striés de vert pâle, racontent le paysage des carrières ou le décor si curieux des marbreries de Bagnères-de-Bigorre, le blanc cimetière de pierres levées au bord du gave, le grincement des scies dans l'envolement des poussières froides.

Un magasin de lainages, des écharpes suspendues, blanches comme neige, des manteaux couleur de framboise, font penser aux villages de tisserands et de fileuses de la vallée de l'Adour.

Et puis, ce sont des ateliers de cannes rustiques : celles-ci encore vêtues de l'écorce native ; des baguettes de coudrier cueillies au bord des gaves, des tiges parfumées de merisier sauvage; celles-là, naïvement sculptées, la poignée en forme de serpent ou de bec d'oiseau, le bois travaillé, historié de cuivre comme celui des maquilas bas-

ques, ou armé de fer ainsi qu'on le voit aux grandes piques d'alpiniste dont la pointe est prête à mordre la neige durcie ou le granit.

IV

Monté hier à Cambasque et au lac Bleu. Monotone vallée de pâturages sans un arbre, sans un abri d'ombre au pied des roches. Rien que du soleil et de l'herbe ; des pentes de gazon tombant à pic des sommets déchirés du Lys et du Péguère. D'innombrables troupeaux de vaches et de brebis paissaient, suspendus très haut au-dessus des précipices.

A l'heure où nous rentrions, le soir tombait, les bêtes quittaient l'herbe déjà moite de rosée, pour regagner les parcs où elles font leur nuitée sous la garde des bergers et des chiens.

Lentement, à la file, on les voyait descendre le long des petits sentiers qui tracent comme des rides sur la face nue de la montagne.

C'était une agitation très douce, un léger carillon de sonnettes, une rumeur de bêlements

lointains qui donnait l'illusion de je ne sais quel *Angelus* sauvage, inattendu dans le silence de ces hautes solitudes.

Les grands chiens, avec des abois longuement répétés par les rochers, pressaient les retardataires, et déjà les premières vaches arrivées au parc s'entassaient devant les cabanes où les pâtres agenouillés s'occupaient à les traire et à vider leur lait dans des jattes en bois de frêne.

Je les regardais faire et une impression me gagnait, d'innocence extrême ; un rêve de vie simple et libre me faisait venir les larmes aux yeux.

. . . .

J'ai entendu de nouveau les sonnailles.

Elles m'ont éveillé la nuit dernière.

Un tintement sourd, répété, approchait.

Bientôt, comme si des écluses s'étaient ouvertes, ce fut, sous mes fenêtres, avec un bruit d'eau qui coule, le ruissellement continu d'une foule.

Après la première sonnette passée, diminuée dans l'éloignement, une autre arrivait, battait son carillon de cuivre fêlé, se perdait à son tour; puis une autre... Ça ne s'arrêtait pas.

Sans doute, ainsi que cela se pratique souvent, trois ou quatre troupeaux de brebis ou de moutons descendaient à la fois vers la vallée.

Ils défilaient, harcelés par les jappements des chiens, brutalisés par les coups de fouet des bergers, dont les commandements brefs m'arrivaient distinctement dans le grand calme de la nuit.

Le dernier bruit qui me vint fut un bêlement d'agneau nouveau-né.

Trop faible pour faire sur ses jambes grêles la longue course des burons à la vallée, il voyageait séparé de sa mère, porté dans une barde, en queue de la caravane, sur le mulet du berger chef.

Et il me semblait entendre dans ce *mè è* enrhumé et triste toutes les plaintes de ce peuple d'émigrants, le regret de l'herbe fraîche, l'horreur de l'étable obscure, de l'abattoir rouge qui les attend en bas...

V

Il pleut. Ça a commencé par du brouillard sec, du brouillard qui ne mouille pas; puis est venu le brouillard qui mouille, la pluie ensuite; une pluie fine, froide, tantôt cinglée en averses, tantôt crachée en bruine. Et ainsi de suite pendant trois jours. Pas d'autre perspective à travers les carreaux de ma chambre que les flaques d'eau qui luisent sur la pierre fruste du balcon et les toits en face, lavés par l'ondée. J'essaye de me consoler en pensant que les cascades vont se trouver en beauté, grossies par ce déluge ; je m'ennuie quand même.

VI

Dimanche. — Les carillons envolés du vieux clocher ont appelé en bas tous les gens de la montagne. Ils flânent, arrêtés en groupe, ou marchent

à petits pas dans les rues; figures incultes, rocheuses, allures graves étoffées dans la toison de bure qui les couvre de la tête aux pieds.

Voici des bergers du Lisey avec leur beurre pendu dans des linges mouillés aux deux bouts d'un bâton. Un homme de Cambalès les suit, portant dans un panier des échantillons de pierre : du minerai d'argent, un fragment de cristal de roche, des plaques étincelantes de micaschiste, une esquille de granit incrustée de grenats.

Un chasseur de Lutour offre un aiglon en cage, piteux et déplumé; et cet autre, un paysan de la vallée d'Ossun, tire après lui, attaché à une corde, un énorme chien de montagne à l'air triste et abruti...

Au marché, près du gave, j'ai vu les montagnoles : maigres, sordides, le visage couleur de suie, l'œil inquiet dans l'ombre du foulard tombant bas sur le front et sur la nuque, elles vendent, assises à terre, des régimes d'oignons de couleur très blonde, des poires vertes, des pommes de terre de forme allongée et, dans des assiettes de terre brune, des piles de fraises ou de framboises cueillies au frais du matin.

VII

Une fleur de gentiane, un sonnet : voilà ce que je trouve en tournant la page de mon calepin. Je copie le sonnet :

UN LAC.

Bordé de gentiane et d'ancolie en fleurs,
Le lac brille enchâssé dans la roche âpre et noire,
Et, dans son pur cristal où l'air souffle une moire,
L'émeraude et l'azur alternent leurs couleurs.

C'est au fond d'un grand cirque ; un morne promontoire,
Vieux colosse en ruine aux farouches pâleurs,
Y verse avec son ombre une cascade en pleurs,
De si haut, qu'en chemin le soleil peut la boire.

Solitude profonde. En hiver, le tapis
Des candides névés étouffe dans ses plis
L'eau vive qui s'endort et le roc qui s'efface ;

Et c'est tout, si, l'été, du front brûlant des cieux
On voit descendre au bord du flot silencieux
Le reflet allongé d'un nuage qui passe.

VIII

Parmi la foule élégante et grimacière des jolies mondaines et des jeunes beaux en blouse de touriste savamment plissée et sanglée d'une ceinture de cuir russe, je cherche — pour les plaindre — l'espèce de gens insultés par les logeurs et boutiquiers du pays du nom de *petits baigneurs*.

Ce sont des artisans, des cultivateurs des départements voisins, des vignerons de l'Armagnac, des marchands du Béarn ou du Languedoc, de vrais malades, ceux-là, et qui ne sont pas venus à Cauterets pour s'amuser. Cela se voit de reste à leurs joues caves, à leurs yeux angoissés, à l'ennui profond qui les fait bâiller tandis qu'assis dans la galerie des Thermes ou dans l'antichambre du docteur, ils attendent leur tour de bain ou de consultation.

Pauvres gens que ne distrait même pas le spectacle si curieux pour nous de la montagne.

Dépaysés et nostalgiques comme des conscrits

à leur première garnison, tantôt on les voit lire avec attendrissement les rares lettres écrites en gros qu'on leur envoie du pays, et tantôt flâner, associés à quelques compagnons d'infortune, devant les baraques et les étalages. Et partout le regret les poursuit de leur chez-eux, de leur coin de province, de la rue poudreuse ou du jardinet de campagne où ils ont laissé leurs chères habitudes de tous les jours.

IX

J'ai oublié le nom de ce village de la vallée d'Argelès où, chaque année, allant aux Pyrénées, je retrouve, comment si je l'avais laissée là l'été d'avant, au bord de la route, la saveur du pays nouveau.

Pourquoi là précisément, puisque depuis Lourdes on est déjà en pleine montagne? Je ne sais pas. Je sais seulement que ce nom oublié finit très joliment en *os* ou en *ur* et que les maisons, très rustiques avec leur toit de chaume fleuri de mousse et leur volière treillagée, sont adossées à

une châtaigneraie rocheuse pleine de sources, tandis que, de l'autre côté de la route, s'étalent des prairies lavées d'eaux vives, des vergers noirs d'ombre, des pommeraies incultes enchevêtrées, des clos d'herbages bordés de noisetiers ou de frênes.

Est-ce ceci ou cela? le dessin naïf des arabesques peintes sur la façade des maisons, ou le bruit des rigoles s'épanchant au seuil des étables dans les auges de pierre, ou bien encore le bruissement léger des sauterelles dans les prairies ?

Je crois bien que c'est tout cela, mais exprimé, concentré dans une odeur qui m'arrive en même temps, une odeur où il y a à la fois la fraîcheur de l'herbe, la pureté du ciel, l'innocence des étables.

NUIT TOMBANTE.

Le soir vient ; depuis longtemps déjà les cascades ont éteint leur arc-en-ciel ; les couleurs sont parties ; le rouge des grappes de sureaux se perd

dans le velours noir des sapinières; l'ombelle blanche d'une angélique flotte en l'air, comme décapitée, dans l'entaille d'un ravin.

De ressaut en ressaut, contournant des rochers griffés par les racines tortueuses des pins rouges, longeant des précipices herbeux blanchis par l'écume des gaves, surplombant des cirques déserts, où, dans le gazon, filtre une eau silencieuse, le sentier monte, monte...

Encore un cavalier, une amazone qui reviennent du lac : un voile blanc qui flotte, un regard bleu qui rêve. Après, personne : la montagne, le ciel, un peu d'azur à travers l'épaisseur des branches retombantes; et l'azur se fait plus terne, la montagne plus obscure.

Tout à coup, à un tournant, la Vallée apparaît, étroite, longue; un berceau avec un lac au fond, de l'eau qui dort; et, très loin, très haut, au-dessus du lac, au-dessus de la cascade qui se tord, à moitié dévorée par la nuit des sapinières, au-dessus des crêtes rocheuses, déjà drapées d'ombre, une figure monte, toute blanche, comme illuminée par un autre soleil.

Le Vignemale!

On dirait d'une vision, d'une montagne-fantôme qui se lève, rigide et froide, portant en son giron de pierre les neiges verticales d'un glacier, et poussant droit au ciel ses trois aiguilles mutilées qui blessent de leurs pointes la tendresse de l'azur.

Je regarde, et à mesure que la nuit s'épaissit, l'apparition se fait plus lumineuse. Bientôt des reflets roses animent la blancheur spectrale du colosse; une vapeur exhalée de l'abîme monte, enroulée à ses flancs; telle une fumée d'encens aux pieds d'une idole.

La fumée plane un moment en nimbe, puis s'anéantit, insensiblement dissoute dans la pâleur du ciel. L'azur mourant se voile, et dans le reste de clarté qui traîne, une corne de lune commence à luire, suspendue au bord de l'horizon.

Alors, on dirait que c'est de la douceur qui tombe; sous la caresse à peine effleurante de la lueur qui coule, une autre vie commence, si calme, si pure! Les sapins frissonnent doucement au souffle du vent d'Espagne, et dans l'eau remuée, les étoiles se bercent, si légères!

Le Vignemale, au fond, n'est plus qu'une vapeur; si haut maintenant, si reculé, si pâle, qu'il

semble qu'il va se fondre tout à l'heure, au premier chant du coq, dans la rougeur du matin.

VITRAIL.

Au saint monastère d'Agos, en Bigourdan, c'est là que vit cloîtrée sous le manteau blanc des Carmélites, celle qui fut Véronique Satur, la petite bergère à qui a parlé la Vierge-Mère, un jour qu'elle gardait ses ouailles au pré communal, dans la forêt de Laas.

La Bonne-Dame a parlé, et depuis, c'est comme un ruisseau de miracles qui coule au pied du vieux hêtre qu'habita un instant la vision surnaturelle. Jour et nuit les foules s'agenouillent au pied de l'arbre, et les cantiques résonnent dans les rues de la ville bâtie par des pèlerins.

Mais la Miraculée ne sait rien de ces choses; elle vit toute en Dieu, égrenant le rosaire ou psalmodiant l'office selon l'observance du Carmel.

Combien de fois depuis qu'elle a prononcé ses vœux, les sureaux ont-ils refleuri sur les tombes

herbeuses du cloître? Combien de fois les roses trémières ont-elles dressé leurs hampes dans le parterre, à l'ombre des grands murs?

Les semaines, les années s'en vont toutes pareilles, sans autre événement pour la recluse, que des secousses d'extase à de certains moments, des poussées de bonheur qui la font crier et se pâmer, toute raide sur les dalles. Et c'est la Bonne-Dame qu'elle voit alors, telle qu'elle la vit enfant, dans la forêt, blanche et souriante, mais plus blanche chaque fois, le sourire plus lointain.

Maintenant la Miraculée, la petite amie de la Vierge-Mère est tombée en une étrange langueur. Ses chairs se dessèchent, ses moelles tarissent dans ses os. Ah! si elle pouvait, là-bas, dans la forêt natale, implorer Notre-Dame de Laas!

Son souhait est exaucé. Dans une litière fermée portée à bras par les tenanciers du couvent, la malade voyage à petites journées vers la forêt natale. Presque seule, d'abord; rien qu'un tonsuré devant, portant la croix abbatiale, et à ses côtés le mire et l'aumônier chevauchant l'un à sa droite et l'autre à sa gauche et lui administrant

selon qu'elle les réclame, les secours de la terre ou les consolations du ciel.

Mais dès la première étape, aussitôt connu le passage de la Miraculée, le pays se soulève ; villes ou villages, les paroisses font la haie, se pressent autour de la litière. Des femmes obligent la Sainte à toucher des chapelets, des malades la supplient d'imposer les mains sur leurs maladies.

Curieux ou pèlerins, une foule immense se joint au cortège, et de la poussière se lève sous leurs pieds comme celle qu'on voit s'allonger après une armée en marche.

Et Véronique entr'ouvrant de son doigt frêle de malade les rideaux de la litière, s'étonne à voir défiler ce peuple et ces seigneurs. Pour elle ! est-ce bien pour elle ?

Sur la fin du quatrième jour, comme la litière arrive à la brèche d'un noir défilé de montagne, le cortège a fait halte.

Laas ! Laas ! ont acclamé ceux qui marchaient en avant ; et tête nue aussitôt, genoux en terre, ils se sont mis à prier.

Laas ! Laas !

Pas loin, sur le versant opposé de la monta-

gne, à la lisière d'une forêt de hêtres, une ville apparaît : des toits, des clochers, des remparts, une forêt de pierres qui se dresse, mêlée à la forêt de feuilles. Et les deux forêts, la blanche et la verte, tremblent, un peu plus bas, au reflet du gave, un gave bleu, apaisé dans la douceur d'un remous.

Laas ! Une ville de couvents et d'églises, avec des croix partout, sur les maisons, au coin des carrefours, au sommets des rochers ; une ville de miracles avec des statues de saints ou de saintes toutes raides, comme des apparitions blanches érigées sur le ciel, une ville de prières, avec des clochers qui chantent, de grands moulins à cantiques qui répandent dans les rues comme une poussière mystique, une vapeur d'orémus.

Véronique s'étonne. Cette forêt de Laas, elle la connaît bien, mais la ville ?

Et déjà la litière, traversant le pont, s'engage sous la grande porte. Là, un autre cortège : de longues files de moines et de nonnes, des corporations d'ouvriers avec leurs bannières et la milice avec ses pertuisanes, et des musiques, des tentures au vent et l'odeur des roses qui monte du pavé jonché de fleurs.

Longtemps, par les rues étroites, à travers la pluie de roses et le balancement des oriflammes, la procession monte accompagnant la litière.

Elle s'arrête enfin. C'est au haut de la ville, à l'entrée d'un champ d'herbe, d'une sorte de clairière au bord de la forêt. Un mur de pierres l'entoure, et de la prairie piétinée, écrasée par places, un arbre sort, un seul arbre, un hêtre immense dont le tronc est lamé d'or et qui porte en guise de fruits, pendus à la voûte obscure des branches, des cœurs d'or, des chapelets, des choses précieuses qui remuent au vent avec des reflets d'émeraude et de rubis.

Soulevée d'espoir, d'orgueil aussi peut-être, Véronique, descendue de la litière, est allée s'agenouiller, les bras en croix, au pied de l'arbre, de son arbre !

— Sainte Vierge de Laas, priez pour moi ! prononce-t-elle avec assurance, comme si elle n'avait qu'un mot à dire.

Et loin, derrière elle, au bord du Champ du Miracle, le peuple et les moines et les nonnes, les bras en croix comme elle, répètent :

— Sainte Vierge de Laas, priez pour nous.

Mais le miracle attendu ne se fait pas. Et une

honte vient à la Miraculée. Délaissée par la Bonne-Dame, reniée publiquement, quel affront!

Elle se prosterne alors ; le visage dans l'herbe, elle pleure ; ses larmes comme deux ruisseaux coulent à sa droite et à sa gauche et mouillent le pré tout autour.

Et le miracle tarde encore ; la Vierge boude. Les minutes passent, les heures, le soir vient. La foule, lasse d'attendre, se retire ou s'endort.

Véronique est seule.

Désespérée, elle se traîne hors du pré communal, jusqu'à la forêt.

Elle se traîne, et peu à peu, la paix des arbres l'enveloppe. Le peuple est loin, et les bannières rouges, et l'odeur triomphale des roses; loin aussi son orgueil. Ici, la senteur paysanne des fougères, l'humilité des plantes et des arbres, ses amis d'autrefois. Oh! sa vie obscure de jadis, ses parcours en forêt quand elle gardait ses ouailles, en égrenant le chapelet de buis!

Et comme si son rêve tout à coup prenait corps, voici venir, dans la clarté vague qui flotte entre les rochers et les arbres, comme une autre elle, une pastoure menant un troupeau de brebis. Lentes, avec un bruit frais d'eau coulante, elles

s'avancent, effleurant les herbes, si blanches que le taillis s'illumine autour d'elles. Et la figure de la pastoure, oh! la douce figure, pareille à la lune à travers les branches ! Un scapulaire bleu est passé à son cou, et on dirait, tombant de sa quenouille blanche, des rayons d'argent qu'elle file.

Extasiée, guérie, Véronique regarde ; et déjà, là où étaient la pastoure et le troupeau, elle n'a plus devant elle qu'une blancheur miraculeuse, un rayon qui tremble entre les feuilles et une odeur en l'air, l'humble odeur des menthes écrasées que les brebis célestes ont laissées après elles.

VIE ET MORT D'UNE GENTIANE.

Elle a dormi longtemps la gentiane, bien longtemps ! Oh ! le sommeil de l'hiver, le sommeil obscur, sous la blancheur de la neige amoncelée !

Aucun bruit jusqu'à l'ensevelie, aucun ; ni le fracas de l'avalanche qui croule, ni la fuite aé-

rienne de l'isard effleurant le glacier. Rien, la nuit, l'hiver, le silence !

Un jour, cependant, dans l'obscurité profonde, dans l'obscurité étouffée, silencieuse, quelque chose a tressailli. C'est comme une détente qui se fait ; de la douceur qui glisse ; et des voix en même temps, des musiques souterraines d'eau qui s'épanche.

La neige fond ; le printemps a commencé.

Encore des jours, encore des mois d'attente. Enfin une lueur est descendue jusqu'en bas, jusqu'à la gentiane, une lueur si trouble, si lointaine ! La neige fond et la lueur croît insensiblement, la lumière approche ; elle éclate enfin ; à travers les arcs-en-ciel brisés des cristaux de neige, l'azur apparaît.

Et, vite, pressée de vivre, la gentiane étire ses feuilles, déclôt ses yeux bleus qui regardent.

Ce que voient les yeux bleus ? Un cirque d'herbe rase ; une solitude pastorale emmurée de rochers ; et là, baignant dans l'eau froide échappée des moraines, un parterre d'yeux bleus épanouis, toute une prairie de gentianes, quelques-unes, les plus près, fraîches ouvertes, d'autres plus loin déjà flétries par le soleil.

La gentiane regarde.

Dans la jeune lumière du matin, des êtres apparaissent, vaporeux, à peine distincts des rochers, de l'herbe ; des silhouettes de brebis, de génisses encore couchées dans leur attitude de sommeil ; toute une bergerie de rêve ; des couleurs tendres, des formes à peine existantes, de l'innocence qui s'éveille mêlée à la douceur de l'aube qui va naître.

La gentiane regarde ; elle boit à pleins yeux la lumière matinale, l'air vif chargé de la senteur amère des sapins.

Mais voici que, brusquement, la lumière se voile, le ciel s'appâlit ; des vapeurs glacées rampent au-dessus du clos d'herbe rase. La gentiane frissonne. Déjà les rochers, les troupeaux ont disparu dans le brouillard.

La nuit revient, la longue nuit d'hiver. L'automne est mort dans un dernier sourire. Le ciel s'est refermé ; la neige tombe — la neige ensevelisseuse.

La gentiane frissonne. Oh ! la morsure du froid sur les pétales si tendres, sur les feuilles dépliées du matin ! La neige tombe ; flocon sur flocon le mur s'épaissit, la prison se ferme, le sépulcre se

clôt sur la fleur vivante. Pauvre gentiane ! Tant qu'un peu de jour arrive jusqu'à elle, elle espère encore, elle ne veut pas mourir. Mais elle décroît, la lueur, elle recule, elle s'éteint ; les yeux bleus se ferment ; la gentiane a vécu.

L'HÔTEL.

Fermé, barricadé depuis l'automne, l'hôtel vient de s'éveiller, en grande toilette de printemps, somptueux, avec ses balcons dorés, son escalier de marbre et son velum de pourpre qui claque à l'air, bruyant comme une réclame...

Le théâtre est prêt ; prêts aussi les figurants et les comparses : dans les sous-sols le chef cuisinier et sa bande de pierrots, le sommelier plus bas, grave avec son tablier noir, et au-dessus dans le vestibule ouvert à deux battants, la livrée, suisse et chasseurs et la haie des garçons en habit noir...

Déjà des baigneurs ; quelques alpinistes, anglais la plupart, dévorateurs de paysages à tant

de milles à l'heure, dompteurs de glaciers, chevaucheurs de cascades; et à côté de ces intrépides, des infirmes pressés d'entrer en traitement, des gens dévotieux aux divinités thermales, humant ou gargarisant selon la gravure, dans des attitudes appliquées, convaincues, hiératiques.

Une quinzaine de personnes en tout, perdues dans l'ampleur des salons très éclairés pourtant, inondés de lumière Jablochkoff, pour faire illusion aux passants.

La saison tarde encore, le printemps boude.

Mais brusquement le temps a changé ; le baromètre monte et les baigneurs arrivent ; à flots cette fois, à torrents, à cataractes. Le Midi donne et le Nord abonde ; Stockholm est là, Stamboul aussi ; toutes les maladies, toutes les nationalités ; des laryngites en turban écloses au soleil d'Asie et des catarrhes en fourrures nés dans le brouillard bleu des fjords. Toutes les langues, tous les idiomes, l'accent russe et l'accent toulousain.

L'hôtel est plein, l'hôtel déborde ; on couche où l'on peut ; on dîne partout. Du matin au soir l'escalier de marbre disparaît sous la procession

balayante des falbalas et des traînes ; des groupes montent, descendent, empanachés, et à tous les étages, accoudés aux balcons dorés, penchés aux fenêtres, des visages roses qui sourient, des étoffes claires qui chantent.

Des gens connus parmi : hauts fonctionnaires, grandes mondaines, célébrités de la politique ou de l'art, un ancien ministre, un contre-amiral, l'inévitable ténor et un évêque, un monsignor tout au moins, pour bénir la foule.

Un bruit là dedans !

A peine rentrés, pâles de leur rencontre avec l'aube, les joueurs, les pontes du Casino, à peine étouffé dans l'épaisseur des tapis le retour furtif de quelque bonne fortune, les souliers cloutés, le bâton ferré du touriste en partance pour les glaciers font résonner les couloirs.

Et bientôt, dès les premiers tintements de l'Angélus, c'est la procession des malades qui monte à la Raillère. En négligé du matin, par deux, par trois, en famille, les baigneurs quittent l'hôtel. En même temps, les omnibus, les landaus commencent à rouler ; une cascade de grelots qui coule mêlée au grondement des gaves, le long des rues en pente de la bourgade.

Grondement de gaves, roulement d'omnibus, et bientôt un bruit de plus, à toute volée, la cloche de l'hôtel qui carillonne le déjeuner. A table ! à table ! Une autre cloche à côté, une cloche concurrente se met en branle, puis encore une en face et d'autres plus loin, secouées à tour de bras. C'est un vrai tocsin qui pétille en l'air avec les fumées grasses des cuisines, avec le brouhaha tout de suite allumé des tables d'hôte qui envoient aux plafonds le jet ininterrompu des cancans et des rires.

Le bruit monte, monte ! La table à peine quittée, c'est la terrasse, c'est la vérandah qui se peuplent, subitement animées du bariolage des toilettes qui papillotent dans la pluie de soleil et d'ombre secouée par le balancement du velum. Des orchestres ambulants charivarisent de table en table, et des guides en veste bleue, le fouet en sautoir, circulent entre les groupes, offrant leurs chevaux, proposant des courses. C'est l'heure où les intimités se nouent, où les flirtations se dessinent, ébauchées là, entre le café et la chartreuse, et poursuivies un peu plus tard à cheval, en course vers le lac de Gaube — course à la dot, course au plaisir.

Et voici déjà la cavalcade rangée en bon ordre devant la porte de l'Hôtel : amazones à béret bleu, à béret rouge, cavaliers en blouse plissée de touriste, la figure avalée par l'ombre du casque indien en flanelle blanche. Le guide, en tête, claque du fouet; debout sur les étriers, la main haute, il détache vivement en moulinet par-dessus la tête, la joyeuse fusillade. Et dans le salut des chapeaux levés, des mouchoirs agités aux fenêtres par ceux qui restent, la bande se met en route.

Après c'est une cavalcade de garçonnets et de fillettes, des ânes gris, des ânes noirs qui détalent, et des cris de joie en l'air, comme un vol d'hirondelles qui s'essore; puis des calèches, des landaus ouverts où des paresseuses s'étalent, bercées au rythme des grelots.

L'Hôtel est dehors, au lac de Gaube, au col de Riou, à la vallée du Lys. Il ne demeure aux fenêtres, dans les guérites en paille du jardin, que les âgés, les vraiment malades : figures pâles penchées sur un journal, sur un roman, et regardant par-dessus la page les forêts suspendues en plein ciel, un peu d'herbe comme une émeraude qui tremble, enchâssée dans le vert glauque des sapins.

Une heure ou deux de repos, et déjà le bruit recommence; les amazones rentrent, fripées, lasses, enfiévrées de soleil, avec une vague poésie, comme un reflet de romance dans les yeux, et, piquée au corsage, une fleur de là-haut, une rose sauvage, un lis de montagne, souvenir déjà flétri de la course.

D'autres fois, poursuivie par quelque brusque averse, la cavalcade rentre débandée, en déroute, les robes gâtées, les figures accommodées en vert ou en bleu par les voiles qui pleurent...

Maintenant, de nouveau le tapage, le tocsin des cloches du dîner, le tambourinement des cristaux et des faïences, le tumulte assourdissant de la table d'hôte; et tout de suite après, la musique du bal qui prélude. Tous les salons ouverts, tous les lustres flambants, on danse, on danse... L'Hôtel est fou, l'Hôtel est ivre...

Et la fête recommence le lendemain, la griserie des nuits après l'amusement des jours.

Les figures changent, se renouvellent, aussitôt oubliées; la musique ne s'arrête pas de tapager, les flirts de chuchoter dans les coins; la folie va son train.

Deux mois ainsi. Puis, après une bourrasque

de quelques jours, un plongeon dans l'averse, voilà qu'un beau matin la haute montagne se découvre blanche de neige, comme poudrée à frimas. Le soleil reparaît, la neige fond; mais c'est un avertissement donné, un signe écrit sur le mur pour annoncer la facticité de la vie des eaux, la fragilité du décor éclatant et parfumé qui tout à coup va disparaître.

La neige fond, le soleil reparaît; mais déjà les baigneurs partent. Finies les grandes amitiés de huit jours et les amours d'une heure! En allés les baronnets et les ladies, et le contre-amiral, et le ténor, et l'évêque bénisseur de foules.

Maintenant, ce sont des fonctionnaires de la région, des magistrats, des professeurs en vacances, des gens graves, ornés de rosettes académiques; une société paisible, casanière, pas du tout sportive, dansant peu, ne montant guère à cheval.

Et ceux-là partent à leur tour; les omnibus, les landaus descendent pleins et remontent vides; l'Hôtel se dégarnit, les corridors sonnent creux; rideaux tirés, volets clos, les chambres se ferment l'une après l'autre.

Les baigneurs s'en vont, et la neige reparaît,

plus hardie chaque fois, plus persistante. De la corne du Monné et de la pyramide de l'Ardiden, elle descend, légère, aux flancs du Lisey, aux pentes de l'Hourmigas et du Péguère; des malades matineux ont vu bordé de blanc le toit de la Raillère.

C'est le signal de la débandade. Marchands et acheteurs, malades et médecins, tout Cauterets s'en va.

Plus personne à l'Hôtel. Cuisiniers, marmitons, sommeliers, les noirs et les blancs, tout le personnel a décampé. On a rhabillé les fauteuils de leurs housses, passé aux lustres leurs fourreaux de percale; on a cargué le velum, roulé les stores japonais de la vérandah, fermé la porte à double tour.

L'Hôtel est seul.

En toilette d'hiver, barricadé, faisant bloc sous la neige qui tombe, comme un navire emprisonné par la banquise, il dormira jusqu'aux premiers souffles de juin.

LYMPHE.

J'ai là, devant moi, trempant dans un verre, un bouquet de roses de jardin acheté à une petite mendiante goitreuse, à l'entrée de Pierrefitte.

Très pâles, brouillardées, mangées de pucerons et de vermine, ces roses ont bien l'air lymphatique des choses d'ici : l'air des vergers saturés d'eau vive, des cabanes à toits de chaume pourris par les pluies et les neiges, l'air des verdures noires et acides des sureaux et des frênes, des herbages à tige trop grasse qui font, une fois coupés, une espèce de foin blanchâtre sans saveur et sans parfum.

Je vois encore le petit jardinet de paysan où ces roses ont été cueillies, un jardinet clos de grands feuillets d'ardoise, avec des carrés de choux verts, des poiriers à poires vertes, et de l'eau à pleines rigoles, sans couleur, sans reflet, de l'eau qui s'épanchait dans une auge de bois verdie de mousse... Des cigales vertes bruissaient

plus loin, suspendues aux épis d'un seigle très pâle, qui s'efforçait à mûrir... Au delà du seigle, dans une prairie bosselée de rochers, un ruisseau bondissait, le blanc de l'eau soulevé au-dessus de l'herbe, et au tournant du mamelon herbeux qui bouchait la perspective, sur le ciel d'un bleu lavé, humide, un nuage apparaissait, un nuage épais, chargé d'une prochaine averse.

SIESTE.

Très lasse, elle repose allongée sur une pile de coussins; mignonne et quelque chose d'ancien sur elle, l'air d'un vieux portrait de toute jeune enfant, l'ombre portée sur la lèvre d'un nez de race, exagérément courbé et pincé du bout, un peu.

Elle repose; une rose sur elle trop mûre, alanguie, les pétales penchants; de la moiteur en l'air; un rayonnement d'été trop vif, amorti par les stores de mousseline qui tamisent, font flotter dans le cadre blanc de la fenêtre un décor de jardin : de la montagne au fond, lointaine, un pic

aigu avec un peu de neige en haut, comme la pointe d'un sorbet, et plus près, étagés, une coupole russe, une tour gothique, un toit de chalet suisse, une terrasse à l'italienne, et des rochers parmi, des interruptions de verdure tendre, un jet d'eau qui grésille dans du marbre ; un assemblage irraisonnable de choses exotiques d'où s'exhalent mêlées en une senteur cosmopolite, l'odeur blanche des orangers, l'odeur verte des tilleuls en fleur.

La princesse repose, la princesse rêve : des fantaisies sans nom subitement écloses et aussitôt réalisées, hélas ! comme si elle ne dormait pas ; un cauchemar de petite personne qui cherche et, toujours exaucée, ne trouve pas l'impossible.

Du bruit la réveille : un son aigre de galoubet scandé par le tapotement en mesure du tympanon, quelque chose de sec et de fêlé qui vibre, et des drapeaux qui claquent secoués, des pas qui tantôt glissent et tantôt sautent, un piétinement en cadence qui évolue sous la fenêtre.

C'est la farandole montagnarde, l'antique danse de l'épée qui, sur un air naïf et grave, festonne et tourne dans les allées du jardin.

La petite princesse se soulève, écoute et brus-

quement fait un signe. Aussitôt obéie. Le galoubet s'arrête de nasiller, le tympanon de ronfler; les danseurs ont rompu la cadence...

La princesse ferme les yeux, cherchant le sommeil. Mais là, maintenant, tout près, encore du bruit, un bruissement plutôt, la chute d'un jet d'eau qui s'égoutte dans le marbre. Peu de chose, mais si monotone à entendre...

La princesse s'agite. Ce jet d'eau, si on pouvait l'arrêter! Et tout de suite, son élan coupé, le jet d'eau sans pied retombe, s'écrase en paquet dans la vasque.

La princesse va dormir. Elle dormirait déjà sans une malencontreuse cigale qui s'est mise à chanter sous la fenêtre. Oh! l'enragée racleuse! Une musique d'acier et de soleil, quelque chose d'âpre, d'aigu qui pénètre.

Assez! La princesse s'impatiente, et vivement à coups de tabliers blancs, non sans quelques rires étouffés, les suivantes ont chassé la cigale du jardin.

Le jardin est au grand calme, et la chambre et la princesse. Mais voici, dans ce calme, monter une voix inentendue jusque-là, une voix grave, puissante, éternelle... ennuyeuse!

— Qu'est-ce donc? qui se permet encore?

— Altesse, répond la gouvernante désespérée, les yeux au ciel, c'est le gâve...

— Ah! soupire la petite princesse en secouant les épaules.

Et contente d'avoir trouvé quelqu'un qui lui résiste, bercée par la voix grave, puissante, inétouffable, la princesse s'endort.

ROSA MONTANA.

Dans le jardin de l'Hôtel, parmi les arbustes de la plaine, les seringas à odeur fade, les chèvrefeuilles émondés, domestiqués en berceau, fleurit une rose sauvage, une rose de montagne.

Transplantée de là-haut, de la solitude où bruissent les sapins, où bondissent les souples cascades, elle languit ici, comme une reine déchue.

Pauvre rose de montagne! Ignorée de tous, elle s'ignore elle-même, elle oublie sa royale origine. Blessée par la poussière et par la sottise,

elle languit, tant que dure le jour, évaporant à regret son âme parfumée devant la foule indifférente.

Mais, le soir venu, quand les derniers reflets du soleil sont éteints sur la croupe des montagnes, quand le feuillage des frênes tremble doucement sur la pâleur du ciel, alors la rose se souvient.

Penchées très haut au-dessus de la vallée, comme accoudées à la margelle d'un puits d'ombre, les yeux amis des étoiles la contemplent. Pour elle les sapinières bruissent avec lenteur; pour elle, au fond de la vallée, la cascade chante son éternelle romance.

DIATHÈSES.

Dans le salon d'attente du docteur Z... ; un rez-de-chaussée, rue Mauhourat, des meubles de louage presque frais, des bibelots, des fleurs, et, bien en vue, étalés sur les tables, accrochés aux murs, des livres, des peintures, des souvenirs offerts avec dédicaces très flatteuses, au maître

guérisseur, quelque chose comme les *ex-voto* de cette chapelle laïque, richement achalandée de dévots et de dévotes. Sur la table du milieu, pêle-mêle, des journaux anglais, les derniers numéros du *Graphic* pour la clientèle d'outre-Manche, la *Liste des Étrangers* et deux ou trois *Vie parisienne* pour les mondains, un album de Topffer à l'intention des jeunes demoiselles, et, cachées dans le tas, sournoisement, un lot de brochures médicales, un prétexte à aligner plein la couverture de titres accompagnant le nom du docteur Z..., membre de ceci et de cela, correspondant d'autre chose et décoré d'une quantité d'ordres exotiques.

Du monde, du beau monde, des malades de choix, des messieurs boutonnés, sanglés, monocle à l'œil, stick en main, des dames en toilette d'après-midi, très élégantes, avec ce rien de fantaisie un peu voyante, très seyant dans l'aimable carnaval des eaux ; tout cela fabriqué chez le faiseur ou la faiseuse à la mode, et les gestes, les attitudes, les conversations appropriées, les mots du jour, les parfums recommandés.

Bruits de jupes froissées, de journaux dépliés, de compliments chuchotés, et, là-dessus, venant

de dehors par la fenêtre entr'ouverte, le tapage de Cauterets : détonations d'un tir au pistolet voisin, claquements de fouets d'une cavalcade qui passe.

Dans les silences, on entend aussi, à travers la cloison, une toux trop sèche ou trop grasse. C'est le malade ou la malade en consultation que le docteur ausculte.

D'une élégance noble avec les hommes, d'une galanterie discrète avec les femmes, avec des sourires encourageants, des gestes onctueux, des attouchements délicats, le docteur écoute chanter les poumons de sa clientèle, des poumons distingués, aristocratiques, accoutumés à respirer l'air des endroits comme il faut — et qui n'en fonctionnent pas mieux, hélas !

Le consultant ou la consultante partis, indifférent et méthodique, le docteur consigne ses observations du jour sur un carnet *ad hoc,* un carnet à tranche rose où les malades et les maladies figurent, classés par ordre alphabétique : asthme, bronchite, catarrhe; et les subdivisions : asthme nerveux, bronchite chronique, etc.

Le docteur écrit sa note, étouffe un bâillement et, entr'ouvrant la porte du salon d'attente :

Au suivant!

J'ai revu le soir, dans le salon de l'Hôtel, les clients et les clientes du docteur Z...; les messieurs encore plus corrects, les dames plus élégantes. On dansait; au bruit aigre d'un piano de louage, les nobles rataquouères, les majors de table d'hôte, les barines et les marchesi de contrebande, les comtesses et les marquises apocryphes se trémoussaient et flirtaient avec des airs sucrés et des sourires d'éventails.

Et pendant qu'ils glissaient et qu'ils tournaient en cadence, dans la somptuosité criarde du décor banal, pendant qu'ils coquetaient, allumés par la fièvre du plaisir, il me semblait voir sur les visages composés, fardés, trop pâles ou trop rouges, comme si je lisais le carnet du docteur Z..., les symptômes, les noms écrits des maladies qu'ils promenaient, les malheureux et les malheureuses, oublieux, inconscients peut-être!

L'étrange vision!

Une toute mignonne et un peu raide Arthritis faisait vis-à-vis à un jeune et bouillant — trop bouillant Emphysème.

Une blonde Tuberculose, très pâle, avec des joues caves où, comme de mélancoliques arai-

gnées tissaient leur toile d'ombre, s'appuyait à l'épaule d'un Catarrhe essoufflé.

Une Laryngite russe, en tulle blanc, minaudait au bras d'un Herpès brésilien galant et majestueux.

Aux sons aigres du piano, insuffisamment tenu par un Rhumatisme articulaire, deux par deux, diversement accouplées, les Diathèses passaient, évoluaient devant moi, et, à mesure que je les observais, des signes m'apparaissaient, plus évidents ; des développements anormaux, des déviations dangereuses : la poitrine trop serrée de celle-là, les ongles trop bombés de celui-ci, l'épaule hasardée de telle autre, et les teints trop ardents et les teints exsangues !

C'était comme une danse macabre ; et, debout dans l'embrasure de la porte, blême et amène, ironique peut-être, hochant la tête en mesure — telle la mort dans la danse d'Holbein — le docteur Z... menait le bal.

LA COCCINELLE.

Je m'y ennuyais à la fin, sur ce glacier !

Trois heures de montée, lacets après lacets, les pas emboîtés dans les pas ! Trois heures sans rien voir que de la neige, sans rien entendre que le craquement du névé sous nos semelles.

Le temps me durait.

C'était beau pourtant, ce que j'avais devant moi, très beau, mais si méchant, si triste !

Des banquettes, des murs de neige, comme une cascade figée, qui coulait à grandes nappes, haute et large à perte de vue, et sur cette immensité blanche, seulement deux ou trois rocs noirs émergeant, comme des carènes de navires échoués depuis des siècles, emprisonnés dans les glaces, et encore çà et là, bâillant démesurément comme un porche d'église, une crevasse bleue-verte — mais d'un vert jamais vu, d'un bleu jamais rêvé ! Très effrayantes à voir, ces crevasses et plus effrayant encore le ciel au-dessus, un ciel tout noir à force

d'être bleu. Sur le grand linceul blanc du glacier, cela faisait l'effet de quelque catalfaque, comme si quelqu'un là-haut était mort !

Oui; quelqu'un est mort. Il est là sous nos pieds, livide et glabre, sans un poil de broussaille sur sa rigide écorce, le cadavre géant, le Vignemale ! il est là enseveli pour l'éternité dans son blanc linceul.

Vision funèbre ! Et rien où égayer ses yeux ; pas un être ayant vie, pas un frisson d'herbe au vent, pas un nuage qui marche. Si pourtant ! Devant moi, tout près, à mes pieds, quelque chose remue, quelque chose de rouge. Je me penche. C'est une coccinelle, portée jusque-là, roulée dans quelque bourrasque. Un atome naufragé dans un océan ! Et cela vit cependant, cela bouge, cela monte. Qui sait? Cela veut arriver peut-être au sommet de la Pique-Longue. Pauvre bestiole ! Je l'ai recueillie, réchauffée dans mes doigts, et l'un portant l'autre, l'ascension recommence ! Non sans effort ! Après la neige, le rocher, une muraille noire, ébréchée, où l'on s'agriffe des pieds, des mains, comme on peut !

Le sommet, enfin !

Là, ce que je vois m'épouvante. La terre? le

ciel? on ne sait pas ; de la lumière, beaucoup de lumière; une vapeur bleue répandue où flottent des êtres sans nom, énormes et immatériels, un troupeau de monstres, de bêtes fantastiques mordant l'azur; des reins cassés, des croupes rompues, des têtes soulevées qui regardent!

Il y en a tout près de nous, accroupis en rond, avec des poses de damnés au sabbat, cyniques, étalant à l'air la vermine de rochers qui coule le long de leurs ravines noires. D'autres se lèvent plus loin, fantômatisés, bleuis par la distance, et d'autres encore après ceux-là, d'autres plus lointains, plus pâles! Comme un berger comptant son troupeau, le guide les nomme en les visant l'un après l'autre, de la pointe de son bâton ferré :

Marboré, Mont-Perdu, Ardiden, Maladetta!

Des noms d'épouvante.

Je n'ose plus regarder.

L'immensité m'accable.

Trop de montagnes, trop de ciel... la mer aussi peut-être!

Et ce morceau de plaine qui oscille là-bas, jaune et vert comme le dos d'un serpent!

Où suis-je? et quelle idée de me hausser jus-

qu'à cet infini, moi l'humble amoureux des brins d'herbe!

Écrasé, je me suis laissé tomber dans la pierraille trouée, émiettée par la foudre, et la visière de mon chapeau rabattue sur les yeux, je regarde manœuvrer la coccinelle montée avec moi, sur moi, jusqu'au haut de la Pique-Longue.

Je regarde, et voilà la bestiole tout à coup ranimée, excitée par le soleil de midi, qui allonge ses élytres minuscules, et bravement, sans hésiter, prend son vol en bas, vers Cauterets.

Alors seulement, j'ai compris ce que j'étais venu faire sur le Vignemale.

LA CHAMBRE.

La chambre!... Te la rappelles-tu, la chambre d'autrefois, la même? le papier à fond blanc — un peu moins blanc, à cette heure, — et les pâles églantines dessus, — un peu plus pâles? Et les reconnais-tu, tes rêves d'alors, tes pensées du réveil si roses, — oh! pas du tout roses aujour-

d'hui! — avec les reflets de l'aube sur le mur, légères — oh! plus si légères! — avec le gazouillement de la bergeronnette qui sautillait, qui sautille encore, matinale, au faîte de la maison?

La chambre!... Les rideaux blancs comme des dimanches, et les blancheurs montagnardes aussitôt revenues : candeur des champs de neige, mousse azurée des cascades, — des visions comme des gouttes d'eau sur les lèvres de la fièvre!

La chambre!... Le couvre-pied en lainage, qui fait penser aux filatures du Béarn, aux bâtisses blanches le long des gaves, dans les vallées lentes, entre les collines à plis très doux qui fuient ensommeillées sous les fougères...

La chambre!... La commode et l'armoire en bois de frêne, jaunes, d'un jaune si clair, si heureux! Et, plus égayant que la couleur du bois, le souvenir de l'arbre, des frênes ajourés, dont les feuillages souples se balancent ainsi que des palmes à l'air vif de la montagne, vrais arbres d'idylle, d'une idylle sauvage qu'accompagnerait l'odeur du lait aigre, et, plus grêle tambourin, le bruissement, dans l'herbe tiède, des sauterelles printanières. Mais que c'est loin, l'idylle!

La chambre!... Sur la cheminée les deux urnes

néo-grecques en marbre de Campan, les urnes longues, effilées, sœurs des robes à taille courte des Récamier et des Corinne; les urnes, les mêmes où, le soir des promenades, tu mettais tremper les fleurs de montagne, tendres saxifrages, grappes roses de rhododendrons, qu'Elle t'avait données, qu'Elle ne te donnera plus... Elle, ni une autre Elle !

La chambre!... La croisée, la même, à laquelle tu te penchais, tu te penches encore, pour voir la montagne en face, la forêt verticale et les ravins qui montent — telles des rues maudites et tels aussi tes désirs, élancés vers l'impossible! — Et, au-dessous de la montagne, la rue, la vraie rue, la dégringolade brusque des balcons et des enseignes, la rue affairée, discordante, versicolore, les étalages en bas, débordant sur les trottoirs, et des robes claires, des éventails aux fenêtres, pareils à des fleurs! Une rue de carnaval, ramageante, gesticulante, ivre de musique et de soleil. Et, parmi ces masques attroupés de la vanité et du plaisir, seule, accoudée à la rampe de fer, immobile, avec sa figure où il fait sombre, la Maladie qui regarde, — qui te regarde !

LÉGENDE.

Dans la brèche subite d'un ravin, à travers l'obscurité bleue d'une sapinière, quelque chose de blanc qui se cabre; de l'écume et du bruit; et, à mesure qu'on approche, plus de bruit, plus d'écume; le gouffre enfin; des vapeurs en l'air; des frissons d'arc-en-ciel et, parmi, pareille à une énorme gerbe de cristal, l'eau affolée, comme poursuivie, qui saute dans le vide...

Vision de grâce et d'épouvante! Oh! d'épouvante aussi; comme si, penché au bord, le vertige allait vous prendre, la folie ensorcelante de la chute, une chute comme d'une écume, si douce, si légère!

Vision de rêve pour les yeux plus naïfs d'autrefois! Et c'était alors, pour les crédules bergers, quelque créature de l'au delà, une *fade* qu'ils s'imaginaient voir plonger avec l'écume, ou se bercer, endormie, sur la poussière dorée des arcs-en-ciel.

Une légende avant d'autres légendes, et, celle d'hier comme celles d'aujourd'hui, si chez elles en ce pays de l'impossible où chantent les sources guérisseuses, où les apparitions se lèvent, blanches, dans l'ombre suggestive des cavernes!... Oh! y croire un moment, si l'on pouvait y croire!

C'était donc une fée, une fée de jadis, bergère divine, occupée à paître les nuages, le long des prairies et des pentes bocagères. Nuages légers, transparents; pas même des nuages, des flocons qui glissent, et la fée avec eux, à la pointe de l'herbe.

Légende, broderie naïve, avec des riens, bijou d'enfant, image d'un sou, plus éclatante que les arcs-en-ciel!

Et voilà qu'à travers le pacage, un jour que leurs troupeaux s'étaient rencontrés, — les ouailles d'en bas mêlées aux brebis célestes, — un berger a vu la fée... L'a-t-il bien vue? Ces urnes d'azur devinées dans la transparence de la brume, étaient-ce vraiment ses yeux ou des gentianes ouvertes au ras de l'herbe? et ce qu'il a cru entendre, ce rire frais, ce soupir en l'air, n'était-ce pas la musique du vent à travers les tiges d'asphodèles?

Le berger l'a vue; le berger l'aime. — O légende, conte bleu, fleur sauvage, diamant dans l'herbe, et rien qu'un peu d'eau si l'on y touche! — Le berger l'aime. Et elle, curieuse, qui sait? amoureuse peut-être, se laisse surprendre un jour, s'oublie entre les bras du berger.

— Et alors? interroge, ses yeux levés vers moi, ses yeux de gentiane, l'enfant pour qui je conte cette histoire... Et alors?

Alors, les nuées à l'abandon, quittées par leur pastoure, se sont ameutées; furieuses, elles ont cogné du front l'une contre l'autre, comme des brebis qui se cossent. Et le tonnerre a grondé; et le ciel a lâché ses écluses. Le tonnerre gronde et les gaves bondissent, arrachant, entraînant les rochers et les fleurs, et la fée aussi, la malheureuse fée qui veut fuir et qui trébuche, et qui roule, engloutie dans l'horreur du précipice.

Morte? non pas; condamnée à tomber toujours, éternisée dans sa chute.

La cascade, c'est elle. Regardez! Entravée au rocher — et ce rocher, n'est-ce pas le berger lui-même, le berger sacrilège, pétrifié, changé en granit? — elle glisse, les cheveux au vent, elle plonge, vertigineuse. Mais, oh! la douce suppli-

ciée, si gracieuse à tomber! si souple à s'abandonner au destin!

Elle plonge, et les ancolies violettes, les innocentes saxifrages, les fleurs qu'elle aimait pleurent, soulevées autour d'elle, et, secourables, les vapeurs planent au-dessus, l'enveloppent de leur éternel mystère.

LA MALADE.

Au balcon de l'hôtel, sur un fauteuil garni d'oreillers blancs est allongée la malade. Elle songe :

« Ils veulent tous que j'espère. Avec le régime et l'air de la montagne, vous serez bientôt sur pied, a dit le médecin. Et la baigneuse assure qu'on en revient toujours à mon âge.

« Espérer! c'est aisé à dire. Mais comment? Si je n'étais pas très malade, est-ce que grand-père viendrait si souvent, la nuit, voir si je dors? Et les gens se retourneraient-ils pour me voir passer, quand on me porte dans ma chaise à la Raillière?

« On chuchote souvent après qu'on m'a vue et, sans le vouloir, j'entends des mots qui me percent le cœur.

« Oh! je n'en ai que faire, de leur pitié banale. Je hais la cohue des eaux, ce monde bruyant et paré qui passe sous mes fenêtres, et le galop des cavalcades, et les causeries à voix basse des fiancés accoudés au balcon.

« Perdue! Est-ce possible? Cependant il me semble par moments que mes forces reviennent. Hier, dans ma litière, à Cambasque, bercée par la cadence des porteurs, comme je savourais l'ombre des hêtres, et, plus haut, aux pelouses de la vallée, qu'il faisait bon respirer l'air tiède, embaumé de foin nouveau, écouter les bêlements lointains mêlés au roulement des gaves et suivre l'ombre lente des nuages glissant sur le velours des sommets!

« Oh! si je pouvais vivre là-haut, dans la hutte enfumée des pâtres, vêtir la mante et le capulet rouge, me nourrir de lait et de pain bis et puiser l'eau pure à la coupe des lacs bleus!

« Qui sait? Un bon signe, c'est que j'ai reposé un peu la nuit passée. J'aime tant dormir! Je rêve alors que je suis au bal et je danse, je danse

sans jamais me lasser. Mais après, le réveil est pénible, et je m'éveille si souvent!

« Aussitôt les idées noires reviennent avec leur cortège de fantômes. J'ai beau prier Dieu et la bonne Vierge de Lourdes, les fantômes demeurent à mon chevet jusqu'au premier rayon du jour.

« Véronique, ma bonne, ne croyait pas mal faire en me disant que maman était morte poitrinaire alors que je n'étais qu'une enfant.

« Mais, depuis que je l'ai su, beaucoup d'idées me sont venues, et j'ai compris pourquoi le portrait de ma mère qui est dans le salon me regarde fixement. Il me fait signe de venir.

« Sur la route qui longe le Parc, dans la haute muraille de granit est une porte toujours fermée. Une croix la surmonte et une colombe peinte est perchée sur la croix. C'est le cimetière de Cauterets.

« On dit que quand les baigneurs meurent, on les y porte en secret, de grand matin. Les prêtres ne chantent pas et le cortège défile promptement dans les rues désertes.

« Le lendemain, la chambre mortuaire a de nouveaux hôtes; de riantes jeunes filles s'accou-

dent au balcon où se traînait hier la triste mourante. »

Ainsi songe, étendue dans son fauteuil, pâle sur les oreillers blancs, la pauvre malade; et cependant le soir vient; les pourpres du couchant s'éteignent sur les hautes cimes; un souffle glacé monte des défilés du Nord; les baigneurs rentrent; les balcons se vident; les bruits s'apaisent, et bientôt la grande voix du gave remplit seule le silence de la nuit.

LA NAÏADE.

Les fontaines sont capricieuses. Naïades ou fées, on sait que ces jolies personnes supportent malaisément d'être maniées. — Ne les capte pas qui veut.

Ainsi raconte-t-on de ces Vierges miraculeuses qui refusent d'échanger leur niche de pierre et leur toit de chaume pour les lambris dorés d'un sanctuaire neuf.

C'est pourquoi, laissant la foule se presser aux

Thermes nouveaux où, dans un canal de marbre, on a fait descendre, pour la mettre à la portée des malades, la Naïade rustique, je prends à travers les ruelles sombres de la ville haute le chemin qui grimpe à la vraie source, aux vieux Thermes romains. C'est le chemin des baigneurs d'autrefois. César y fut, dit-on, porté dans sa litière, et l'adorable reine de Navarre y laissa voir le coin de son bas bleu. Sur ces rochers se traîna péniblement aussi le plus blond et le plus spirituel de nos poètes, Henri Heine, rimant les strophes d'*Atta-Troll*.

Après lui — non sans broncher quelquefois — je monte le long des prairies bordées de noisetiers, jusqu'au seuil de l'antique masure dont le toit se dérobe au plus épais des hêtres, des sureaux et des frênes, comme dans l'obscurité d'un bois sacré.

Là, dévotement allongé dans le bain, j'implore la Naïade.

Je ne prie pas en vain. Bientôt la vertu de la source opère ; à des signes certains, je reconnais la présence de la déesse, et, à travers les vapeurs légères qu'exhale la baignoire, je crois bientôt la voir paraître.

Elle a les yeux verts, couleur de soufre ; et un réseau de barégine voile à demi la blancheur de ses formes.

C'est l'habitude des sources de bavarder. Aussi ai-je pu recueillir de la bouche de mon amie nombre de confidences et d'aventures de l'ancienne chronique de Cauterets...

Du temps où les bergers et les bergères de la vallée lui dédiaient des autels de granit, suspendaient des guirlandes de pin à l'entrée de sa grotte, et dansaient en son honneur, au bruit du galoubet et du tympanon, la farandole sacrée...

Et, plus tard encore, du temps où les roitelets de la frontière, les infants de Navarre ou d'Aragon, avec leur suite chamarrée, logeaient au bord du gave dans des baraques de sapin.

Elle m'a conté tout cela et combien c'était une chose galante à voir que ces chevauchées de velours et de satin sous la noire verdure des forêts qui couvraient alors les vallées et les montagnes.

« Hélas ! soupire-t-elle, les choses ont bien changé depuis. Les baraques ont fait place aux maisons de marbre ; mais les montagnes ont perdu leur splendide manteau de forêts ; elles s'émiettent maintenant en raillères désolées ; et,

bien plus tristement encore, a dégénéré la race des hommes.

« Où sont mes robustes bergers ibériens et mes petits rois sveltes et forts comme leurs épées ? Je ne rencontre aujourd'hui que de petits vieux rabougris et tristes, des bonshommes ennuyeux et affairés. Dieux ! qu'ils sont laids à voir accroupis dans leur baignoire, lisant le journal ou récitant le chapelet !

« Ils n'ont aucun égard pour ma divinité ; guéris, ils ne pensent pas à m'offrir un bout de prière, un brin de fleur. C'est à peine si depuis de longues années un seul étranger m'a témoigné quelque attention : un grand blond très bien fait, un poète lyrique et qui faisait publiquement profession de paganisme.

« On le nommait Henri Heine. Il prétendait restaurer mon culte et rétablir dans leur splendeur première les dieux légitimes, les grands et les petits Olympiens. Mais tout cela n'était qu'un badinage. Mon poète blond est parti, les saisons se sont écoulées, et j'attends encore le retour de l'Olympe et la chute des usurpateurs.

« Hélas ! la Trinité chrétienne et la Vierge vêtue de blanc trônent toujours dans les cieux

immobiles; l'encens fume dans leurs églises, et les cantiques des pèlerins résonnent dans la profondeur des grottes miraculeuses.

« Et nous, divinités proscrites, dans la solitude glacée de nos sanctuaires, nous consumons sans but notre jeunesse éternelle. »

La Naïade pleure et ses sanglots se confondent avec le bruit de l'eau qui perle au bord du robinet et s'égoutte dans la baignoire.

FLEURS DE MONTAGNE.

Ceux qui aiment les fleurs, non pas les fleurs de collection, les malheureuses plantes dénaturées, forcées par la culture, œillets bleus ou roses noires, ni les fleurs en carton des parterres, les fleurs savantes qu'on oblige à dessiner des figures géométriques, à s'entrelacer en initiales, ni même les fleurs de botanistes, les plantes rares qu'on embaume jolies ou non dans les herbiers sous des épitaphes en latin, mais les vraies fleurs, les fleurs incultes poussées comme il leur plaît et

qui ne savent rien faire que de fleurir et sentir bon, ceux-là feront bien de monter comme moi au Péguère.

Toutes les plantes de la montagne sont là, semées à profusion, jetées comme un voile éclatant et parfumé sur la raideur des pentes, au bord des gouffres, à la cime de ces pics aigus, taillés en pointe de flèche, qui s'érigent en l'air comme pour servir de piédestal au vertige.

Aussitôt traversé le gave, l'enchantement commence. Le chemin forestier monte à lacets tantôt sous le couvert des noisetiers et des hêtres, tantôt au flanc des précipices, et sous les arbres au bord des fourrés humides, sur les déclivités rocheuses aux fentes du granit, des fleurs, partout des fleurs.

Ce sont d'abord les plantes d'en bas, les chardons violets, les scabieuses, les boutons d'or, les chicorées bleues, les angéliques à ombelles blanches, toutes déjà vues, rencontrées dans la vallée, au bord des prairies, le long des routes; mais plus drues par ici, d'une couleur plus vive, d'un jet plus hardi, d'une vie plus intense.

Des silènes roses se montrent çà et là en touffes énormes, haut montées, d'un rose frais

qui éclate sur la mousse grise des rochers, sur la mousse blanche de l'eau qui écume. Si haute, si vigoureuse est la végétation dans les ravins, qu'à de certains endroits le ruisseau disparaît ; le bouillonnement des fleurs continue le bouillonnement de la cascade : cascade bleue de chicorées, cascade rose de silènes !

Et voici déjà paraître, jetant hors d'un fourré de vergnes ses branches grêles et ses feuilles délicates d'un vert bronzé très mat, le rosier de montagne ; mais défleuri, butiné peut-être par ceux qui — peu nombreux cependant — sont montés avant nous.

Très peu nombreux. A peine si quelques empreintes ont griffé la terre noire du chemin, cet humus léger de la montagne, fait de la mort des feuilles et des fleurs. Tandis que, de l'autre côté du gave visible par moments à nos pieds, très bas, comme un fil blanc entre les écorces des sapins, la bruyante procession des cavaliers et des amazones monte vers le Pont d'Espagne, entre les arbres porte-enseignes et les rochers porte-affiches, ici sur la rive gauche, la solitude, le silence. Déjà la colère des torrents s'adoucit, le grondement des cascades arrive à nous atténué,

comme une caresse. D'heure en heure seulement, entre deux avertissements du cornet à bouquin, la détonation fracassante d'un coup de mine au-dessus du Cerisey ; et près de nous, sur nos têtes, le cri monotone des bouvreuils qui s'appellent à travers les sapinières.



Un compagnon de route nous arrive : le brouillard ; monté traîtreusement des fonds obscurs de la vallée, il nous enveloppe brusquement, d'un souffle ; et autour de nous la solitude se fait plus fermée, presque inquiétante.

Nous sommes seuls, très haut, enfermés dans un court espace de rochers et d'arbres, une prison grise qui s'ouvre devant nous et se referme sur nos pas. Où allons-nous ? A de certains tournants, en nous penchant au bord du chemin, c'est, en bas, la tombée à pic d'un rocher, un morceau de granit mouillé et des touffes d'herbes accrochées dessus, échevelées, pleurantes ; cela glisse dans le gris ininterrompu, sans commencement ni fin.

Le brouillard monte, et les lacets se font plus

âpres, la montagne plus sévère. Au lieu des pentes boisées, des taillis d'aulnes et de noisetiers, ce ne sont plus maintenant que des rochers et des pins; un éboulis de rocs cassés, échafaudés l'un sur l'autre au hasard de la chute; et parmi, jaillissant des fentes, les colonnes rugueuses, le branchement noueux et tourmenté des pins rouges dont le bouquet se perd dans le brouillard.

Tout à coup, dans un couloir humide, entre les rocs, comme une tache d'or, la large face étoilée de l'arnica, la figure de bonté qui s'offre au départ de l'ascension, comme un remède, s'il le fallait, aux chutes, aux blessures!



Encore un lacet et le chemin finit, étréci en sentier; les pins en même temps se font plus chétifs, plus rares. Noués aux rochers qu'ils étreignent désespérément de leurs racines, ils se tordent, tourmentés par le vent des cimes, mutilés quelques-uns, coudés tous, écrasés de haut en bas par la poussée de l'avalanche. Dans la pâleur qui flotte autour, ils prennent de loin des attitudes de fantômes, d'arbres maudits pos-

tés à la limite du monde, au bord du néant.

Plus âpre, toujours plus âpre, l'escalade. La montagne se dénude, se ravine ; entre des arêtes vives de rochers, des vallées se creusent, presque verticales, des précipices d'herbe et de fleurs qui tombent dans le brouillard.

A mesure que la montagne se dépouille d'arbres, les plantes s'étalent, s'épanouissent plus vivaces.

Encore quelques fleurs d'en bas, des stellaires depuis longtemps passées dans la vallée, des myosotis, des véroniques.

Mais voici monter au-dessus de l'humble troupeau la tige grêle de l'ancolie ployant sous le poids de ses clochettes d'un bleu sombre, et, à côté, dans ce pli d'herbe plus verte où suinte une source invisible, la hampe au port si noble du lis martagon.

Oh, ces lis! ces fleurs violettes d'un violet rouge tigré de pourpre du martagon, ces fleurs d'or, d'un or vert tigré de noir, du lis des Pyrénées! Sauvages, virginales! J'ai comme une honte de sacrilège à les cueillir, à toucher cette peau soyeuse, ces pétales hardiment retournés, ces étamines en aigrettes dardées d'un jet si fier!

C'est comme des cassolettes renversées d'où les parfums s'épanchent, des parfums capiteux d'une volupté à peine supportable même là-haut, dans la vastitude du plein air.

L'odeur des iris s'y mêle un peu plus loin ; une odeur plus violente encore, presque nauséeuse. Ils sont là quelques-uns, la racine plongeant dans la fraîcheur du pâturage, le bouquet haut, lancé en panache, un panache qui tremble balancé sur sa tige comme un oiseau bleu sur sa branche.

Mais plus pure, une haleine vient à nous maintenant, une haleine d'une fraîcheur paradisiaque et si délicatement savoureuse, d'une saveur musquée de fruit mûr ! Et en même temps, comme des gouttes de carmin tombées dans l'herbe, apparaissent les corolles délicates des roses de montagne. On dirait des lèvres entr'ouvertes, des lèvres naïves qui respirent.

Oh ! ces roses, ces lis, cette vie innocente de là-haut, dans les jardins de rochers et d'herbages, dans les solitudes suspendues en plein ciel, visitées seulement par la neige l'hiver, l'été par l'ombre d'un nuage qui passe !

A les traverser, à vivre un moment avec ces simples créatures, un peu de leur inconscience

vous pénètre ; quelque chose de léger, de doux, une ivresse presque immatérielle vous soulève...

On oublie l'insécurité de la montagne, la traîtrise du brouillard, la gueule ouverte du précipice.



Il est là le précipice, devant nous ; un pas de plus au bord de cette pente, et la raillère vous entraîne.

Pas très effrayante cependant au départ, cette raillère : une déchirure dans le tapis de fleurs, un trou par où s'échappent, comme d'une blessure ouverte, les blocs désagrégés. Cent mètres plus bas, c'est un abîme. La terre labourée, éventrée par la chute des rocs, a glissé à son tour, laissant à nu le squelette de la montagne, la roche mère, énorme, indestructible, qui repousse à la façon d'une enclume le choc des avalanches, des quartiers de granit émiettés, dispersés en l'air comme un vol d'oiseaux noirs.

Depuis quand l'œuvre de destruction est-elle commencée ? Combien d'années a-t-il fallu pour que l'égratignure première, le coup d'ongle au

flanc du pâturage soit devenu cette plaie énorme par où s'écoulent les entrailles de la montagne?

Et combien d'années faudra-t-il à l'industrie humaine pour réparer la brèche, pour cicatriser la plaie, pour fixer ces masses formidables suspendues comme une menace au-dessus de la luxueuse et chétive bourgade logée, telle une fourmilière, à la base du colosse?

Aujourd'hui, à travers ce voile de brouillard où les choses flottent incertaines, où l'invisible ressemble à l'impossible, le problème à résoudre m'épouvante.

Et cependant le salut se prépare; les forestiers sont à l'œuvre; leur chantier est par là, au-dessous de nous, caché par cet amas de rocs; et voici, creusées dans le granit, les grottes où s'abritent les travailleurs.

Deux marches, un enfoncement sous le rocher qui suinte, moins une cabane qu'un terrier; une cheminée pourtant, ou quelque chose d'approchant, une fente pour la fumée, et, en guise de piliers, deux blocs de granit éclaté, quelque chose de si élémentaire, de si fruste! Mais si élémentaire est la vie qu'on mène là-haut; l'humanité s'y contente de si peu! Un abri pour la nuit,

de quoi allumer une flambée de branches de pin pour se sécher après l'averse; il n'en faut pas davantage...

La brassée de pins flambe clair dans le noir de la grotte; une âcre et salubre odeur de résine se répand sous la voûte, évoquant le souvenir d'autres flambées allumées autrefois dans d'autres gîtes de montagne, en plein air, entre deux pierres devant la *couïla* des bergers; et je revois la cabane, les troupeaux qui descendent des pâturages faisant tinter leurs sonnailles, et la fumée qui monte toute droite dans l'air calme.



Un dernier effort maintenant pour escalader la cime. Plus de sentier; à peine un peu de terre où le pied glisse. Rien que des blocs déchirés, des cassons de granit, une ruinaille qui dégringole, poussée par le coup de balai des orages; et parmi, debout encore, en équilibre, une corniche en surplomb, un éperon ébréché, un escalier tronqué qui descend dans le brouillard, peut-être dans le vide...

Des fleurs parmi; les dernières. Sans parfum

celles-ci, comme épuisées de l'effort de vivre... Belles cependant, mais d'une beauté étrange ; rhododendrons à grappes roses, d'un rose si tendre, presque transparent ; gentianes d'un bleu intense, presque dur, les tiges trop courtes laissant aller leurs urnes penchantes mystérieusement entr'ouvertes au ras de terre ; à peine une plante, rien qu'une fleur.

Et plus haut, encore, toute seule, et la plus insolite : l'édelweis, une étoile blanche, d'un blanc mat, cotonneux, comme taillé dans du velours. Est-ce une fleur, est-ce un peu de neige qui reste fixé sur un brin d'herbe?



Le brouillard a remué tout à coup ; la masse endormie s'anime ; comme un linceul au vent, le voile s'agite ; de subites déchirures découvrent la montagne ; très haut en face, de l'autre côté de la vallée, des êtres monstrueux apparaissent, des figures sourcilleuses de rochers, des crêtes déchiquetées de montagnes mortes ; visions d'un instant, apparitions funèbres qui pâlissent à travers l'échevèlement des fumées en

fuite. Elles s'agitent, les fumées; elles tourbillonnent comme des âmes en peine, flagellées par des courants contraires, vomies par les noirs soupiraux des vallées, aspirées par les cheminées géantes de la montagne. Un monde chaotique, insaisissable, chancelle devant nous; terre ou ciel? montagne ou plaine? Ici, en plein vide, cet amas de blancheur, est-ce un nuage? est-ce un glacier? et ces fils d'argent qui ruissellent dans du noir, est-ce un champ de neige, est-ce une cascade?

Le névé de Culaous peut-être; la cascade de Lutour sans doute.

Et là, visible sous nos pieds entre les aiguilles de rocher et les sapins rompus, voici les maisons de Cauterets : un amas de pierres grises, quelque chose comme un récif et des trous à travers, des vides qui sont des places et des rues.

D'ici cela a l'air mort, abandonné, et si lointain! Puis, brusquement, comme si un souffle avait passé dessus, la ville morte s'anéantit, disparaît dans le brouillard.

La cascade a disparu en même temps; disparus les sapins de Peyraute et le champ de neige de Culaous.

Le voile s'épaissit ; le brouillard coule. Il faut descendre.

Lentement, silencieusement, nous plongeons, ombres mouvantes parmi les ombres immobiles des choses.

Devant nous seulement, oscillant à trois pas dans le gris, une tache bleue qui marche.

C'est le bouquet d'iris qui descend avec nous, planté dans le sac du guide.

ADIEUX.

Ces airelles qui commencent à bleuir le long du sentier qui monte au Pont d'Espagne, je ne dois pas les cueillir ; ces baies vertes des sureaux de montagne, je ne les verrai pas pencher sur le cristal des gaves leurs grappes de corail.

Je suis un passant de ces sentiers, un étranger venu pour un jour ; et ce jour va finir.

Ce qui est là devant moi, cette herbe tendre, ces bouquets de frênes avec leurs feuilles découpées, frissonnantes, cette maison de paysan et les

seilles en bois de hêtre qu'une femme lave à l'eau glacée du torrent, et au-dessus des pierres noires du toit, cette ombre veloutée, odorante, de la sapinière, tout ce que chaque tournant du chemin me prend de la figure des choses, est comme mort pour moi, enseveli déjà dans le passé.

Et je ne rencontrerai jamais non plus ces visages qui me regardent, ces existences coudoyées et qui, mêlées un moment à la mienne, vont s'en aller d'elle — probablement pour toujours.

Je sais peu de chose de ces visages, peu de chose de ces arbres, de ces plantes, si différents de nos arbres, de nos plantes de la plaine ; peu de chose encore de ces montagnes énormes, à peine devinées dans leur forme qui change selon qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne d'elles.

D'où vient donc l'attendrissement qui me gagne au moment de quitter ces visages, ces fleurs, ces rochers ? Ma voix tremblait tout à l'heure en disant adieu à cette presque inconnue rencontrée un jour au lac de Gaube, et, en envoyant un dernier regard à ces forêts suspendues de Péguère, à cette étrange muraille de rochers et de sapins qui a tenu pendant quelques jours ma vie

enfermée dans son ombre, j'ai senti mes yeux se mouiller.

Oh! cette ombre de la montagne, cette ombre magique, ensorcelante! Oh! le charme inexplicable des choses étrangères, des choses vues en passant et qu'on ne doit pas revoir!

DANS LA RUE

DANS LA RUE

MATINES.

La nuit ; l'hiver ; des lieues d'obscurité ; un infini de silence.

Dans l'étendue confuse, une ville monte ; les maisons serrées en tas, appuyées l'une à l'autre comme un troupeau, sous la garde du grand berger noir, le clocher, debout sur le vague du ciel.

Il gèle ; quelque chose travaille en l'air, qui raidit les herbes ; la mort passe.

Tout à coup, dans l'effroi de ce calme, din, din ! une cloche tinte au bout du faubourg, une cloche de couvent.

Din, din ! La cloche feutrée de givre sonne mat ; la corde échappe aux doigts engourdis de la tourière.

Din, din! Une sonnerie grêle, comme arrivant d'un autre monde à travers des épaisseurs de limbes; et la sonneuse elle-même a l'air d'une ombre; sans corps, sans figure, encapuchonnée, ensevelie sous la bure, fixée dans un mouvement d'automate, une révérence raide qui suit le balancement de la cloche écartant et ramenant les voiles noirs.

Din, din! Le carillon s'en va, frôlant les cloîtres, rasant les murs, se perdre dans la solitude des jardins glacés, au bord des parterres, poudrés de blanc, au fond des charmilles nues où grelottent des saintes vierges transies.

Din, din! La voix félée, tremblante, monte le large escalier, enfile le corridor et discrètement : din, din! vibre aux portes des cellules.

Oh! le bon sommeil des nonnes; le sommeil paisible sous les rideaux blancs, croisés au-dessus du lit comme deux ailes!

Un sommeil blanc aussi, candide, régulier, allongé dans des attitudes hiératiques et conventuelles, la tête renversée droit, les mains jointes dans le geste de la mort; un sommeil rigide, oublié, dirait-on, sous de la neige ou pétrifié sur le couvercle d'un tombeau.

Il y a des lèvres tendues qui ébauchent l'amen d'un dernier Pater ; des moues inconscientes qui trahissent la piqûre du cilice; des fronts tourmentés où pèse comme un cauchemar l'ombre d'un scrupule...

Din, din! Le battement suprême de la cloche s'évanouit au lointain des corridors, et déjà, cheminant de cellule en cellule, la tourière jette à travers chaque porte le *Benedicamus Domino!* — *Deo gratias!* renvoie la cellule.

Et cela fait bientôt toute une volée de *Deo gratias* qui partent : des graves, des aigus, des solennels, l'un soupiré du bout des lèvres, l'autre lancé à plein gosier, celui-ci flûté avec onction, celui-là tombé sèchement, par habitude; sans compter ce dernier, un *Deo gratias* paresseux, bâillé à moitié, étouffé entre les dents blanches de quelque novice.

Le couvent remue; les nonnes s'habillent. Sans regarder, les yeux en l'air; un signe de croix et vite! Du bout des doigts, en trois gestes, des gestes appris, mesurés, scrupuleux, elles endossent la sainte livrée.

Pas d'autres témoins que les étoiles du ciel. Encore, pour amortir leurs regards, le givre a-t-il,

sur la transparence des carreaux, brodé ses rideaux de fleurs.

Vite! La guimpe s'étale toute raide, aplatissant le corsage; vite! la coiffe s'ajuste aux cheveux coupés ras, et la jupe de bure tombe à grands plis avec une musique de grains de chapelet froissés. C'est fait. Une cellule s'ouvre, puis une autre, discrètement, et des ombres glissent dans les corridors étoilés de lampes suspendues.

Une nonne plus leste, plus pressée peut-être à son rendez-vous nocturne, touche la première le pavé du chœur.

Une salle haute et nue, avec de grands espaces d'ombre vers la voûte. Au fond, pareil à une immense toile d'araignée, un grillage noir la sépare de l'église, et, à travers les losanges, la silhouette d'un autel apparaît.

Étouffant leurs pas, amortissant le choc de la porte, les religieuses arrivent. Avec des bruits d'âmes, ténus, imperceptibles, elles gagnent leurs places, aussitôt prosternées dans des attitudes impassibles, confondues avec l'immobilité des stalles et des murs.

Le chœur s'emplit; une retardataire entre après les autres, laissant battre la porte et réson-

ner ses sandales sur les carreaux. Deux coiffes, trois coiffes, se tournent de son côté, puis se détournent ; c'est tout.

Encore deux minutes de silence.

L'office a commencé.

Une voix part du fond ; très étrange ; une voix de fantôme, aiguë, vibrante, inflexible, scandant sur un rythme bizarre les psaumes latins.

La voix se tait ; d'autres reprennent en écho ; et c'est très émouvant, ce dialogue, ces versets alternés qui se répondent dans l'obscur.

A cette heure suspecte, dans le mystère de ce temple endormi, on dirait de quelque rite secret, de quelque incantation de magie blanche ; et l'on attend, angoissé, le Dieu qui va paraître, le miracle qui va s'accomplir.

Le Dieu vient ; le miracle s'opère. Regardez ! Comme si l'évocation liturgique allumait le flambeau du matin, comme si la candeur des âmes en prières appelait les clartés de l'aube nouvelle, voyez pâlir là-haut les sombres verrières.

Les psaumes s'égrènent et des filtrées de blancheurs coulent dans la pénombre. La rangée des stalles se découpe en noir sur la nudité des murs, et, au-dessus, les grands tableaux de sainteté étalent

leurs couleurs d'apothéose : des frissons d'ailes blanches dans des bleus de paradis, des cœurs à nu, distillant leur pourpre goutte à goutte.

L'aube croît, et d'en bas montent, vers la jeune lumière, les strophes enflammées du *Te Deum.*

Dieu soit loué! La prière a vaincu; le jour est né. Sois béni, Père céleste! Toi qui tiens les nuits dans ta main gauche et les jours dans ta main droite, merci d'avoir ouvert tes doigts pleins de rayons!

In te, Domine, speravi; non confundar in æternum.

La dernière strophe expire longuement sous les voûtes.

Matines sont dites; laudes vont commencer.

LE FAUBOURG.

Il traîne, il s'allonge, le faubourg. Les bâtisses s'espacent, cependant; il y a des intervalles de campagne; un jardin maraîcher, une corderie dans une allée de vigne, une laiterie avec des odeurs

de ferme, et des caquets de poules sur le fumier.

C'est la fin.

Pas encore. Brusquement les maisons recommencent. L'église est déjà loin et la filature, et la caserne; le faubourg ne veut pas finir.

Voici des cafés maintenant, de tout petits cafés avec de grandes enseignes, des enseignes patriotiques : *Café de Belfort, Café de la Revanche;* et des auberges à l'ancienne mode : *le Cygne, le Cheval blanc*. La porte de l'écurie, grande ouverte, laisse voir dans les profondeurs, sous les toiles d'araignée lourdes de poussière, un enchevêtrement de jardinières et de chariots et parmi, insolite, avec ses lanternes dorées et ses tentures de velours écarlate, une voiture de charlatan.

Encore une ou deux interruptions de campagne. Après ce ne sont plus que des maisons à un étage, puis des rez-de-chaussée, et ces rez-de-chaussée sont tous pareils : le corridor au milieu et, au bout du corridor, la gaieté d'un jardinet, une treille, une cage à grillons accrochée au mur blanc, des linges d'enfants qui sèchent, tendus au soleil sur des ficelles.

Un couvent; un couvent neuf; des murs blancs, des fenêtres à grillages; et, sortant des

fenêtres, un bruit de leçons récitées, paisible comme un bourdonnement de ruche.

Une boutique de barbier se réclame d'une enseigne compliquée : le nom de l'artisan peint en lettres animées représentant chacune un des outils professionnels... un chef-d'œuvre.

Autre enseigne, pour archéologue celle-là : un trophée de fers dessinant la forme d'un énorme fer à cheval ; au sommet, monseigneur Saint Éloi en tôle forgée, entre deux Renommées sonnant de la trompette.

Le *Café de la Marine* annonce le voisinage du canal. Voici le port et l'écluse, la chambre d'eau tiède où plongent les portes peintes en vert et la maisonnette de l'éclusier avec son jardinet de tournesols et de balsamines. Une lessive est étendue sur l'herbe du talus. Des élèves tambours étudient, par deux, par trois, sur le franc-bord du canal, réveillant le peuple silencieux des pêcheurs à la ligne.

Et cette fois, c'est la fin.

Coupé par le canal, étranglé entre la rivière et le chemin de fer, le faubourg meurt de mort violente. Encore une ou deux maisonnettes de jardiniers, encore la haute cheminée et la toiture basse, au ras du sol, d'une briqueterie.

Au delà, c'est, délivrée des maisons, affranchie des clôtures, la plaine rase, les champs de blé ou d'avoine étalés largement sous le ciel.

Montauban, 23 mai.

PROMENADE DU SOIR.

Huit heures du soir, au cours Foucault.

La grande promenade déserte avec ses vieux ormeaux espacés, cernés de la rougeur du crépuscule. Les frondaisons en paquets lourds festonnent sur le ciel, donnant à chaque arbre avec sa silhouette, nettement découpée, comme une figure, une vie personnelle.

Encore un reflet sur la rivière, et de l'autre côté, des champs, des sillons, des bordures vertes, des maisons où des vitres s'allument, et encore des champs, encore des îlots d'arbres de moins en moins distincts, jusqu'à la simplification extrême de l'horizon où les choses s'élémentarisent peu à peu, se fondent dans seulement un peu de couleur. La promenade toujours

vide, le bassin au milieu sans jet d'eau, immobile.

Des enfants courent autour de la margelle de pierre, se poursuivent avec ces cris de la gorge qui strident longuement en l'air, comme les cris des martinets. C'est la première soirée de beau temps après une longue saison de pluies. Il y a des odeurs d'acacias en l'air, et des bruits qui traînent; du grand séminaire, dont les fenêtres brillent au bord du quai, des voix montent, chantant un cantique à la Vierge, des voix fortes, un peu rudes de jeunes paysans, et les paroles du cantique très douces, vaguement sentimentales.

Près de nous, deux promeneurs, arrivés au bout du cours, exhibent des cors de chasse qui luisent hors du fourreau de lustrine. C'est la première fois de l'année sans doute; les soirées jusqu'ici ont été si froides! Il leur tarde. Un premier coup d'embouchure pour dérouiller l'outil, et puis vivement, on attaque la fanfare. C'est sur le chemin qui descend au moulin; les deux cornistes se sont postés chacun à un bout de la haie, et les fanfares alternent, se répondent, envoyant aux passants attardés, aux flâneurs, assis sur le quai, jambes pendantes, comme un écho, une illusion de vie forestière.

Les séminaristes chantent encore un moment ; puis, la cérémonie accomplie, le monument éteint ses feux; la chapelle, puis le dortoir rentrent dans l'ombre. Et les fenêtres des maisons, çà et là, s'éteignent aussi, comme des paupières qui se ferment; les cornistes font silence. Les promeneurs rentrent.

Plus rien que les grenouilles qui coassent au bord de l'eau rembrunie.

Montauban, 7 mai.

RENTRÉE DES CLASSES.

Au Jardin des plantes; du monde devant le pavillon vitré des singes; du bruit à l'intérieur. Poursuite enragée à travers les cordages et les trapèzes, cris de colère et de douleur. Un gardien court au bruit, ouvre un vasistas, et à travers les barreaux, il caresse de la voix et du geste la victime, un malheureux ouistiti qui, tout de suite, est venu se mettre sous sa protection.

Il m'explique. Le singe est un nouveau; on l'a

baptisé Jack à cause d'un ancien Jack, orgueil du jardin et délices du public. Le pauvre Jack est brimé terriblement depuis son entrée dans la cage. Vieux et jeunes, depuis les tout petits, noirs et blancs, avec des queues d'écureuil, jusqu'aux chimpanzés aux derrières écarlates, tous sont ameutés contre lui. Pas une minute de repos, ni manger ni dormir. Et le voilà, avec sa figure de supplication, ses yeux clignotants, tournés vers la bonne figure du gardien, un médaillé de Crimée.

Et je pense à mes débuts de collégien : même journée humide et froide, des feuilles mortes roulées dans la cour et le pauvre petit nouveau rencogné, collé au mur, criblé de plaisanteries argotiques et faubouriennes.

Oh, humanité de singes !

Toulouse, 10 octobre.

MAISON D'OUVRIERS.

Ils ont fait ce rêve depuis leur entrée en ménage, d'acheter un terrain, de bâtir une maison. Lui est maçon, charpentier, il construira à meil-

leur compte; d'ailleurs ils se satisferont de peu. Le terrain, ils l'ont choisi déjà; c'est hors ville, après l'octroi, pas loin du cimetière, une prairie qu'on vend à parcelles, qu'on débite à tout petits lopins.

Leur morceau, celui qu'ils convoitent, est à gauche en entrant, au bord du chemin. Ils vont le visiter chaque dimanche, elle et lui et l'enfant qu'on tire à bout de bras.

Et des plans : ce que sera le jardin, ce que sera la maison : deux chambres, le corridor au milieu, le galetas au-dessus, le potager au fond, au bout du corridor.

Puis ç'a été l'achat, l'acte chez le notaire, l'émotion de la plume si lourde, des billets de banque si légers entre les doigts. Alors, n'ayant pas encore de quoi bâtir, on s'est mis à clôturer, à planter des fruitiers en bordure, des légumes dans les plates-bandes; un puits pour l'arrosage. Et c'est la joie des primeurs : la première poire, la première salade du jardin. Cependant les matériaux s'entassent, les briques, le gravier; on bâtit. De la brique crue, des bois de démolition, qu'importe? les murs montent, la charpente s'échafaude. Et voici, sur la gaieté du toit rouge, le

triomphe du laurier terminal. La maison est bâtie, finie? pas tout à fait : pas de carrellement sur le sol, ni de crépi aux murs, ni d'enduit aux cloisons. On enduira, on carrellera, on plafonnera plus tard. En attendant on emménage, on s'installe.

Telle quelle, à moitié nue, ouverte à tous les vents, la maison sera plus chaude, à nos gens, plus cordiale que le logis étranger depuis longtemps quitté par leur désir.

Depuis le matin, ils travaillent à charrier, à caser leurs pauvres meubles : l'armoire de mariage et la commode, et le lit et la pincée de linge, et le miroir à la croisée pour la barbe du dimanche.

Un coup de balai maintenant, et vite le pot-au-feu dans l'âtre.

Par la porte ouverte, je vois la flambée du fagot et du rose en reflets comme de la joie sur les figures... Le fagot flambe et la fumée monte joyeuse, la première fumée! Elle monte avec la solennité d'un rite dans l'or pâle du crépuscule.

Montauban, 12 octobre.

MUSIQUE MILITAIRE.

Jeudi, deux heures; la musique militaire joue dans le jardin public, et personne pour l'entendre. Il a plu tout ce matin; il y a des flaques d'eau qui tremblent dans les allées et des feuilles mortes qui pourrissent dans les pelouses. Personne...

Des passants se hâtent, le col du pardessus relevé; des collégiens en tenue, deux par deux, défilent au grand pas. Il pleut maintenant. De l'obscurité descend des branches qui pleurent. Et la musique continue. C'est un air de polka bien rythmé, brutal. Seul public, public obligé, les gardiens se tiennent attentifs autour de la musique. On dirait que la polka les réchauffe, et aussi les cuivres étincelants des cornets à piston et des saxophones, unique flamme de la noire journée.

Toulouse, 17 décembre.

PAUVRESSES.

Ce sont deux pauvresses qui reviennent de l'aumône. Un lourd panier au bras farci de croûtes et de dessertes, elles vont tête basse, traînant la savate au bord du chemin. L'une maigre, décarcassée, avec un bec crochu et un menton à trois poils; l'autre, le ventre en abcès, l'œil clignotant, et la trogne moisie de la donneuse de mauvais conseils.

Elles parlent. Voix d'aumône, nasillardes. Il est question d'un lit à acheter. Un projet. Elles en ont marchandé un d'occasion. Douze francs avec la paillasse et le matelas. Cent sous comptant; le reste à terme, quatre sous par semaine. Elles calculent.

— Encore si nous étions au commencement de l'hiver. L'été, c'est la morte saison; il ne crève pas un riche par semaine!

La vieille parle, et je revois ces horribles troupeaux de mendiants et de mendiantes ameutés à

la porte des maisons mortuaires de chez nous. C'est l'usage; l'honneur exige qu'il en vienne un très grand nombre, et si cette racaille se querelle, cela ne va que mieux; c'est un bel enterrement.

Montauban, 2 juillet.

RENCONTRE.

Sur le boulevard, un jeudi; deux bandes d'en fants, deux orphelinats passent en sens inverse, se croisent; garçonnets d'un côté, fillettes de l'autre; costumes pauvres : robe marron avec des guimpes blanches et des coiffes antiques pour les filles; blouses bleu foncé et béret bleu pour les garçons. Les filles sont conduites par des sœurs grises, les garçons par des prêtres. Au moment où les pensionnats défilent coude à coude, un des garçons hésite, fait un pas hors des rangs vers une des fillettes qui se retourne et trébuche, n'osant pas s'arrêter. Puis, comme si leurs regards les attiraient invinciblement l'un vers l'autre, le frère et la sœur se rejoignent, s'étreignent et, sans s'être dit un seul mot, se séparent.

Et pendant qu'ils reprennent leur place à la file, ceux qui les conduisent, la religieuse, le prêtre, gravement, se saluent.

Montauban, 20 octobre.

PÊCHE A LA LIGNE.

Dimanche, au bord de la Garonne, un peu au-dessous de l'Embouchure. Sous le ciel bas, dans l'air glacé, la rivière fuit, brusque, bientôt disparue en aval dans une montée de brume noire. Au milieu, en plein courant, une barque est arrêtée, une barque étroite, effilée, pointue des deux bouts : un *garrabot*. Sur la barque deux figures se tiennent immobiles, deux cabans avec le capuchon baissé. Un des cabans tient un roseau; il pêche; long roseau, longue ligne flottante qu'il faut relever de minute en minute, jusqu'à ce qu'elle soit tendue de nouveau par le courant. L'autre est assis; plié en deux, le menton dans la main, il regarde. Chaque minute c'est la même manœuvre et le même résultat. Rien de pris. Et sans doute les deux pêcheurs sont là depuis

l'aube, les mains offertes à l'onglée, le nez au vent de bise. Ils espèrent. Quand l'un des deux ne peut plus serrer le roseau, l'autre le remplace. Et ce sera ainsi jusqu'au soir.

Ce ne sont pas des pêcheurs de profession.

Ils pêchent pour leur plaisir.

Toulouse, 23 janvier.

EN SEMAINE SAINTE.

A Saint-Étienne, le dimanche des Rameaux, à la grand'messe.

Devant nous, au delà des balustres de marbre rouge du banc de communion, c'est le sanctuaire en hémicycle, l'autel, et au-dessus de l'autel, l'énorme retable ; toute une architecture pyramidante : des portiques, des niches, des colonnes, des entablements, des frises, des volutes ; ornements sur ornements ; une profusion de coquilles et de guirlandes, une cascade d'anges, des grands, des petits, des moyens, en cariatides, en porte-écussons, en porte-cartouches. Deux figures

ailées, au sommet, se penchent en équilibre de danseurs, des palmes dans les mains.

Mais le motif central, le bas-relief qui représente la lapidation de saint Étienne est voilé d'une serge violette; drapées aussi les croix et les statues; le dénuement liturgique du carême éteint la somptuosité, la vie gesticulante du décor. Au-dessus seulement, à travers le lacis des nervures, monte comme un ciel d'aube ou de crépuscule, la flambée violente, ou la pâleur recueillie des vitraux...

Personne encore dans le sanctuaire, personne dans le chœur. Sur une table drapée de violet, à gauche de l'autel, des rameaux d'olivier font un tas de verdure grise d'où s'élance, en courbe solennelle, une longue palme emmanchée de velours rouge.

Les séminaristes arrivent, deux par deux, graves sous la blancheur empesée des surplis. Après eux, un par un, ce sont les chanoines, reconnaissables à leur camail liseré de rouge : un défilé de vieilles têtes d'argent, de figures poupines et fleuries, et d'autres, à la suite, émaciées, creusées, transparentes.

Neuf heures sonnent. L'office commence. Les

chantres psalmodient des versets de psaumes, des stances d'hymnes sur deux tons alternés. A l'antienne, ce sont les soprani des enfants de chœur, des voix grêles, aiguës qui fusent vers la voûte.

Puis, sur une invitation de la cloche, le cortège de la messe fait son entrée dans le chœur, gravit les marches du sanctuaire. A mesure qu'ils arrivent, les officiants se groupent, prennent place selon leur dignité et leur fonction. Le cardinal archevêque est le centre de l'action liturgique. C'est un grand vieillard rose et blanc, avec une figure solennelle, un peu éteinte... Une nuée d'acolytes l'entourent, le servent : maître des cérémonies, assistants, diacre et sous-diacre, clercs en petit collet, valet de chambre en culotte courte, et des noirs, et des blancs et des violets. Tout ce monde évolue gravement, s'agenouille, se prosterne devant Son Éminence ; des mains se tendent vers lui, préviennent ses gestes, le coiffent, le décoiffent, l'habillent et le déshabillent ; il y a le porte-bougeoir, le porte-missel, le porte-aiguière, le porte-crosse, le porte-croix, le porte-coussin, le porte-mitre. Le cardinal est là comme une idole, accablé sous le poids et la complication

des ornements archiépiscopaux. Il y en a de rechange pour chacune des cérémonies : deux mitres, une en or, l'autre en argent, et à certains moments, remplaçant la mitre, la barrette, la calotte rouge... Un détail curieux : les souliers de satin blanc, qui se découvrent au moment où le cardinal descend du trône pontifical ; c'est comme une élégance suprême, une chaussure de cour, de cour céleste.

La cérémonie a commencé.

Un hosanna part en antienne avec des notes de splendeur, des évocations de palmes, de verdure triomphale. C'est le rameau d'olivier au bec de la colombe, c'est la palme de la victoire gagnée par Jésus sur le prince de la mort. Les fraîches images, les ingénus symboles s'épanouissent à flots sur les lèvres de l'officiant écarlate qui allonge sa main tremblante pour bénir les rameaux. La distribution faite, la procession descend du sanctuaire. Une palme ou un rameau en main, le long cortège traverse le chœur, s'allonge dans la nef ; on dirait une forêt qui marche.

La procession sort, les portes se ferment ; et, dans le silence de l'église vide, montent avec des éclats de fifres les voix des enfants de chœur

restés dans la nef... Dialogue étrange, adjurations symboliques, sommations implorantes...

La divine comédie s'achève.

Les portes se rouvrent, un flot de lumière vraie, de lumière grise de la rue, se mêle aux poussières mystiques, aux volutes bleues de l'encens.



Jeudi saint; la visite aux tombeaux. Ce sont les reposoirs de fleurs où se réfugie, exilée pendant deux jours de l'autel, la divine Eucharistie. Chaque église, chaque chapelle de couvent a dressé son monument de verdure et de cierges. Les lamentations des infirmes et des pauvres montent du seuil enténébré des porches et, à l'intérieur, les sollicitations des quêteurs et des quêteuses, le tintement des gros sous et des piécettes dans les plateaux d'étain tendus pour l'aumône, guident les pas des curieux et des pèlerins...

Nous commençons par le Carmel. Très étrange et concordante monotonie de l'avenue, dépouillée, aride, entre deux murs très hauts, qui fait à la

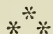
chapelle comme un seuil de désert... Au bout, l'accueil sévère d'un haut perron prépare à l'aspect de la chapelle toute en hauteur, avec sa coupole orientale et son unique statue du prophète Élie emporté dans un geste d'élan, d'ascension violente vers le ciel.

Au Refuge. Un couvent neuf, inachevé; de longs corridors, des cloîtres nus, des murs sans enduit; la chapelle, elle-même, est presque vide, et plus vide encore le sanctuaire : un autel tout seul, sans une stalle, sans un siège autour, sans rien qui annonce une présence humaine... Les fidèles sont là cependant, mais invisibles, cachés derrière trois immenses grilles en cintre surbaissé qui s'ouvrent des trois côtés du sanctuaire... Celle du fond, à mailles plus larges, laisse voir la profondeur d'une seconde chapelle, et à l'autre bout de cette chapelle, agenouillées à une vague tribune, des figures blanches, immobiles de religieuses.

Chez les sœurs de Notre-Dame, les voiles violets autour des statues s'atténuent en gazes légères, et ces gazes, de nuance très tendre,

moulent les formes, les gestes des saints et des saintes en terre cuite. Il semble qu'à travers ces transparences les gestes soient plus mignards, les statues de couleurs plus fades.

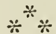
Mais les sœurs de l'Espérance nous offrent le chef-d'œuvre du joli. C'est une toute mignonne chapelle, blanc et or, les murs drapés de mousseline pailletée, fleurie de bouquets d'or; de sveltes banderoles, des écussons et des devises flottent; et le décor léger, virginal, s'enferme entre deux palmiers artificiels, deux arbres en or, annonciateurs chimériques de ce tombeau pour demoiselles riches.



Le *Stabat* à Saint-Jérôme. Un escalier dérobé, un couloir poudreux, encombré d'accessoires. J'entre dans une loge. En face, de l'autre côté de la salle, d'autres loges s'ouvrent sur le pourtour en hémicycle d'une salle très ornée, décorée en style Louis XVI. Entre les pilastres engagés, ce sont des attributs en relief, des figures minces, des poses alanguies, drapées de tuniques et de peplos antiques... Je me penche au bord de la

loge. Le théâtre est une église : deux salles, d'inégales dimensions, cintrées toutes les deux en forme de guitare. La plus étroite sert de chœur, la plus large de nef. La chaire est entre les deux, et en face de la chaire, le banc des marguilliers fait comme une avant-scène. Le tombeau est à l'entrée, sous l'orgue; des draperies rouge, blanc et or ; un autel échafaudé, très haut, couvert de fleurs et de lumières; un crucifix couché en long devant l'autel. C'est la mise en scène du *Stabat*.

Huit heures. Le clergé fait son entrée; courte oraison : un signe de croix, c'est fini. Et le concert commence. Je reconnais l'*Inflammatus* de G. Salvaire, que chante une mondaine quasi professionnelle. A la fin de la stance sur le point d'orgue, frisson léger du public; on s'étonne de ne pas entendre le bruit des applaudissements.



Vendredi saint. Traversé le Boulingrin plein de soleil; les ormeaux en fleur font une ombre maigre, persillée, sur les allées blanches. Autour du jet d'eau, des jacinthes épanouies d'hier en-

voient une odeur tiède, capiteuse. Des bébés et des nounous aspirent la douceur printanière... La joie de vivre éclate dans les pépiements des moineaux, dans la cadence des rondes enfantines... Sur la place Saint-Étienne, le clocher de brique et son léger campanile se revêtent de cette transparence rose qui est comme la nuance juste du bonheur.

Je franchis la porte de la cathédrale et tout change... Des rideaux gris, pareils à des toiles d'araignée, éteignent la flambée des rosaces, des verrières; et, en accord avec la grisaille des draperies, avec la grisaille de la lumière, c'est dans le chœur, la récitation lente, monotone de l'office des ténèbres. Toujours la même note, et, à la fin de chaque verset, une chute-brève comme le tintement d'un glas. Le sanctuaire est vide, rien qu'un chandelier triangulaire et son maigre éclairage d'une tristesse qui s'aggrave de quart d'heure en quart d'heure, à mesure que le prêtre éteint les cierges. Ils meurent l'un après l'autre. C'est comme une veillée de mort, une descente au sépulcre. Un seul cierge reste allumé au sommet du triangle. Le prêtre le cache un moment derrière l'autel, puis le rapporte.

Et pendant cette agonie lente des lumières et des voix, dans l'ombre épaissie des bas côtés, glisse le peuple muet des dévotes. C'est l'heure des chemins de croix, des confessions. Des grisettes en cheveux, des mondaines en toilettes appropriées, s'agenouillent, se prosternent de pilier en pilier...

Une dame d'âge, de dévotion confortable, fait suivre son prie-Dieu, se laisse aller dans le moelleux d'un coussin. Plus loin, c'est une fille du peuple, une figure pâle, ardente, toute en regards... Elle va d'une station à l'autre le corps abandonné, les mains jointes très bas, le menton dans la poitrine, dans une attitude de pénitence excessive comme on en voit aux saints et aux saintes des vitraux.

Toulouse, 25 mars-2 avril.

HEURES DE CAMPAGNE

HEURES DE CAMPAGNE

JULITE.

Secoue-toi, Julite, petite Julite de Fontblanque! La plume du lit est chaude, et dans le pré l'herbe est si fraîche, l'herbe nouvelle! Secoue-toi! Ce n'est pas ton miroir qui brille dans l'obscur de la chambre; c'est le soleil déjà haut qui te fait signe à travers la fente du volet.

Lève-toi, Julite, petite Julite de Fontblanque!

Regarde! L'érable, devant ta porte, se hâte de fleurir. Hier encore il était aride et noir, et maintenant le voilà couronné d'or comme un jeune roi. Et les pêchers, les pruniers, regarde le joli travail qu'ils ont fait depuis hier! Regarde les belles guirlandes neuves, les guirlandes blanches, les guirlandes roses, nouées aux branches du verger!

Printemps des filles, printemps des fleurs, la saison du bonheur est brève, Julite, petite Julite de Fontblanque! Dépêche-toi, lace tes souliers, croise le fichu d'indienne sur ta poitrine. Descends! Le printemps s'avance. Vois! La lune est mince, là-haut, dans le ciel tendre, la vieille lune d'avril. Déjà tes pieds, au bord du chemin, écrasent des violettes mortes, et voici s'allumer à la crête des murs le flambeau nuptial des iris.

Dépêche-toi! la saison t'appelle, Julite, petite Julite de Fontblanque!

Descends! Ton tour est venu d'entrer dans la danse, de sauter au bras du danseur.

Dépêche-toi! L'an dernier, c'était Bièbe d'Escalas et Marie des Brugues. Oh! comme elles ont sauté, comme elles ont tourné, t'en souviens-tu? Et maintenant Bièbe est mariée et Marie est toute pâle d'avoir perdu son amoureux. C'est ton tour, Julite.

Écoute ce que te dit la chouette au fond du verger, écoute ce que te conseille l'odeur des lilas. Dépêche-toi! la saison t'appelle, Julite, petite Julite de Fontblanque!

Après les anémones, les iris; après Julite, Janon des Boscarles. Pointue et frêle comme un

bourgeon d'avril, elle pousse, elle s'étire, la petite Janon; curieuse, elle écoute la musique de la danse; elle bat la mesure du pied, elle retrousse la jupe, prête à danser à son tour.

Dépêche-toi, Julite! Le printemps est court, la mort est prompte. Ne fais pas comme celles qui meurent si tristes de n'avoir pas aimé. Pense à Zabeth, pense à Lise, pense à leurs regrets maintenant, quand la chouette appelle, mystérieuse, au fond du clos noir, sous les cyprès.

Dépêche-toi, Julite! Déjà les sureaux boutonnent, prêts à fleurir, déjà la grive chante au bois de l'Albergue. Vite, lace tes souliers, croise ton fichu d'indienne sur ta poitrine. Descends! Quelqu'un passe; tu sais bien qui. Il passe lentement; il se retourne, le visage levé vers ta fenêtre. Ne le fais pas languir, Julite, petite Julite de Fontblanque.

JARDIN DE PAYSAN.

Ce sont deux pieds de giroflées en fleur au bord du mur en pisé d'une maison de paysan. Le

mur est ancien, doré de hâle; les giroflées d'un jaune marbré s'épanouissent avec des tons de jaspe somptueux et frais... Au-dessus se tord le bois râpeux d'une treille sans feuilles, et plus haut, festonnée, légère, l'ombre portée du toit de tuiles rouges. Devant, c'est le jardin : quatre carrés avec des poiriers en bordure.

Dans un carré, de l'ail déjà haut; dans l'autre, des choux grainés; dans le troisième, des petits pois en rame, les fleurs comme des papillons blancs posés le long de la tige.

Le dernier carré est travaillé de frais, la terre ameublie, en poussière blonde. Une femme est penchée dessus; elle sème, une à une, très soigneuse, des graines de haricots rouges. Un enfant est accroupi près d'elle dans l'allée; un tout petit, pieds nus, tête nue, un chiffon de robe sur la peau. Il se tient là, immobile, avec un sourire épais dans une grosse face paisible, et il serre fortement, avidement, comme une proie, un petit bouquet de giroflées que les abeilles, en quête de nourriture, viennent butiner dans sa main.

Montauban, 5 avril.

ROSSIGNOL D'ÉTÉ.

Je l'avais vu rôder, petite âme inquiète, au bord des lilas, au fond du jardin : une apparition brusque, sautillante, à la lisière d'un massif, une fuite rapide avec un brin d'herbe, un duvet au bec. Il bâtissait son nid. Muet encore ou presque; un cri seulement, un rauquement de la gorge, comme un coup d'archet pour essayer les cordes.

Avril finissait cependant : les lilas fanés se décomposaient en fumée bleue; l'odeur vanillée des iris montait des plates-bandes. Et, de loin, des fourrés de saules, au bord de la rivière, s'élançaient, passionnées, triomphales, des voix de rossignols.

Il les écoutait sans doute, il s'exaltait à les entendre. Il ne leur répondait pas; il attendait. Il attendait l'émotion plus forte, plus pressante, il attendait l'heure favorable, le silence nocturne où la voix s'étend, se prolonge sans obstacle.

Il était tard, près de minuit, quand il a com-

mencé. J'étais là. Oh! l'admirable artiste! Il hésitait d'abord, il s'arrêtait, étonné de son chant, de ce qui sortait de lui, du mystère de cette voix profonde qui s'en allait vers les solitudes.

Puis il s'animait, il s'enhardissait peu à peu ; il filait un son, battait un trille, gargarisait une roulade. La roulade manquée ou le trille, il recommençait; et c'était un travail scrupuleux et enivré, un apprentissage d'une minute où l'artiste affranchi triomphait du premier coup, sans effort.

D'elles-mêmes, ses tentatives s'ordonnaient, se composaient; de son âme ingénue la mélodie partait, ardente annonciatrice du bonheur, montait en fusée de feu vers les palpitantes étoiles.

Je l'ai entendu deux mois plus tard, le rossignol du jardin.

C'était au bord des lilas défleuris, par une soirée de lune, chaude, assoupie, languissante. Les grillons, depuis quelques nuits déjà, ne chantaient plus dans les prés; les courtilières ne chantaient pas encore. Un vent brûlant passait, tombait, à lentes haleinées. Et, quand le souffle était tombé, une lassitude planait, une torpeur morte où s'a-

néantissaient les êtres et les choses, les feuillages inertes, les fleurs exténuées et la lune elle-même, une lune déclinante qui n'avait plus, semblait-il, la force d'éclairer.

Était-ce la lune malade et la moiteur de l'air? était-ce la maturité un peu lourde et presque brutale de la saison estivale ? il faisait triste, cette nuit-là, dans mon cœur.

Le rossignol, alors, se mit à chanter. Il y avait plus d'un mois qu'il se taisait, et ce fut un événement.

Mais que triste, au bout d'un moment, que changée d'âme et de timbre, me parut la voix du chanteur !

Oh ! les fusées en deuil, les roulades comme des pluies de larmes, les trilles pareils à des frissons de fièvre ; et des hésitations à tout coup, des chutes brusques au lieu du triomphant point d'orgue !...

Évidemment il chantait par devoir, sans élan. Pour l'espoir d'un second nid, sans doute : la première couvée avait été détruite avant l'heure; et, sans qu'il s'en doutât, c'était sa saison d'aimer manquée qu'il soupirait en appelant un nouvel amour.

Appel sans écho, répété deux ou trois fois encore, plus faible chaque fois et à de plus longs intervalles.

Puis il se tut; et, ni ce soir-là ni le lendemain, je n'entendis la chanson, la chanson triste du rossignol d'été.

CLAIR DE LUNE EN FORÊT.

En forêt, la nuit, sous la lune.

La route descend en longue spirale, et je ne sais pas où finit la forêt, je ne sais pas où va la route.

Le peuple muet des arbres est rangé au bord, tassé comme pour un spectacle sur les gradins obscurs de la montagne. Leurs fûts droits, élancés, se touchent presque; il y en a tant; ils sont si toufflus, si hauts; il semble qu'ils vont m'étouffer.

Je suis seul. Penchée au bord de la forêt, la lune me regarde.

Nuit noire en bas, sous la futaie, plus noire à cause des rayons brisés qui font çà et là à terre comme des lacs, des ruisseaux de clarté!...

Le silence est inquiétant. Il déforme les bruits légers qui viennent jusqu'à moi, leur donne une signification, une vie presque effrayante. Le vent parle à travers les feuilles, le ruisseau sanglote dans l'herbe. Et c'est comme une vraie voix, comme de vrais sanglots.

Mais sur ces musiques de rêve, tout à coup un cri résonne, un cri de colère qui se répète, se prolonge violemment en fanfare. C'est une claironnée de coq, mais une claironnée en deuil, une voix d'épouvante au lieu de l'alerte sonnerie, annonciatrice de la lumière... La mort plane. Des fuites effarées, des battements d'ailes dans les fourrés, au bord du chemin, précèdent d'un bruit de déroute l'arrivée du prince des ténèbres, de la bête de proie dont les ailes ouatées, silencieuses, frôlent la cime des taillis...

Encore une fanfare, encore la plainte étouffée d'une agonie lointaine. Le grand-duc est passé.

Le silence règne de nouveau; de nouveau soupirent les musiques de l'eau dans la mousse, du vent dans les feuilles...

Mais où est-il ce ruisseau qui depuis un moment déjà chante en contre-bas de la route? J'ai beau me pencher, regarder; je ne vois rien. L'herbe

le cache sans doute et le bruit qu'il fait est si faible qu'il se perd à tout moment, comme si l'eau s'arrêtait de couler... Non, il est là; je le touche maintenant; toute l'eau qui court, je la tiens barrée un moment, prise dans le creux de ma main. La source ne doit pas être loin; je remonte. J'avance à tâtons sous la futaie plus épaisse, à travers les broussailles et les ronces. Et de nouveau le bruit cesse.

Cette fois, j'ai dépassé la source.

Il faut pour la trouver que je revienne sur mes pas, que je me baisse pour écarter les plantes et les feuilles qui m'empêchaient de la voir. Elle m'apparaît alors. Délivrée du noir cachot de l'ombre, elle sourit ingénue et glorieuse sous la pluie de diamants que lui jette d'en haut à travers les branches la lune épanouie.

AMANDIERS EN FLEUR.

Les merles flûtent depuis ce matin dans la prairie, les grives se poursuivent à travers les

peupliers, au bord de l'eau. De la joie monte, s'épand, gagne de proche en proche.

Au ciel, d'un bleu tendre, les nuées s'espacent, floconneuses; toutes avec ce joli rebrousse-poil, cette mèche en l'air, qui est comme le coup de pouce de l'autan.

Il ne souffle pas encore, et c'est lui déjà; c'est la douceur de son haleine, c'est la beauté de sa lumière.

La vie remue; d'un geste lent, qui s'éveille, elle crève la défroque usée de l'hiver.

Les écorces des peupliers luisent, amollies par la montée de la sève; les cimes des ormeaux s'alourdissent de chatons roses; les sureaux, plus hardis, déplient leurs premières feuilles.

Et des odeurs flottent.

Les blés sentent bon l'herbe fraîche; des violettes exhalent leur petite âme au bord d'un taillis...

J'ai quitté la prairie, j'ai pris le sentier des vignes.

Là, c'est encore toute la rigidité de la saison mauvaise. La terre est rugueuse, compacte; les souches râpeuses ont l'air de racines mortes; et,

au-dessus, couronnant l'enceinte des échalas et des ceps mutilés, la garenne s'étage, sévère, avec des nids en loques à la cime des chênes, et, comme un sourire triste, enguirlandées aux buissons, les houppes blanches de la clématite défunte.

Tristesse! Des branches gisent à terre vidées de leur substance, la peau flasque comme des serpents morts, et, sur nos têtes, les feuilles, les dernières, usées jusqu'à la trame, rendent, agitées par l'autan qui se lève, une musique légère, un bruit de soie fripée, un bruit élégant et funèbre...

Mais déjà, sur la pente opposée, à l'abri du nord, les amandiers commencent à fleurir : quelques fleurs seulement et toutes au haut de l'arbre. Oh! cette floraison des amandiers, si timide, si expressive! Avec leur joli bouquet blanc, porté en l'air, ils sont les coureurs ingénus qui précèdent le somptueux cortège.

Le printemps est là; le printemps arrive.

L'ÉGLANTINE.

C'était une églantine pieuse, une âme vraiment mystique. A la première clarté du jour, pendant que ses sœurs rêvaient encore, engourdies et repliées sur leurs tiges, elle commençait d'entr'ouvrir délicatement ses pétales et d'envoyer ses parfums vers le ciel; — ce qui est la manière de prier des églantines.

Et, le soir, aussi longtemps qu'elle pouvait entendre passer, comme un frisson sur l'herbe, les vibrations de l'*Angelus,* elle continuait à prier et à sentir bon.

C'était une âme pure, sans ombre de coquetterie. Elle ne se mirait pas dans les gouttes de rosée, elle ne se pâmait pas sous le regard des papillons. Ses amis étaient quelques bêtes à bon Dieu et une mante religieuse tout émaciée et réduite à rien par les mortifications.

L'églantine pensait souvent à la mort. Non qu'elle en eût peur : la mort des fleurs est si

douce ! une langueur suprême, une chute lente dans le vide... Ce qui faisait frissonner l'églantine, c'était la crainte de tomber dans la mare qui croupissait au-dessous d'elle et de devenir la proie des salamandres et des crapauds.

— Mon Dieu ! soupirait-elle, faites que je meure loin d'ici !

Et Dieu l'exauça.

Vers la fin de juin, comme elle achevait de se décolorer et de se flétrir, vint un petit enfant — était-ce un enfant ou un ange ? — blond, rose, en tunique blanche brodée de fleurs.

Il cueillit la mourante et la mit avec d'autres églantines dans une corbeille garnie de dentelles, qu'il portait pendue au cou par un ruban violet.

Puis l'enfant et la corbeille s'en allèrent à la ville, où ils devaient figurer dans le cortège de la Fête-Dieu.

Il y avait là, sur une grande place, d'autres petits enfants déguisés en anges et des jeunes filles vêtues de blanc, et des bannières bleues et des bannières rouges ; et les bannières, les jeunes filles, les enfants déguisés en anges entraient, se perdaient dans la vieille, dans l'immense cathé-

drale, qui se dressait, grande ouverte, en plein soleil, bruissante et bourdonnante, pleine du carillon des cloches et des rumeurs de l'orgue qui grondait sous les voûtes.

La procession sortit enfin; le cortège déroula ses ondes d'or et d'argent sur les marbres du parvis.

Et, presque aussitôt, effeuillée entre les doigts de l'enfant, l'églantine s'éparpilla en l'air; elle entrevit, à travers la vapeur bleue de l'encens, le Dieu qui venait vers elle, porté sous le dais écarlate, dans le rayonnement de l'ostensoir.

Et son âme, son âme d'églantine pieuse, s'en alla extasiée, tandis que ses pétales retombaient en pluie molle, mêlés pour y mourir à la jonchée triomphale des lis et des romarins.

L'ÉCLUSE.

Au bord du Lot, en haut de l'étroite vallée qui remonte vers les solitudes du Rouergue.

Des montagnes sévères, noires de châtaigniers

à l'aspect du nord, égayées au levant de vignobles et de hameaux aux toits rouges, accompagnent la rivière qui se déroule avec ampleur.

A des endroits, la vallée s'élargit ; des ruisseaux précipités des pentes rocheuses nourrissent des prés encadrés de vieux arbres ; des noyers se penchent sur les cultures ; des luzernières, des blés, des seigles en épis, s'espacent sous le ciel ; et adossée à la montagne, l'ardoise d'un clocher bleuit dans le lointain.

Tout cela très calme : la campagne silencieuse, la rivière lente.

En avant, en arrière, la large nappe s'étale d'un seul morceau, et sur cette coulée d'eau paresseuse, des hirondelles toujours montent, toujours descendent, les ailes étendues, avec la régularité de ces flèches empennées qu'on voit sur les plans coloriés des fleuves, où elles figurent l'amont et l'aval.

Le chemin de halage, verdi d'herbes, ne porte aucune trace du passage des chevaux, à peine une foulée au bord dans les menthes, un raccourci de piéton. Les saules livrés à eux-mêmes, oubliés par l'émondeur, ont poussé de droite, de gauche, sans souci du niveau officiel. Puis c'est

une coupure qui s'ouvre, un éboulement du talus qui, faute d'entretien, s'est laissé aller dans la rivière.

Il y a longtemps, sans doute, que la navigation est interrompue par ici, bien longtemps.

Et cependant, voici au bout d'une levée de pierre le terre-plein d'une écluse qui se carre; la maison de l'éclusier un peu plus loin sort des arbres, et, tendue d'un bord à l'autre bord comme la trame d'un métier, la chaussée tisse sans fin ses flocons de mousseline blanche.

Un joli endroit de solitude. Qui sait depuis quand les lourds vantaux de chêne de l'écluse n'ont pas joué dans leurs gonds?

L'araignée file sa toile à l'angle des poutrelles, et des chapelets d'herbes, des rameaux, des brins de foin tombés au long des berges, se sont amassés au devant des portes, tandis que des mousses indéfiniment accrues ont changé en prairie la nappe du radier.

La maison elle aussi a l'air de dormir; l'éclusier est absent; les pigeons s'ébattent en liberté sur les corniches, et des bandes de loriots pillent effrontément les groseilliers et les figues-fleurs... Tout au bout de l'allée droite qui va de l'écluse à

la maison, blanche sur le portail vert une grande affiche administrative porte en tête ce mot qui explique tout : chômage.

Chômage! le mot saute aux yeux avec son accent circonflexe paresseusement allongé dessus : chômage! Un mot terrible quelquefois, cruellement expressif, mais qui, dans ce gai paysage, sur ce portail rustique, ne fait qu'éveiller d'aimables idées de vacances, de flâneries permises, de repos administratif.

Heureux éclusier!

Accoudé à la claie d'un champ, sans doute, il s'amuse à voir les faucheurs aller et venir sous le soleil, ou bien, assis jambes pendantes sur le quai de son écluse, il pêche tranquillement à la ligne en regardant couler l'eau.

Entre Viviez et Capdenac, 23 juin.

AUTRE ÉCLUSE.

I

Plus d'une fois, l'été, j'ai fait ce rêve d'habiter une maison d'écluse au bord du canal.

Il doit faire si bon là-bas!

De loin, à voir sortir de la plaine poudreuse la ligne bleue de la levée, à voir le pignon blanc de la maison émerger des ramures, on a comme un avant-goût de fraîcheur.

On approche et déjà l'odeur des menthes vous arrive; l'épilobe, la renouée, l'armoise, tout un bouquet de plantes à tige bien nourrie, à fleurs vivement colorées, monte du fossé vaseux, tandis que les liserons çà et là suspendent leurs cornets humides aux pousses tendres des saules-nains et des osiers.

Encore un pas, l'ombre vous investit; une belle nappe d'ombre versée de haut par une triple rangée de peupliers, d'ormeaux et de frênes étagés au penchant des talus et dont les plus voisins frôlent de leurs branches la façade aux contrevents verts.

Rien de gai comme la découpure de ces feuilles qui joue sur le crépi du mur, aussi net, aussi pur qu'un linge lessivé en train de sécher à l'air; rien de frais comme le bruit d'eau qui vient de l'écluse, le grésillement des sources qui naissent aux fentes des portes et fuient en minuscules cascatelles, épanchées dans la vasque resplendissante

du bassin ; rien d'heureux, d'épanoui comme la vie de l'éclusier qui flâne, en manches de chemise, du canal à la maison, le filet à l'épaule, la ligne ou l'arrosoir à la main.

II

Tout le monde s'y plaît à l'écluse, tout s'y délecte, tout y prospère ; plantes, bêtes et gens, tout y vit en joie et en santé. Les pigeons de l'écluse ont une façon à eux de roucouler plus amoureuse que les autres, et les hirondelles nichées là-haut, au galetas, gazouillent si vivement au petit jour ! — « Allons, paresseux, debout, chantent-elles. Si tu savais comme c'est joli ; viens voir ! »

Et c'est joli, en effet, le ruban d'eau qui fuit entre les verdures, entre les joncs qui crèvent de leurs fines pointes les vapeurs légères du matin. Les arbres mouillés frissonnent doucement, et, sur la nappe limpide, toute rosée d'aurore, des éclairs s'allument, des cercles courent, soulevés par les ébats des poissons. Sièges, barbillons et

cabots, la menuaille s'amuse, et c'est chaque fois, l'espace d'une seconde, une flamme d'argent qui saute avec le frétillement, le coup de fouet prolongé des écailles battant l'eau : frrt...

Cependant la façade remue, les contrevents s'ouvrent, l'éclusier descend.

Et, vite, à l'arrosage; à pleins seaux, à pleines comportes; en veux-tu? en voilà; une ondée, une cascade, un déluge. Au potager, au jardinet, l'eau ruisselle, et l'on entend avec le glougloutement de l'arrosoir qui se vide, avec le raclement de la sébile de bois écorchant les douves, la pluie qui glisse sur les feuilles, le frémissement des plantes qui boivent, pâmées sous l'averse.

III

Et les vrilles s'allongent, les hampes s'étirent, les corolles se dilatent; une joie monte à la peau lustrée des œillets rouges et des roses trémières, tandis que les balsamines calmes reposent abreuvées, la chair pénétrée de rayons.

Les parfums en même temps s'éveillent; debout

au seuil de la porte, des lis évaporent leur âme lentement, et d'en bas, du potager, émane l'odeur gourmande des abricots que le soleil va mûrir.

Il monte, le soleil, il monte, il dépasse la tête des arbres, il touche le bord extrême du canal, il mord la raie d'ombre où baigne encore la berge opposée. Il n'est que temps, si l'on a quelque idée de friture, de s'asseoir au bord du talus et de jeter la ligne qui tremble et flotte au reflet de l'eau.

On attend, on épie, immobile ; et tout à coup, grande affaire ! l'image remue, le reflet danse ; une libellule bleue s'est posée au bord du bouchon. Mince et vibrante, les ailes dardées en l'air, elle palpite fixée au liège comme une flèche d'azur.

Mais les ailes s'ouvrent, le bouchon plonge ; une piquée cette fois. C'est d'abord le goujon qui donne, puis la blanchaille : le cabot, la siège, des nageoires roses, des écailles d'argent. Et pendant que le roseau travaille, pendant que les morts et les mourants s'entassent au fond du panier, là-bas, au seuil de la maison, l'éclusière prévenue hache les herbes odorantes, le fenouil, le cerfeuil, le bouquet de la friture...

L'Angélus de midi sonne ; à table, éclusier !

IV

Après déjeuner, par exemple, le soleil gêne un peu; le canal miroite, incendié; l'écluse brûle; la peinture verte des portes s'écaille, le goudron poisse, et dessous, dans la *chambre*, entre les quais fumants, l'eau tiède s'évapore avec des odeurs de mousse sèche, des exhalaisons fades de bain chaud.

Où se cacher? où fuir la chaleur?

Là, pas bien loin, à ce tournant du canal, dans cette marge d'ombre, sur ce talus embaumé de serpolet et de menthe où l'on s'allonge avec la caresse de l'air frais sur le visage et l'azur du ciel dans les yeux...

On s'allonge, on s'assoupit; et brusquement :

— Ohé, l'éclusier, ohé!

Une barque arrive. Le cheval de halage a déjà fait du chemin sur l'autre berge; la corde tire et tout le canal se soulève, flue en un large pli sous la poussée de l'avant qui clapote, zébré de peintures, moiré de clartés vives, de reflets d'eau qui

vont et viennent toujours en danse sur le noir du goudron.

C'est la *Sainte-Catherine,* d'Aurillac, ou la *Marianne,* de Carcassonne; celle-ci est chargée de terres cuites, de pots à fleurs enfilés en cornet l'un dans l'autre, de jarres, de dames-jeannes, de cruchons; celle-là, bondée de futailles en pyramides, qui laissent après elles une odeur d'aigre sur le canal. Et l'une et l'autre, la barquette légère, comme la lourde gabare languedocienne, portent à leur arrière, près de la cage à poulets jaune et bleue et de la cheminée en miniature, la figure toujours joviale du patron, pipe au bec, le corps renversé sur la barre qu'il pousse de l'épaule tranquillement.

— Ohé! l'éclusier!

Vivement, il faut courir à l'écluse, et, sans tarder, jouer du cric. Le guichet s'ouvre, l'eau s'échappe; à ruisseaux d'abord, bientôt à torrents; et ce sont au-dessous, dans le bassin, des gerbes qui s'écroulent, des spirales qui se creusent, des écumes qui dansent, des remous qui tourbillonnent affolés; une vraie tempête entre deux portes; puis la colère s'apaise, l'orage insensiblement retombe au calme et sur la nappe sans rides, par l'ou-

verture des portes rabattues dans l'enclave, la barque s'avance avec des appels de manœuvre, de l'argot de mer qui sonne étrangement là sur ce filet d'eau perdu dans l'immensité des campagnes.

V

Démarre! A peine remplie, la chambre déjà se vide, la seconde écluse s'ouvre, et, un moment enfermée, prise au piège entre les murailles, la barque file, va délivrée avec des holà oh! des hardi là! qui se perdent dans l'éloignement, dans la perspective rétrécie où se rejoignent les verdures.

La barque fuit, et le jour s'en va; les flammes du couchant meurent assoupies dans la limpidité de l'eau plus claire; l'air fraîchit; et, tout à coup, déchirant la première tombée du silence, des coassements montent en roulades sonores des bords du canal; d'autres voix partent en même temps de l'étendue; grillons, courtilières, tous les chanteurs du crépuscule bruissent ensemble,

et leurs musiques se mêlent en une rumeur sourde, qui tantôt s'enfle et tantôt s'abaisse lentement.

Il fait nuit.

GIBOULÉES.

Pluie et soleil. Des nuages courent, légers, d'une blancheur d'ouate ; ils s'épaississent peu à peu, se gonflent, alentis, lourds de chaleur. Puis ils crèvent.

Une averse pour rire, un coup d'arrosoir à fines gouttelettes sur les feuilles, sur les fleurs nouvellement nées. Trois gouttes, et c'est fini; aussi prompte que l'éclaboussure de l'hirondelle ricochant de l'aile au fil de l'eau, l'averse a dis paru.

La pluie s'en est allée; les diamants restent.

Dans l'allée de la vigne, sous la voûte des pêchers et des pruniers en fleur, c'est, semé en l'air, jeté au fin bout des branches, tout le joli scintillement des rivières adamantines, la flambée des grenats et des rubis tressés en guirlandes sur la robe blanche du printemps.

Les joailleries s'éteignent brusquement. Sur le rire étincelant du soleil, c'est de nouveau le rideau tiré d'un nuage. L'air fraîchit, le vent souffle. Autre giboulée. De la neige, cette fois. Oh! pas bien méchante! des flocons espacés qui, dans la bouffée de la bise, se mêlent aux pétales tombés des amandiers en fleur.

Et déjà la neige ne coule plus. C'est maintenant une pincée de grésil, une averse blanche qui tambourine à roulements légers : telle une musique pour un ballet de fées.

Tout est blanc une minute. Comme une jonchée de perles dans le jardin des légendes, le givre se tasse aux plis de l'herbe, au creux des sillons.

Une minute. Et le décor a changé. C'est le soleil, c'est la chaleur, un bien-être où les plantes se dilatent, où les papillons éclosent. Neigeux comme la fleur des pruniers, soufrés comme la fleur du saule, les papillons festonnent, hésitent en l'air, naïfs et frileux, étonnés de vivre...

Les papillons festonnent, les lézards, en des fuites brusques, froissent les feuilles mortes, une couleuvre glisse dans l'herbe sèche, le long d'un talus, des ébats de grenouilles troublent l'eau

épaisse, irisée, qui tiédit au bord de la source.

La chaleur monte.

Une odeur fade de pourriture végétale se lève des fossés vaseux, des ruisseaux obstrués de feuilles et de branches.

La chaleur monte; l'orage menace; le ciel encore une fois s'obscurcit. C'est d'abord une buée grise, laiteuse, comme de la sève en suspension; puis la tache s'épaissit, tourne au noir; et, sur ce noir bleuté, livide, les fleurs paraissent encore plus blanches.

Près de moi, à l'entrée d'un champ de blé, un prunier s'étale, vêtu de blanc jusqu'au bout des branches. Fragile et paisible en ses habits de triomphe, il sourit sous la menace.

Le vent se lève. Brutal, il couche devant lui les jeunes blés, balance l'éventail fleuri des ormeaux. Il approche, et tout à coup, arrachées ensemble, les fleurs trop mûres du prunier s'envolent effrayées, s'éparpillent à terre.

L'arbre est tout noir maintenant.

Et une tristesse me vient à penser que c'est fini, que la plus jeune saison de l'année, la plus charmante, est déjà close.

Oh! cette mort du printemps blanc!

FLI... FLIO...

Fli... flio...

Ce sont deux gouttelettes qui naissent au goulot du robinet en col de cygne.

Elles naissent, elles perlent un moment suspendues et sautent dans la baignoire.

Fli... flio...

L'eau se ride imperceptiblement et tremble dans l'émail, et le frais décor du cabinet de bains, les losanges à la mauresque, les appareils en nickel, la table et son napperon blanc, tout cela tremble aussi, remue doucement au reflet de la baignoire...

Fli... flio...

Le bain est prêt ; j'entends de l'autre côté de la cloison le bruit de rouet de la noria, le coup de collier du cheval qui pousse le manège et la chanson des godets qui se versent l'un après l'autre dans le réservoir.

Et je vois le long corridor aux larges baies

aveuglées de rideaux rouges et le jardinet devant, fleurant l'œillet et la lessive, la claire-voie où sèchent les peignoirs, le jet d'eau qui fuse, les abeilles qui festonnent et l'allée de platanes taillés, noire d'ombre, avec des statues de plâtre encadrées dans des niches de feuillages et quelque chose de vert qui palpite au fond entre deux branches : la rivière !

Fli... flio...

La rivière !

La grande baignoire enfermée dans le frisson des saulaies grises ; la belle eau vivante qui s'étire en fils légers, qui s'élargit en nappes, qui se brise aux graviers, meurtrie à la froideur des cailloux blancs.

La lumière joue dessus ; des paillettes s'allument, des moires dansent, des transparences s'enfoncent, et, en amont, tendue d'une rive à l'autre, comme la trame d'un métier, la chaussée tisse sans fin ses flocons de mousseline.

Fli... flio...

Regardez d'une rive à l'autre le pur cristal qui s'épanche, et, à travers le cristal, les longues mousses qui apparaissent, les madriers, les pieux de chêne noir, toute la vieille armature de la

chaussée lustrée au frottement de la rivière.

L'eau saute et des spirales se creusent, tournent ; on dirait des cornets de verre filé, des sveltes guirlandes de liserons tremblants...

A lentes poussées, les courants descendent, remontent, promenant des chapelets d'herbes, des écumes, le long des îlots d'arène rose qui se soulèvent et affleurent pareils à des épaules de nageurs.

Fli... flio...

Midi !

Bue par les moulins, évaporée, la rivière baisse ; la chaussée gronde à peine, ce n'est plus qu'un filet de voix qui chantonne, un filet d'eau qui frétille.

Puis, rien. Le silence.

L'eau flambe. Un soleil y habite, y roule ses larges écailles de métal blanc.

Fli... flio...

Vite ! en frôlant les libellules vertes raidies, hypnotisées à la pointe des joncs, en poussant du coude le martin-pêcheur qui fuit en dévidant son fil d'azur...

Vite ! en respirant l'odeur des menthes flétries par le soleil...

Vite ! jusqu'aux sources glacées, intarissables, de la rivière.

Déjà l'eau froide, torrentueuse, court frangée d'écume à l'ombre noire des vergnes et des noisetiers.

Fli... flio...

Ce n'est plus la rivière ; c'est le gave.

Couleur d'or, couleur d'argent, couleur des pierres minières de la montagne, on dirait que l'eau coule sur un lit de joyaux.

L'eau coule, et une fraîcheur monte de la vallée ruisselante de sources.

Elles naissent aux pentes des herbages, elles suintent aux cassures des schistes, elles chantent en courant au bord de la route.

A chaque pas ce sont des vannes qui s'ouvrent, des canaux qui jaillissent, des rigoles qui débordent.

Des morceaux de prairie inondée luisent au soleil, des ardoises bleuissent à travers des pommeraies vertes...

L'air flotte, vaporeux, chargé d'une innocente odeur d'étable et de pâturage.

Fli... flio...

La vallée s'assauvagit, se creuse ; le gave affolé

bondit à travers un chaos de rochers en ruine.

C'est la cascade.

Des fleurs, une ancolie, un lis, pleurent au bord, frissonnent, tourmentées, prises de vertige; des sapins cassés, noircis, se penchent...

Dessous, l'abîme : deux murailles à pic et une fumée blanche qui passe, un écroulement d'écume dans du brouillard.

Fli... flio...

Entre les pins rouges, par-dessus l'épaule des granits, du bleu remue, une goutte d'azur s'étale; le lac!

Autour, des pics décharnés, des champs de pierre peuplés de rhododendrons et d'iris en fleur.

Du froid tombe d'en haut, des couloirs de neige, des glaciers crevassés de vert; un froid exquis à savourer sous la morsure ardente du soleil!

Un printemps de montagne, fragile et hâtif, un printemps de rêve a commencé d'éclore...

Des gentianes s'ouvrent; des saxifrages roses décorent l'herbe courte des pelouses.

Les gaves sont curieux à voir.

Tout petits, d'un air enfantin, ils échappent

des névés et bondissent sur les pentes en cascatelles frisées, fines comme des toisons d'agneaux.

Fli… flio…

Il ferait bon vivre là, s'emplir les yeux de la froideur des neiges, respirer l'air vierge qui flotte aux fentes du glacier, écouter les fines gouttelettes qui suintent des roches dégelées et tombent lentement.

Fli… flio…

J'écoute et le bruit se rapproche.

Il tinte plus distinct.

Fli… flio…

Hélas ! ce que j'entends, ce n'est pas le bruit des gouttes d'eau tombant des roches, ni la chanson des cascatelles, ni le grondement de la chaussée.

Fli… flio…

Ce que j'entends, c'est le bruit de la cuiller d'argent dans le bol de tisane qu'on m'apporte, pauvre fiévreux tourmenté du rêve de la soif !

DU BLANC ET DU BLEU.

Le long du Tescou ; une journée claire, blanche, toute criblée de rayons. L'air est vif, mais dans la coupure de la rivière, à l'abri du vent, le soleil de midi tiédit l'herbe, révèle les violettes aux creux de la berge. Au fond, l'eau chantonne, abondante, un peu trouble, entre les bordures pâles des vergnes et des peupliers. C'est le tout premier printemps. On ne le voit pas, on le devine, on le flaire. Il se pressent au rajeunissement de l'herbe, au gonflement des menues branches des peupliers. La sève monte; quelques arbres plus avancés portent déjà leurs chenilles rouges; des bourgeons éclatent; les écailles fleurissent l'herbe rase de leur pluie jaune parfumée d'encens. Les violettes foisonnent; il y en a davantage à mesure que je m'éloigne de la ville...

Un buisson d'épine blanche m'arrête; l'épine est en fleur; les branchettes minces sont habil-

lées de blanc, et à travers les fûts des peupliers presque blancs aussi, luisants de sève, blanc sur blanc, le ciel monte, un ciel laiteux, d'une suavité incomparable.

Un éboulis m'oblige à grimper jusqu'au sommet de la berge. De là-haut, un morceau de vallée se découvre ; de jeunes blés très tendres s'étalent bornés par des vignes en pentes, par des bosquets en terrasse...

Une fumée violette court à la cime des ormeaux ; des amandiers boutonnent... Le crépi d'une maison luit comme un bouquet à travers les branches.

Et voici qu'un peu de vent se lève ; un souffle léger qui éparpille à terre les semences des ormeaux, les chenilles des peupliers.

Le jeune blé frémit sous la caresse délicate, et en se courbant, pour la première fois de l'année peut-être — les tiges sont encore si courtes ! — il rend une musique frêle, entendue seulement de tout près, l'oreille au niveau de l'herbe.

Montauban, 21 mars.

SONNERIE DE VÊPRES.

Le calme d'une après-midi de février, à la campagne. Des cloches sonnent les vêpres; on voit le clocher haut perché sur la cime d'un coteau. Plus près, dans une combe humide où les perce-neige font des traînées blanches sur l'herbe irisée par l'hiver, un merle flûte à la lisière d'un bois. Un bruit d'eau vive, la chute sur les cailloux d'un ruisselet printanier, accompagne la musique du merle.

Puis, c'est l'appel prolongé d'un cornet à bouquin, qui vient d'un hameau; à deux ou trois reprises, longuement, la corne envoie son appel; et, dès que la corne s'est tue, tout de suite, une clarinette se fait entendre. Ce sont les jeunes gens de l'endroit qui s'amusent; la corne était pour appeler les filles à la danse, et aussitôt les danseuses arrivées, les voilà qui tournent au son de la clarinette. Et tant qu'il fera jour, la clarinette débitera sans discontinuer les quadrilles et les polkas...

Puis à la nuit tombante, les danseurs feront la conduite à leurs danseuses; deux par deux, ils s'en iront à travers les prairies et les bois, le long des sentiers fleuris de perce-neige.

Varennes, 22 février.

TOMBÉE DE NUIT.

La nuit tombe. L'autan qui souffle depuis le matin a charrié des nuages; ils couvrent maintenant tout le ciel. Le vent s'est calmé. La soirée se fait lourde avec des odeurs errantes, des odeurs chaudes d'herbe mûre, et de chèvrefeuille en fleur...

Nous montons au flanc d'une combe silencieuse où chante un rossignol solitaire...

D'en haut, une vaste étendue de pays se découvre; terre et ciel, tout est cendré, amolli dans une brume diffuse...

La pluie menace; des groupes s'agitent au penchant des combes. L'ombre les enveloppe. De près, on distingue une charrette; des gens se pressent autour avec des gestes rapides, hale-

tants. Ils chargent du foin coupé. La charrette roule sans bruit sur l'herbe fraîche; les bœufs se hâtent vers la maison, vers le lumignon tremblant qui les regarde venir, piqué haut dans l'obscur de la colline.

La charrette est loin, et la maison. Maintenant, c'est devant nous au bord de la route, l'entrée d'une allée de chênes qui descend raide en ligne droite. Si épaisse est l'obscurité qu'il semble en pénétrant là-dessous qu'on entre dans du velours! C'est quelque chose de moelleux et de compact qui s'écarte de vous, à mesure qu'on avance. Une lueur pâlit tout au bout, très loin, comme le reflet qui tremble au fond d'un puits; et sur les côtés, les bordures d'arbres ont des trous plus clairs, des trous comme des yeux qui vous regardent.

Saint-Nauphary, 18 juin.

LES FILS DE LA VIERGE.

Une fée laborieuse les a tissés cette nuit. La terre en est toute vêtue. C'est comme une trame

blanche, à larges mailles, qui flotte à la pointe de l'herbe. A chaque fil, la rosée a suspendu ses colliers de diamants. Des ruisseaux, des rivières de pierreries ont coulé, noyant les prairies et les chaumes.

Puis, le mystère de l'aube s'est fané. La princesse matinale à la robe brodée s'est réfugiée dans l'obscurité des taillis. Les pierreries se sont évaporées : la source des diamants a tari dans un baiser du soleil.

Ce n'est plus maintenant que de la soie, de la soie vivante qui palpite, qui s'effile au moindre souffle.

Sur les rudes labours, sur les chaumes flétris, sur les vignes dépouillées, il flotte, le manteau de beauté, le vêtement illusoire.

La décadence de la saison, l'agonie de l'herbe et des plantes s'enveloppe de cette grâce suprême.

C'est comme un suaire délicat, un linceul précieux sur les choses qui vont mourir.

PRÉSAGE.

Ils sont venus, les corbeaux.

Ils sont venus trois, puis sept, puis cinquante, puis si nombreux que mes yeux, mes pauvres yeux fatigués par l'insomnie nocturne, ne pouvaient plus les compter.

Ils sont venus.

Sur la pâleur matinale de la vitre, à travers l'incertitude des choses qui allaient être, à travers la tristesse de l'aube hiémale et les tourbillons glacés de la neige et les plaintes du vent, rauque d'avoir lamenté toute la nuit, ils sont venus, les corbeaux.

Effaré, je les regardais défiler sur la pâleur un peu jaune de la vitre, effaré de la lumière nouvelle et des mauvais rêves de la fièvre, des mauvais rêves blottis dans l'angle des rideaux.

Je les regardais.

La flamme de la bougie clignotait, hésitait à mourir; le jour rampait, fumait, hésitait à naître.

Le jour rampait, et les branches des ormeaux, fatiguées de plier et de fuir sous le vent, geignaient ainsi que des malades que le délire oblige à se tourner et à se retourner dans leur lit. Et dans le vent, dans la houle des branches, dans les tourbillons de la neige, muets comme une armée en déroute, les corbeaux descendaient.

Où allaient-ils ainsi sous la neige, à travers l'incertitude des choses qui allaient être?

Péniblement, sur l'oreiller écrasé par mes rêves de fiévreux, je me suis soulevé pour les regarder s'en aller, pour être sûr qu'ils s'en allaient vers les lointains du parc.

Tous du même côté, en bande, obéissant au même signe, ils s'en allaient noirs, — oh, si noirs! — à travers les espaces blancs endormis sous la neige.

Ils s'en allaient.

Et comme, satisfait de les avoir vus disparaître, je laissais retomber ma tête sur l'oreiller, ma pauvre tête épuisée par l'insomnie nocturne, en voici un qui revient, un seul. Il revient vers moi. Lentement, lourdement, à travers la neige, il revient; il se perche à la cime d'un ormeau, en face, juste en face de ma croisée.

La branche plie, secouée par la rafale ; la neige croule en pesantes avalanches. Et le corbeau se tient là, immobile. Immobile, il me regarde fixement, il me regarde. Oh ! ce regard du corbeau !

Est-ce la fièvre, est-ce la peur ? mes paupières battent, mes yeux se ferment.

Combien de temps ainsi ?

Quand j'ai rouvert les yeux, la bougie était morte, une clarté froide emplissait la chambre, une clarté froide et blanche comme un reflet de lune. Le corbeau était là, toujours là, perché en face, juste en face de ma fenêtre. Mais il n'était pas seul maintenant.

Comme les merises mûres sur les merisiers, les ormeaux du parc portaient une noire, une hideuse récolte de corbeaux, pendus, vacillants jusqu'au bout des branches. Ils étaient là muets, attentifs, juste en face de ma fenêtre.

Tout à coup, pareil au clairon d'une victoire triste, un croassement a résonné, un long croassement. Un corbeau, alors, s'est détaché de l'arbre, puis un autre à côté, puis tous.

Lentement, lourdement, ils s'en sont allés du même côté; en bande, obéissant au même signe,

ils s'en sont allés, — oh! l'oublier, comment le pourrai-je? — ils s'en sont allés à gauche, tous à main gauche.

DÉSIR DE SOLEIL.

Frileuse, à l'orée du bois, sous la cépée mouillée de brume, la violette s'éveille au premier souffle du matin, frileuse, frissonnante.

La rosée pleure aux branches sans feuilles ; des vapeurs d'un lilas tendre flottent à la pointe de l'herbe ; la violette frissonne... Oh! ce souffle glacé d'avril! ce matin si pâle qui tremble, noyé dans les rosées blanches !

La violette frissonne ; elle ose à peine déplier ses pétales : « Soleil, oh! viens ! soupire-t-elle ; viens ! chéri, bien-aimé soleil ! »

Il vient, le soleil printanier, il monte, il éclate, il jette à poignées ses flèches d'or sur la violette et sur le bois et sur la prairie ; et le bois se met à reverdir, et la prairie s'émaille de fleurs, et la violette, pâmée, boit à plein calice la pluie, l'ardente pluie d'or.

La lumière croît, la lumière flambe. Déjà, à l'orée du bois, les fleurs, les douces fleurs de l'ombre se penchent fatiguées. Comme un troupeau de vierges cloîtrées qu'a surprises l'irruption du plein jour, les stellaires inclinent leur tête pudique, et, timide amoureuse, la pervenche, trop tendre, cache dans l'herbe le regard de ses yeux bleus.

Et la violette aussi se penche accablée; sa tige fléchit, ses couleurs se fanent. Oh ! l'heureuse morte d'amour ! Il ne reste d'elle que le parfum, une âme odorante qui monte vers le soleil.

ARRIÈRE-SAISON.

La douceur humide de cette fin d'automne a trompé les arbres. Quelques-uns se mettent à refleurir. Un prunier, dans l'allée de la vigne, s'est habillé de blanc depuis hier, et, sur l'aubépine, à côté des baies rouges, du « pain d'oiseau » déjà mûr, un bouquet blanc a éclaté ce matin. L'effet en est inquiétant, presque douloureux, à côté de la décomposition déjà avancée des feuil-

lages et des herbes. L'impression de décadence s'aggrave presque, à regarder ces fleurs condamnées à mourir de mort violente, demain, cette nuit peut-être, à la première gelée.

Ce sont, paraît-il, des arbres atteints déjà, déséquilibrés par la maladie, qui se laissent aller ainsi à la douceur de vivre un second printemps. Les autres se ferment prudemment, se réservent; eux n'ont pas le temps d'attendre. Tant pis si cette revie d'une heure épuise leur sève, hâte leur fin de quelques jours... Ils mourront couronnés, parés de leur livrée d'amour...

LES ANÉMONES SONT MORTES.

Oh, le premier frisson du jour! le sourire étonné, lointain, de l'aube qui va naître! Oh, l'aube ingénue du printemps! Oh, le regard mince, à demi engainé, de la vie qui s'éveille!

La terre dort; engourdi sous la froide jonchée des feuilles mortes, le bois se tient là, tout raide avec ses cépées nues, comme ensorcelé par l'hi-

ver. Arbres sans feuilles, rossignols sans voix; la terre dort.

Pas d'autre commencement de vie qu'une traînée de blanches anémones écloses d'hier au bord du bois et quelques touffes de verdure tendre, çà et là, dans le pré, comme si le jeune printemps — si jeune ! — avait, en jouant, posé çà et là son pied sur l'herbe engourdie...

Ce n'est pas le jeune printemps, c'est une pastoure, un bouvier, qui viennent de folâtrer çà et là sur l'herbe.

Très calme, un peu lasse, elle s'appuie d'une épaule au fût mince d'un peuplier blanc, et, ainsi inclinée, la joue fraîche appliquée à la froideur de l'écorce, elle est comme un jeune arbre en croissance, avec sa joue duveteuse pareille au chaton blanc qui débourre, avec la grâce un peu raide de son corps allongé...

Si calme, si pure ! Ce qui lui monte de tendresse au cœur est aussi lent à venir, aussi frais, aussi inconscient que la sève en travail qui glisse sous l'écorce.

Lui, le bouvier, est debout devant elle, et, en manière d'offrande, il lui envoie au visage une poignée d'anémones cueillies au bord du bois. Oh !

le regard limpide qui rit à travers la retombée des fleurs blanches !

Pourquoi si vite en allée, hélas ! l'heure ingénue du premier printemps ? pourquoi si tôt passée, la blancheur des anémones ?

La pastoure et le bouvier sont maintenant au profond du bois, sous les feuilles. Elle est là dans l'ombre, la pastoure, languide et meurtrie comme une herbe trop mûre ; lui debout, le front levé, le regard luisant.

A brassées, dans le bois, il a cueilli pour la fleurir les genêts et les chèvrefeuilles, et lentement, amoureusement, il les effeuille sur la robe, sur les épaules, sur le visage de son amie. Et la robe étincelle, toute rose et tout or, et la bouche sourit ; oh ! le sourire meurtri, oh ! le regard languide à travers la pluie dorée des genêts, la pluie rose des chèvrefeuilles !

Et, pendant qu'elle sourit, toute peinte et embaumée de fleurs, la pastoure, un regret lui vient, hélas ! un regret tardif ; elle pense aux anémones qui fleurissaient au bord du bois, aux blanches, aux virginales anémones.

Elle se penche, elle cherche autour d'elle, dans l'herbe ; et, pendant que ses mains cueillent,

pour les laisser retomber aussitôt, les tiges mourantes, les pétales meurtris des tristes fleurs... voici monter du fond du ravin, de l'ombre fraîche, irrespirée, qui remplit les cépées humides, voici venir comme des soupirs modulés, des soupirs si frêles, si tendres !

On dirait des voix mystérieuses, des voix de cristal, qui, là-bas, dans l'ombre fraîche, irrespirée, conduisent un deuil, un deuil blanc...

Les voix disent :

« Les anémones sont mortes ! »

PLEINE LUNE.

Nous entrons dans la châtaigneraie. Sous la lune, les feuilles luisent, ruisselantes, au-dessus du chemin qui s'enfonce en voûte légère dans les arbres.

De haut, à peine obliques, les rayons tombent à larges nappes, se prolongent jusqu'au sol de la vallée ; un morceau de taillis, une tête d'arbre, émergent seuls de l'obscurité des fonds.

Nous descendons la pente d'une gorge rocheuse. Un bruit d'eau courante accompagne notre marche; en minuscules cascatelles, le ruisseau s'épanche, obscur, entre les racines des châtaigniers et les bancs de granit. Le sentier franchit un gué, coupe dans un fourré, traverse un champ de seigle, débouche dans une friche. Quelques pas encore dans la brousse, et toute la combe se révèle : une dégringolade à pic de rochers et de broussailles, la lisière d'un bois, un champ de genêts; et, en face, rien qu'une muraille noire, une coulée épaisse, d'un seul bloc, avec, au sommet, la face luisante de la lune qui regarde.

Silence... Des eaux bruissent lointaines dans le pli du ravin, et pendant que nous écoutons leur vague musique, un rossignol en bas, loin de nous, au bord du ruisseau sans doute, commence à chanter...

Doucement, puis plus fort, de tout son cœur; et la combe, la vallée, le pays, s'emplissent peu à peu de la toute-puissante, de la divine mélodie.

Les Pesquiers, 17 mai.

JARDIN SEUL.

A la montée de Cabarieu. De petites maisons toutes pareilles, basses, avec leur portail à claire-voie, leur allée de platanes ou de cyprès. Du côté de la route, en vue des passants, la bâtisse s'enjolive d'un soupçon de couleur, d'un rien en terre cuite ; l'autre visage, tourné vers la campagne, est tout à fait fruste : une façade de terre crue, gercée, crevassée comme une figure de paysan.

Un peu de vie humaine remue de ce côté. La décuvaison envoie vers le soleil pâle, avec un bruit de paroles, la résonnance des futailles, la gaieté du vin qui fume, la danse grise des moucherons sur le noir de la porte grande ouverte.

Mais, vers la route, c'est le silence, la solitude. La maison est fermée, les volets clos sur les chambres vides. Et plus vide encore, plu solitaire, apparaît le jardin.

Oh ! la voûte éclaircie, la voûte sans mystère de la charmille, et la pelouse, écrasée naguère par

les jeux des tout petits, la pelouse, déserte maintenant, où les scabieuses refleurissent...

Le jardin s'ennuie. La charmille est triste de ne plus entendre les amoureux, le banc languit du roman commencé, lu à demi-voix, par la jeune fille.

Seul habitant du jardin, le rouge-gorge, arrivé d'hier, rôde le long des allées, à la lisière des massifs. Il chante. Oh! la chanson de cristal brisé! Un chant où il y a un peu des larmes froides de la rosée dans l'herbe automnale, un peu des éclats de rire lointains des vacances : des fusées grêles qui tombent dans du silence.

LA BLESSURE QUI CHANTE.

Sous ma fenêtre, dans la nuit, dans l'âpre nuit d'hiver, tourmenté par la rafale, cinglé par les averses, le platane se lamente. — Dans la nuit!

Des racines au faîte il vibre, pauvre arbre endolori ; il jette en avant, comme pour fuir, ses branches échevelées qui s'entre-choquent et

fouettent en grinçant les vitres pleurantes de ma fenêtre, les vitres éclaboussées par les obscures averses.

Tout à coup un fracas en l'air, un cri, comme le bruit d'une chose qui s'arrache...

Et le lendemain, et les lendemains après, longtemps, sur les ciels de l'hiver, sur les ciels de neige étouffés, silencieux, sur les ciels de pluie bas et obscurs, le mutilé se dresse avec sa plaie au flanc, sa plaie béante où s'entasse la neige, où s'infiltre la pluie, flocon sur flocon, larme sur larme.

Maintenant c'est avril ; ma fenêtre ouverte boit l'air printanier, les odeurs tendres qui caressent.

Dans l'herbe, sous ma fenêtre, dans l'herbe vaporeuse, ondulante, les lilas à lourdes grappes s'écroulent ; les feuillages imbibés de lumière étincellent en l'air comme des girandoles, et les taillis au loin s'allument, nués d'or vert, mais d'un vert si doux, si pâle, que cela fait pleurer de le revoir.

Le platane aussi s'est mis à reverdir : rien qu'un peu de duvet blanc autour des branches, une vapeur argentée qui rit dans le ciel ; puis les

bourgeons éclatent, et voilà de vraies feuilles, des feuilles délicates qui frissonnent.

Et, parmi les feuilles, ce sont, voletant, sautillant, de petites existences si légères, si frêles! des piaulées, des gazouillis, un bruit frais de gouttes d'eau qui fusent, qui grésillent dans l'aube et dans le soir — parmi les feuilles.

La plaie se voit à peine maintenant au flanc du platane reverdi; les gentils ouvriers sont venus; ils ont feutré de mousse la blessure, ils ont tapissé les parois, bouché à demi l'ouverture, les gentils ouvriers, et au bord, tout au bord du nid, cachés dans les feuilles, ils gazouillent leur chanson, leur douce chanson printanière.

Et l'on dirait que c'est la blessure qui chante.

PRINTEMPS NOIR.

Juin est venu; les verdures s'épaississent, les perspectives se ferment, les bordures d'arbres font muraille; une haie suffit à boucher l'horizon. Dans les champs même, les seigles montent, les

herbes en folie engloutissent les passants ; chaque maison s'isole, disparaît comme dans un trou, investie par les herbes et les branches.

Aux journées grises, quand le soleil boude, quand pèsent sur les frondaisons lourdes les tentures des nuages, tout s'obscurcit, tout s'attriste. C'est le règne despotique des feuilles, le triomphe monotone de la vie végétale : le printemps noir.

Capdeville, 3 juin.

MUSIQUE.

Il pleut ; une pluie molle, lente, retenue ; si retenue ! si lente !... Une pluie comme un avertissement amical, une invitation à s'ouvrir pour les bourgeons déjà gonflés des lilas, pour les feuilles à peine dépliées des sureaux...

Il pleut : une pluie silencieuse, sans un souffle d'air, sans un mouvement de l'herbe ni des branches... Le ciel est bas ; un jour recueilli, un jour d'église ou d'alcôve se pose sur la verdure nais-

sante. C'est comme de la douceur qui tombe, de la bonté qui enveloppe les existences si frêles, si timides encore.

Et cette douceur tout à coup prend une voix. La chouette appelle : une note prolongée, assourdie, mystérieuse.

Régulièrement à de courts intervalles, la voix monte; au fond du verger, à travers la pluie tiède, à travers les branches gonflées de sève, la voix monte, se prolonge... La chouette appelle le printemps.

Capdeville, 25 mars.

LA VALSE.

Un après-midi de dimanche au bord du canal. La ligne d'eau pâle, toute droite, file entre deux rangées d'ormeaux sans feuilles; la plaine en contre-bas, les jeunes blés, les labours, sont noyés dans les fumées violettes de décembre. Tout près, sous la levée, une maison se carre, maison et ferme, la façade orientée vers le canal. Le par-

terre, en avant, est fermé d'une grille à fers de lance; et, dans l'architecture de la maison, dans l'ornement du portail solennisé d'urnes en terre cuite, dans la décoration de l'attique, se révèle le mauvais goût bourgeois du temps de Louis-Philippe.

Concordance inattendue : un piano joue une valse de Marcailhou, *Indiana* ou *le Torrent*, et le piano lui-même est contemporain des valses et des piliers et des urnes en terre cuite. Les cordes ont le son grêle, un peu macabre et faux délicieusement des vieux clavecins.

Si l'on pouvait voir la pianiste? Une sexagénaire, peut-être, qui remplit de ce bruit d'autrefois le vide de cet après-midi de dimanche? Non : ce que j'entends est souple, nuancé, abondant. Une âme de jeune fille anime les touches. La maison est pauvre, la musique trop chère pour le budget du ménage. La jeune fille joue les valses jouées autrefois par sa mère. Et la mère est là, sans doute, qui tourne les pages.

Le piano roule ses ondes passionnées, s'exalte ou s'alanguit, exténué comme en des fatigues d'amour.

Le piano chante, et, dehors, sur un tas de

fumier, des dindons font la roue et gloussent, énervés par la musique.

BRUITS DE RIVIÈRE.

Je suis assis à terre dans l'étroite marge d'ombre que font les peupliers au bord de l'Aveyron.

Le soleil est déjà haut; les ombres sont courtes. Dans le grand silence où je baigne, les moindres bruits font événement; je les note à mesure...

Tout près, par passades, ce sont des musiques de mouches qui me frôlent au visage; à mes pieds, dans l'herbe, des guêpes s'attardent aux fleurs déjà flétries, aux menthes, aux salicaires exténuées de soleil... Loin, du côté du pigeonnier, des moineaux pépient; puis ce sont, discordants et criards, des appels de geais qui se poursuivent dans la vigne à travers les pêches mûres.

Puis un silence.

Un cri serré, prolongé, un cri de peur fuit au ras de l'eau, s'en va d'une vitesse folle. C'est un martin-pêcheur.

Silence encore.

Les feuilles remuent; un frisson léger, à peine un souffle; elles retombent. L'ombre s'accourcit encore, la chaleur augmente.

Maintenant c'est une pie qui parle.

Des cigales qui stridaient, quatre ou cinq ensemble, au haut des trembles, se sont tues tout à coup. Deux oiseaux, linottes ou pinsons, se mettent à causer d'un bord à l'autre, par-dessus la rivière. Ils répètent la même phrase à de courts intervalles; pas une phrase, une roulade, mais si finement gazouillée, d'un gosier si flexible, si frais, d'une âme si parfaitement heureuse!

Puis un des deux oiseaux traverse la rivière, et tous les deux cessent de chanter.

De petits cris bien grêles, bien humbles, me tirent en arrière vers la prairie. Ce sont des grimpereaux qui voltigent autour des branches basses des peupliers; menues existences suspendues entre l'herbe et les feuilles.

Les cigales ont repris un moment et se sont arrêtées de nouveau.

J'écoute venir une bouffée de vent. Il souffle en face, de l'autre côté de l'eau; les feuilles remuent; les saules, les peupliers, frémissent

l'un après l'autre; j'entends croître la musique imperceptible des verdures.

Mais avec quelle lenteur marche cette haleine! Mourante, elle a peine à franchir la rivière. Je la vois aborder au-dessus de moi, prendre à revers la feuille argentée des trembles. Elle arrive, enfin, elle passe, je reçois sa caresse au visage; et la rumeur, en même temps, si légère! Les frondaisons remuent, les herbes se pâment, chatouillées; les menues branches des saules se soulèvent et retombent; c'est fini...

Encore un large espace de silence. Et maintenant ce sont des bruits d'existences minuscules. L'herbe, à côté de moi, est habitée par de toutes jeunes libellules, minces comme des fils: rien que des ailes et des yeux. Parmi les libellules s'agitent par moments, flottent au-dessus de l'herbe, des essaims de papillons bruns, des vanesses; avec des coups d'aile mous, hésitants, ils festonnent sur la prairie.

Dix heures. Les oiseaux n'ont plus la force de chanter, la lassitude du soleil les engourdit l'un après l'autre... Rien que les pépiements des moineaux, plus pressés, plus vifs, à mesure que la chaleur augmente.

La campagne sommeille. Les verdures au bord de l'eau fléchissent, accablées, immobiles, et dans la stupeur du soleil, dans l'immobilité des choses, il n'y a plus d'autre mouvement autour de moi que le reflet de l'eau comme une moire mouvante sur les écorces et les feuilles.

Capdeville, 7 juin.

CRÉPUSCULE D'AOUT.

La dernière heure d'une longue, d'une implacable journée de soleil. Il a disparu enfin ; il a abdiqué à regret, secouant ses flèches du haut de la colline. Il a disparu ; mais l'incendie dure encore. La cour que je traverse est brûlante, d'une chaleur enfermée d'alcôve ; les platanes laissent pendre, tels des bras fatigués, leurs frondaisons immobiles.

Dehors, sur la route, il fait grand jour. On dirait que la terre imbibée, saturée de rayons, renvoie à son tour du soleil.

Les cigales chantent, aussi âpres qu'en plein

midi; leur chanson emplit la cour, le jardin, la campagne.

Je descends vers la rivière. D'un vert pâle, transparent, elle repose entre les verdures alanguies; des mouvements souples se propagent à la surface; des orbes se nouent et se dénouent, comme des écharpes de baigneuses invisibles...

La beauté du couchant transfigure la rivière.

Et le coteau est transfiguré, lui aussi.

La terre, les arbres, l'herbe, tout baigne dans l'or, un or fluide, d'une suavité jamais vue, jamais sentie.

C'est comme un pays nouveau devant moi, une autre terre, un autre ciel, quelque chose qui n'est pas le jour et qui est plus beau que le jour.

Et invinciblement je pense à l'au delà, à ce que nous verrons, peut-être, de l'autre côté de la mort.

FIN.

TABLE

ROUTES DE FRONTIÈRES

TERRE D'OC

DANS LA RUE

HEURES DE CAMPAGNE

PARIS. TYP. E. PLON, NOURRIT ET C[ie], 8, RUE GARANCIÈRE. — 378.

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 378.


a39003 002139367b

